[illegible] curieux
[illegible] pour [illegible]
p.s. 1777

[illegible]

RELATIONS HISTORIQUES ET CURIEUSES DE VOYAGES,

En Allemagne, Angleterre, Hollande, Boheme, Suiſſe, &c.

Par C. P. D. M. de la Faculté de Paris.



A ROUEN,
Chez JACQUES LUCAS, ruë aux Juifs, aux Globes.

M. DC. LXXVI.

AVEC PERMISSION.

TABLE DES VILLES & Provinces parcouruës dans ces voyages.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M

N

P

T

V

Z

Permis d'Imprimer ce 13 de Juillet 1676. Signé DE BREVEDENT, Et Du Busc.

PREMIERE RELATION,

A SON ALTESSE

Monſeigneur

FREDERIC AUGUSTE,

Duc de Wirtemberg, &c.



ONSEIGNEUR,

Il n'y a rien de plus obligeant que la maniére dont Vôtre Alteſſe ſe ſert pour m'engager : Elle veut de ma main le detail de mon dernier voyage, & ſans ſe

servir de l'authorité absoluë qu'Elle a sur moy, Elle m'a forcé agreablement par ces termes si sensibles & si touchans: *J'étois à la reveuë d'une Compagnie de Cavalerie, quand on m'a rendu vostre lettre: ayant reconnu vôtre main que j'ayme fort, je n'ay pû m'empêcher de l'ouvrir*, &c. Ne sont-ce pas autant de charmes secrets qui l'emportent sur ma timidité, & qui m'inspirent de l'ardeur pour ce qu'Elle m'ordonne: je ne veux point me souvenir qu'il n'y a rien de plus difficile que de satisfaire un goust aussi fin que celuy de V. A. le goust d'une ame si grande & si éclairée, qui a déja jugé de toutes les beautez des belles lettres, & qui s'est ormé sous le discernement du sçavant M. Stoffel. Que je sens d'abondance & de penchant en parlant à Vous, *Monseigneur*, de ne parler que de Vous; mais j'ay trop de respect pour une matiére si noble, qui demande les grandes expressions & les talens extraordinaires; il faut que j'oublie un moment V. A. pour me souvenir de luy obeïr.

De Nieustat, où Elle me combla de ses bontez, je me trouvai à Vienne. L'intervalle est grand, *Monseigneur*, à m'en-

tendre parler on croiroit que j'aurois fait le chemin par le ſecours de la magie, auſſi n'y a-t'il que le Danube qui faſſe quatre-vingt dix lieuës d'Allemagne en cinq jours. Ce n'eſt pas véritablement faire le tour du Monde d'une haleine comme le Soleil, mais c'eſt en faire une partie à peu prés ſans la reprendre. Il y a plaiſir de s'embarquer ſur ce fleuve ; on court ſans ſe remuer, on change de Province & de pays ſans changer de places, & on y trouve moyen de faire en voyageant, tout ce qu'on fait ſans ſortir de chez ſoy.

VIENNE

Eſt la capitale d'Allemagne, ou plûtoſt d'Occident, on y voit aujourd'huy la Majeſté de l'Empire, comme autrefois à Rome, qui n'eſt pas la premiere ville du Monde, depuis que celle-là eſt le ſejour des Empereurs. Elle eſt forte non pas ſeulement parce qu'elle eſt défenduë de baſtions & de pieces de dehors qui la couvrent, mais parce que Solyman l'a aſſiegée, & ne l'a pas priſe. Ce grand Seigneur n'étoit pas accoûtumé à eſtre vaincu, auſſi ne l'avoit-t'il jamais

êté : C'étoit luy qui prenoit dans ses tîtres celuy de faire ce qui luy plaisoit, & de ne rien faire qui luy déplust. V. A. a dans son Cabinet des monumens de ce siege sur des pieces d'or & d'argent, avec ces mots TURK BLEGERT WIEN, 1529.

Cette Ville est grande dans son petit circuit ; que V. A. ne soit pas surprise de mes termes, je veux dire que dans le peu d'espace où la nécessité de sa fortification la renferme, elle est infiniment peuplée, infiniment riche, & infiniment pleine de toutes les commoditez de la vie. Les plus grandes de l'Europe n'ont que du vuide ou de la confusion plus qu'elle.

Les deux Cabinets que j'y ay veus n'en sont pas les moindres ornements: L'un vient de Bruxelles, & de la main de l'Archiduc Leopold, qui l'avoit rempli avec des recherches & des dépenses incroyables. L'autre est un patrimoine de la Maison Imperiale, & l'ouvrage, *dit-on*, de quatre Empereurs: Il y a dans le premier quinze cent tableaux des meilleurs Maîtres du Monde : j'en ay remarqué de Raphaël, de Titien, de Carache, de Paul Veroneze, de Correge, de Pal-

me, d'Holbein, de Georgeon, de Schiavon, de Baſſan, d'Albert Durer, de Rubens, de Van-Deick: on a gravé ce qu'il y a de plus fin dans cette abondance ineſtimable, le projet êtoit bien pris, mais Tenieres qui en eſt l'auteur, auroit la gloire toute entiere, s'il avoit eu le ſoin de le faire mieux executer: Ce ſont des copies qui traveſtiſſent les Originaux, & qui défigurent ce qu'il y a de plus beau au Monde: on n'y voit que les defauts de l'ouvrier, & rien de l'excellence de ces grandes idées. Il y a dans ce meſme Cabinet prés de trois cent ſtatuës antiques de marbre & de bronze. Une ſuite de huit cent medailles d'or antiques, toutes différentes, plus conſidérables par la rareté & le deſſein de l'hiſtoire, que par la valeur de la matiére. Ce grand amas de médailles Grecques, Conſulaires & Impériales, & d'autres de grand & moyen bronze, ne ſe pouvoit gueres rencontrer que ſous la main d'un Prince auſſi puiſſant & auſſi éclairé que celuy qui l'a laiſſé. J'en ay le catalogue exact, & V. A. ſera étonnée d'y voir tant de belles choſes. Je ne dois pas oublier un article dont V. A. curieuſe, comme Elle eſt,

doit eſtre informée. C'eſt une des plus belles découvertes qu'on ayt encor fait pour donner du jour à ces premieres obſcuritez de l'hiſtoire de France, & pour établir puiſſamment l'antiquité de cette Monarchie, dont V. A. peut eſtre n'eſt pas ſi bien perſuadée que de ſa force & de ſes richeſſes. On trouva il y a environ quinze ans en creuſant la terre prés de Tournay, un tombeau, ou plûtoſt le depoſt de tout un monument: C'étoit celuy de Childeric Roy de France, & pere du grand Clovis. Il avoit auprés de ſoy les os d'un cheval avec des pieces d'harnachement; on ſçait qu'en ces temps-là ils donnoient place dans leur ſepulture à celuy de leurs chevaux, qu'ils montoient dans les grandes occaſions. Il n'y manquoit rien de tout ce que la religion des Payens conſacroit à l'honneur & à la memoire des morts; l'épée, le poignard, la maſſe d'armes, un petit inſtrument pour écrire à l'uſage du ſiecle, un grand nombre de Médailles d'or des Empereurs Leon & Zenon; mais ce qu'il y avoit de plus rare à mon ſens, c'étoit une quantité d'abeilles d'or plus longues que le pouce, & l'anneau

qui ſervoit de cachet à ce Prince. C'eſt trouver la vérité dans ſon azile, c'eſt-là qu'elle eſt inviolable, & que les morts par eux-meſmes informent bien mieux les vivans de leur hiſtoire : mais il falloit que ce threſor paruſt ſous le plus curieux Prince qui ayt peut-eſtre jamais êté ; c'étoit ce meſme Archiduc Leopold qui gouvernoit alors les Pays-bas pour le Roy d'Eſpagne. Sa Majeſté trés-Chrétienne qui en connoiſſoit l'importance, témoigna quelque paſſion pour l'avoir : On m'a dit dans Vienne que Mr. l'Electeur de Mayence s'empreſſa fort de l'obtenir pour le Roy, & que l'Empereur aima mieux faire le preſent luy-meſme, avant que cét Electeur euſt pris ſes meſures pour le demander. C'eſt bien augmenter la valeur d'un preſent, que de le faire de ſi bonne grace. L'Intendant du Cabinet me le fit voir, & m'en demanda ma penſée ; Je n'eus pas de peine à reconnoître la vérité, auſſi luy dis-je que ce qu'il me montroit n'étoit que la copie de l'original qui étoit en France dans le Cabinet du Roy, dont j'avois autrefois examiné toutes les pieces. L'inſcription m'en parut bien faite,

elle finit à peu prés par ces mots : *Discas, lector, vel sepultam Majestatem nusquam interire :* quelque tems aprés, S. M. I. me fit l'honneur de m'en demander mon sentiment.

L'autre Cabinet est si plein & si riche, qu'il seroit difficile d'y rien ajoûter de nouveau, ni du côté de l'abondance, ni du côté de la rareté : on s'apperçoit bien d'abord que c'est le Cabinet de plusieurs Empereurs. Il n'y avoit que ces Maîtres du Monde, qui peuvent humainement toutes choses, à qui il estoit possible de mettre ensemble ce que l'Univers a de plus precieux : On en peut bien dire ce que Josephe écrit dans ses Antiquitez Judaïques du triomphe de Titus aprés la conqueste de la Judée ; que les yeux mesme accoûtumez aux miracles en sont ébloüis. Ce seroit ennuyer V. A. par un discours qui ne finiroit point, d'en remarquer le detail; Elle aura la bonté de se souvenir que je ne fournis qu'à une simple conversation, où je ne veux pas la fatiguer de la lecture d'un volume, je toucheray seulement ce qui m'a frappé davantage l'imagination.

Deux mille deux cent Medailles de l'Impératrice Sabine en argent avec le mesme revers VENERI GENETRICI, toutes antiques, de bons Maîtres & tres conservées, sont en ce genre des preuves magnifiques de son opulence. Il y a une portion de la Croix, une Epine de la couronne, & un des quatre cloux qui attacherent le Sauveur du monde à la Croix, qui méritent à mon avis la vénération de tous les Chrétiens. On y voit un grand nombre de reliques superbement enchassées. L'or, l'yvoire & les pierreries y éblouïssent ceux mesmes qui sont accoûtumez de les voir. Il y a une tasse d'Emeraude de la grandeur d'une tasse ordinaire ; des morceaux qu'on a menagé en la creusant, on en a fait une garniture complete pour l'Impératrice. D'où pourroit venir cette pierre précieuse, *Monseigneur*, celles de ce Monde ne sont pas de cette grosseur : il y a dans sa masse inestimable quelque chose de plus que l'effort de la nature. A la couleur & à la qualité c'est une Emeraude, mais en vérité à l'étenduë & à l'épesseur, c'est un miracle. Un grand plat d'Agathe orientale, de deux pieds

environ de diametre, où l'on voit le mot de XPICTOC, né dans la ſubſtance de la pierre, avec un B qui le précede, qu'on peut interpreter ΒΑΣΙΛΕΥΣ, ſuivant la maniére d'écrire qu'on voit ſur les Médailles des anciens Empereurs de Conſtantinople. On ne ſçait icy ce qu'on doit admirer davantage de la matiére, ou de la forme, de la prodigalité ou du deſſein de la nature. Il y a de ſi grands vaiſſeaux de criſtal de roche qu'on n'en trouvera pas ailleurs de ſi amples de criſtal commun: Il y a une armoire toute pleine de pieces d'ambre travaillées. Du nombre infiny d'Agathes qui y ſont, je ne Vous parleray que de la grande antique. C'eſt une piece preſque carrée, plus large que haute, où ſont ſculpées douze ou quinze figures, qui repreſentent le triomphe des Empereurs Romains ſur les Allemans, un peu aprés JESUS CHRIST. Elle a eſté tres-ſavamment expliquée par le Bibliothecaire de l'Empereur, j'aurois voulu qu'elle euſt eſté gravée de meſme: On ne voit en l'Original que des viſages de Princes, la gravure n'en fait que des eſclaves. Peut-eſtre que quelqu'autre

la gravera mieux, mais c'eſt en effet une des meilleures pieces qui nous reſtent de l'antiquité.

On voit dans une autre chambre la repreſentation de Philippe II. avec ſes armes d'or maſſif chargé de diamans. Cette effigie ſuperbe répond bien à la memoire d'un ſi grand Prince, qui a épandu ſes richeſſes parmi le monde & tranſporté le Perou dans l'Europe. On y garde le Juſte-au-corps de bufle que Guſtave Adolphe portoit à la bataille de Lutzen, où il périt avec la fortune de ſon parti. Je ne finirois jamais, toutes les pieces s'en repreſentent encor à mes yeux, j'en conſerveray l'idée toute ma vie : mais je l'auray trés preſente juſques à ce que je l'aye communiquée à V. A. M. Vander Barren me fit voir le premier de ces Cabinets, dont il a l'intendance ; quand je diray qu'il ne manque rien à ſon mérite, que c'eſt un bon Eccleſiaſtique, un véritable Savant, & un tres-honneſte homme, qu'il a toutes ces qualitez avec la faveur de ſon Maître, qui ſont choſes aſſez diſcordantes, ce ne ſera pas par reconnoiſſance, tout le monde en parle de meſme. Sa

Majesté Imperiale commanda qu'on me fit voir l'autre : je ne pouvois recevoir plus d'honneur, ni aporter une plus agreable disposition à la veuë de tant de belles choses. On peut comter pour troisiéme tresor, la Bibliotheque Impériale : Elle est remplie de tout ce qu'il y a de beaux livres au monde. On y voit entre autres, dix ou douze mille manuscrits de toutes sortes de matiéres & en toutes les langues. Les fameuses Bibliotheques de Busbeck & de Cuspinien,& ce que les Foulcres d'Augsbourg ont eu de plus beau; j'y vis des mignatures admirables qui venoient des Ducs de Bourgogne. J'en vis aussi d'Octavius Strada en matiére de Médailles, avec une infinité de desseins de Raphaël, de Rubens, d'Albert Durer & d'autres excellens Maîtres. Ce détail paroîtra bien-tost au jour, on en attend une histoire dans toute son étenduë: M. Lambecius qui en a la conduite y travaille incessamment, c'est peut-estre l'homme du monde le plus capable de donner de justes copies à ces incomparable sOriginaux ; ce sera là que V. A. trouvera dans sa perfection, ces pre-

miers traits que je luy donne.

Ne seroit-ce point trop, *Monseigneur*, de vous parler de S. M. I. des pensées mediocres comme les miennes en pourroient-elles fournir un caractére un peu ressemblant ? j'ay eu l'honneur d'estre auprés d'Elle dans sa Galerie des Peintures, lors qu'Elle visitoit son tresor de Médailles antiques. J'y vis pendant trois heures & demie, la conversation d'un Empereur Romain avec ses Prédécesseurs : c'est ce qu'on ne pouvoit voir ailleurs. C'est là qu'un discernement plus sublime & plus vaste que le mien en auroit fait la comparaison à la vûe : Il ne me sembla point que les morts effaçassent le Vivant, en qui je voyois tout ce que je savois, & tout ce que j'avois leu des autres : Son intelligence, sa pieté, sa justice & sa clémence sont dans ce degré de perfection, qu'on ne voit gueres qu'en idée dans le monde. V. A. sait que les Vertus extraordinaires sont souvent incompatibles, & que l'ame qui les pourroit toutes produire ne trouve pas toûjours un secours égal pour toutes, dans la corrépondance du corps dont elle ne se peut passer. On

voit rarement la magnanimité & la force, avec cette douceur & cette tendresse qui acheve la pieté & la clemence dans le cœur d'un Prince ; Mais dans S. M. I. toutes ces parties héroïques qu'on admire, viennent d'un principe plus élevé, qui force la nature & releve les foiblesses du corps. C'est ce divin caractére que le ciel imprime à tous ceux de cette Auguste Maison ; c'est cette seconde ame que les Philosophes ont donné aux Heros, qui fait que celuy qui tient aujourd'huy le premier rang sur la terre, est tout ensemble un grand Empereur & un bon Prince, un Politique achevé, & un véritable Chrêtien ; & qu'on voit en luy les vertus les moins sociables, dans un accord qui fera le bon-heur de l'Empire, aussi-tost qu'il se sera mis en estat d'y répondre, & qu'il aura mérité du ciel autant de biens qu'il en peut recevoir par les mains & sous la conduite d'un si bon Maître & d'un Empereur si sage.

Il est vray, *Monseigneur*, que ses Sujets particuliers l'adorent, car enfin le respect & l'amour qu'ils ont pour sa personne est infiny. Je crois que cette

passion extraordinaire des Sujets envers leurs Princes ne se rencontre dans les Pays polis, que là & en France. Peutestre que le génie de ces peuples inspire ces mouvemens qui leur sont naturels; mais il y a plus d'apparence de croire que les bontez personnelles de ces deux Monarques se sont attirez ce culte, & que leurs Sujets s'efforcent de reconnoître le bien qu'ils en reçoivent, par cette extrême vénération. La Cour de Vienne est tres-magnifique & trespompeuse, mais ce qui luy donne plus d'éclat à mon sens, c'est qu'on y trouve le Prince par tout imité, ce n'est que générosité, que religion, que bonté & que franchise; je ne say par quel endroit S. M. I. est plus abondamment le bonheur de tant d'Illustres Seigneurs qui l'environnent, ou par la fortune qu'Elle leur distribuë, ou par les grands exemples qu'Elle leur donne. Je feray passer icy devant V. A. ceux que je trouveray plus presens à ma memoire. Le Prince de *Lobkovitz* a le premier poste de la Cour, c'est le grand Maître d'Hôtel *der oberste Hoffmeister.* Son pere qui estoit grand Chancelier de Boheme fut fait Prince

par Ferdinand II. l'an 1626. mais il ne pût jouir à la Diette de Ratisbone des priviléges de cette dignité, & celuy-cy y fut receu par le crédit qu'il avoit auprés de l'Empereur, & par l'occurrence des affaires.

Le Comte *Iean Maximilien de Lamberg* est le grand Chambellan & le principal confident de S. M. I. il a part à toutes les affaires. La voix publique demeure d'accord qu'il répond dignement à ces grands avantages. Il a le génie, la vigueur, l'érudition & l'expérience. Ses Ambassades en Espagne & à l'Assemblée de Munster, l'ont fait connoître à toute l'Europe; enfin il est aymé & consideré de l'Empereur, au dernier point: Et on est si bien persuadé de son mérite que personne n'envie sa faveur.

Henry Guillaume Comte *de Starenberg*, est le grand Mareschal. V. A. sait le pouvoir que donne cette Charge dans toutes les Cours d'Allemagne. C'est luy qui a l'authorité absoluë sur les Juifs: & à propos des Juifs, en voicy des particularitez. Il y en a dans Vienne environ trois mille, logez assez commodément, dans un Bourg qui porte leur nom, détaché

taché de deux ou trois cent pas de la Ville. Ils y viennent quand ils veulent, hors le Dimanche & le Samedy : Leur ſuperſtition & nôtre Religion les en empêche ; s'ils en uſoient autrement, ils couroient riſque d'y eſtre aſſommez. Limmæus propoſe s'il eſt expedient qu'un Prince les ſouffre dans ſes Etats, & en donne les raiſons affirmatives & négatives, n'en attendez rien de moy. Ils ont à Vienne trois Synagogues, quoy qu'à Francfort ils n'y en ayent qu'une, & qu'ils y ſoient en plus grand nombre: j'y entendis un jour un mot aſſez plaiſant ce me ſemble. Un Allemand cauſoit en Latin avec un Medecin Juif, & le preſſoit de reconnoiſtre la venuë du Meſſie par des paſſages qu'il montroit en Hebreu dans les Propheties, & dans d'autres endroits du Vieux Teſtament : le Docteur qui n'y trouvoit pas de preuve ſuffiſante à ſon ſens, luy dit enfin, ne m'accordez-vous pas que nôtre Religion nous a été donnée par le ſeul Dieu Createur du Ciel & de la Terre, & qu'il a fait alliance avec nous ? L'Allemand l'avoüa ; lors dit le Juif, quand vous me montrerez que la vôtre vient de Dieu

par d'auſſi bons tîtres que nous prouvons la nôtre, tout ira bien; ainſi finit leur converſation. L'Allemand eut en cette occaſion plus de zéle que de lumiére: car, *Monſeigneur*, qu'auroit répondu le Juif, ſi on luy avoit repliqué, cette Religion vous a eſté donnée de Dieu comme une diſpoſition à l'accompliſſement des promeſſes, & cette alliance comme une figure de la véritable alliance qui ſe devoit faire par le Meſſie; ſi les promeſſes ſont accomplies, ſi le Meſſie eſt venu, vôtre Religion & vôtre alliance ſont finies, ainſi dans les meſures d'un raiſonnement juſte, il ne vous ſuffit pas de prouver la continuation de vôtre Religion & de vôtre alliance, par l'établiſſement que Dieu en a fait en la perſonne de vos Peres: mais il faut que vous le prouviez par une négative: c'eſt à dire, en faiſant voir dans les Ecritures qui nous ſont communes, que le Meſſie qui doit tout conſommer n'eſt point venu. Leur mauvaiſe fortune eſt bien grande, puiſqu'elle eſt appuyée ſur la parole de Dieu. Les Juifs ſont fort obſtinez dans leur croyance, & fort ſuperſtitieux, cependant ils ſont miſérables,

& chargez par tout d'une haine publique. J'ay eu quelques affaires avec eux, mais qui ne concernent ny la Religion, ny la Politique : J'en ay tiré des Médailles antiques extraordinaires, ils ſont faciles parce qu'ils ſont ignorans, d'ailleurs ils ſavent bien l'Arithmetique.

Les Comtes *de Dietrichſtein* & *de Zinſendorf*, ſont auſſi des premiers Officiers : celuy-là eſt le grand Eſcuyer, & celuy-cy le grand Veneur, tous deux tres-dignes des bonnes graces de leur Maître.

Mr. le Comte *de Trauthſon* eſt un des plus conſidérables Seigneurs de cette Cour ; il eſt curieux, & a dans ſon Cabinet de toutes les belles choſes, des livres, des Médailles antiques & modernes, des peintures, des agathes, des marcaſſites, des curioſitez des Indes, enfin tout ce que vous pouvez vous imaginer. Pour peu que je m'arrétaſſe à toutes les particularitez qui y ſont, je donnerois trop de matiére à cette lettre. On y voit ce fameux Tableau du Correge, qui fut la plus précieuſe dépoüille du ſac de Mantoüe. Sa Majeſté tres-

Chrêtienne qui en connoissoit la beauté, luy vouloit donner place dans le Louvre, je voudrois déja l'y avoir vû. Un noyau de cerise où l'on a sculpé plus de cent portraits, avec des ornemens de tête differens, des Mitres, des Couronnes, des Capuchons, des Diadémes, des Chapeaux, des Chaperons & des Coëffures de femmes fort diverses. C'est bien quint'essensier l'Art, que de luy faire déployer tant d'ouvrages en si peu d'espace, & aller en quelque façon aussi loin que la nature qui anime des atomes & leur baille des parties organiques. Je parleray encore à V. A. d'une tasse d'Ametiste que j'y ay vuë, elle est aussi belle que ces coupes fabuleuses où les Dieux s'enyvroient: si la fable en imposoit aux yeux comme à l'esprit, je ne saurois qu'en croire. Ce Seigneur a le plus beau Palais & le plus beau jardin qui soit en Austriche; il s'étend ou peu s'en faut, des portes de Vienne au Danube. Son ayeul estoit le favory de Rodolphe II. & je crois que la curiosité de ce grand Empereur, fit naître alors celle de son confident.

Si V. A. vouloit savoir les autres Illu-

ſtres ou Curieux de Vienne, Elle m'engageroit à luy parler de trop de monde, & meſme je ne les connois pas tous ; mais je ne puis oublier Monſieur *Schrimpf:* c'eſt le Reſident de l'Electeur de Saxe, du Duc de Wirtemberg, & de beaucoup d'autres Princes & Eſtats de l'Empire. Caton & Brutus pouvoient avoir autant de vertu & de bonté naturelle que luy, mais je ne crois pas qu'ils en euſſent davantage. Sa libéralité s'étendoit à m'offrir tout ce que je trouvois de beau chez luy, ce qui me fit réſoudre à ne luy plus rien loüer du tout. Je n'ay pourtant pas refuſé tous les preſens qu'il m'a voulu faire, & j'en feray bien-toſt voir quelques-uns à V. A.

Il faut que je l'entretienne de deux ou trois divertiſſemens que j'ay vû prendre à S. M. I. Elle ayme fort la chaſſe, & s'y vient relâcher des fatigues qui ſont inſéparables de la conduite de l'Empire. Je l'ay vû à trois lieuës de Vienne du côté du Nord, dans un bois où ſon grand Veneur luy avoit fait préparer une tente, ſous laquelle il eſtoit avec l'Impératrice, & ceux de ſa Cour qu'il y avoit mandez : J'y fus à la ſuite

du Marquis de Bade-Durlach ; c'eſt un Prince que vous connoiſſez, *Monſeigneur*, Savant, Curieux, & autant excellent au Cabinet, qu'à la guerre. Les Chaſſeurs pouſſerent quantité de cerſs & de biches, qui eſtoient contraints de faire le tour de la tente, à cauſe des toiles qu'on y avoit tenduës de tous côtez. L'Impératrice en tira le premier coup avec une arquebuze, & l'Empereur neuf ou dix, en une heure de temps. Cinq ou ſix jours auparavant, leurs Majeſtez Impériales en avoient tiré vingt-trois au Prater : c'eſt la promenade ordinaire de l'Empereur, & du beau monde de Vienne ; C'eſt un bois de haute fuſtaye, ſitué le long du Danube, qui laiſſe des èſpaces pour toute ſorte de promenade, ce lieu au reſte eſt fort joli, où

Ogni di, in fonti o in boſchi
Scherzar ſi vedon' colle belle i vaghi.

J'y vis un jour trois tentes que l'Empereur y avoit fait dreſſer pour la chaſſe, dont je viens de parler, c'eſtoient celles dont le Grand Seigneur luy avoit fait preſent par ſes derniers Ambaſſadeurs, & qu'on eſtime ſoixante mille eſcus. S. M. I. aime fort auſſi *Laxembourg*, c'eſt

un petit palais de plaiſance dans un païs de chaſſe à trois heures de Vienne, où Elle va paſſer tous les ans quatre ou cinq ſemaines, dans le tems qu'on vole le heron.

Elle ſe divertit fort à la Muſique, & s'y connoit parfaitement, à ce qu'on m'a dit. Elle entretient en ſa Cour un grand nombre de Muſiciens, la pluſpart ſont Italiens; les autres ſont ou Allemans ou Eſpagnols. Ceux-là ont la voix beaucoup plus claire, mais ceux-cy n'en voudroient pas avoir l'avantage à ce prix, & je ne vois que les ſucceſſeurs des anciens Grecs & des anciens Romains qui ſoient d'avis contraire, & qui veulent bien ſe deshumaniſer pour devenir Muſiciens, & donner une partie d'eux-meſme pour divertir les autres. Nous n'entendons pas dire que dans le reſte de l'Europe on y châtre le monde exprez, comme en Turquie & en Italie. Je vis la Comedie à machine d'Andromede que S. M. I. faiſoit repreſenter en Italien, pour célébrer le jour de la naiſſance de l'Impératrice. Quelques jours aprés Elle fit danſer un ballet fort magnifique à l'entrée de ſon Palais; il y avoit cent

cinquante Violons vêtus à la Comedienne qui en donnoient le divertiſſement.

L'Impératrice ayme fort ces ſortes de paſſe-tems, peut-eſtre parce qu'ils reſſemblent à ceux d'Eſpagne. Elle eſt honorée dans tous ces pays-là autant que l'Empereur meſme, ce qui ſe fait & par réflexion, & par la conſidération de ſes qualitez particuliéres. L'Impératrice Doüairiére y eſt auſſi dans la derniére vénération. Elle demeure d'ordinaire aux Favorites: C'eſt une Maiſon de plaiſance à un quart-d'heure de Vienne, qui n'a rien d'extraordinaire pour la régularité de l'Architecture, mais elle eſt commode & ſpacieuſe: ſes jardins ſont embellis par tout de fontaines & de ſtatuës. Cette Princeſſe ne vient pas ſouvent à la Cour, quoy qu'elle y ſoit parfaitement bien. Elle ne ſe mêle preſque point d'affaires; Elle ayme la peinture, & ſe divertit meſme à peindre. J'ay vû un tableau d'une Vierge de ſa main qu'on conſerve dans un des Treſors de l'Empereur. Sa principale occupation eſt l'éducation de ſes deux Princeſſes: toutes deux ſont tres-belles & tres-bien faites, *Facies habent dignas imperio.*

A deux

A deux heures de Vienne on voit un jardin qui a esté autrefois un grand Theatre de guerre. Soliman y avoit son camp lors qu'il assiegea Vienne. Dieu veüille préserver la Chrétienté & ce païs-là principalement, de si rudes attaques. Le seul souvenir des histoires passées fait trembler ceux qui ont le moindre intérest dans les presentes. Le clocher de la grande Eglise est chargé d'une étoile au milieu d'un croissant, qui sont les armes de l'ancienne Constantinople, comme V. A. peut voir dans ses médailles antiques du temps d'Auguste. On l'y a mis pour mémoire de ce fameux siege, & pour exciter les peuples à prier continuellement Dieu de détourner ce fleau qui les menace : Car enfin, *Monseigneur*, le Turc est un méchant voisin, sa puissance & son impieté le rendent également redoutable aux Chrêtiens. Ce jardin a changé de forme, & n'est plus qu'un séjour de plaisirs : S. M. I. y fait nourrir des Bestes farouches & des animaux extraordinaires : on y voit des Lions, des Lionnes, & des petits Lionceaux, qui y ont esté engendrez : ce qui prouve assez la chaleur & la fécondité du climat. Je

penſay acheter deux Aiglons ſur le *Graben ;* c'eſt la plus belle place de la Ville, qui en êtoit autrefois le foſſé. Je les avois deſtinez pour V. A. mais le peu de commodité de les envoyer, me priva de cét honneur : ils avoient eſté dénichez des rochers du Danube, où on en trouve aſſez ſouvent. Ils ſont aſſez ordinaires en Allemagne : Les Aigles ont toûjours eſté les armes de l'Empire, comme le ſymbole le plus illuſtre de la force ; Celuy que Conſtantin y ajoûta de nouveau, n'eſtoit que pour montrer la puiſſance qu'il avoit établie en Orient & qu'il avoit unie à celle d'Occident.

V.A.veut-Elle bien que je faſſe une diverſion au ſujet de Conſtantin, ou plûtoſt veut-Elle que je les continuë, car il me ſemble que cette lettre n'a point de ſujet particulier, ni de matiere qui luy ſoit propre. On m'a ſouvent dit que le *Labarum* eſtoit de l'invention des Chrêtiens qui s'en ſervoient dans leurs armées, comme les Payens des augures & des divinations, pour redonner du courage aux ſoldats & relever leurs eſperances, & que les Moynes augmentérent la réputation de cette fable : N'en

croyez rien, *Monseigneur*, la Religió Chrêtienne qui est la vérité même ne met point le mensonge en usage. J'ay la médaille antique de Constantius, fils du grand Constantin, au revers de laquelle une Victoire couronne l'Empereur qui tient un enseigne militaire, où le mot de Christ y est abregé ; à l'entour on lit ces mots, IN HOC SIGNO VICTOR ERIS.

L'AUSTRICHE

Est au reste, si fertile, qu'elle n'a pas lieu d'envier l'abondance des Provinces voisines. Les fruits & les melons y sont presque aussi bons qu'en Italie, & les vins aussi agréables, mais infiniment plus forts. La chaleur du climat & la bonté du pays en sont les causes sensibles : Quoy que le Soleil n'y soit plus chaud que dans les régions paralleles, l'air pourtant y est tout autrement échauffé. Le souffre qui domine dans tous ces pays-là, augmente sa chaleur & sa fertilité. J'apprehenderois même l'excez de cette chaleur sulphurée, qui apparemment est accompagnée de nitre & de quelqu'autre minéral, qui causeroit à leurs vins une qualité corrosive

pour petite qu'elle fust. Leurs bestiaux sont gros & gras, on parle par toute la terre des bœufs d'Austriche & de Hongrie. Et à propos de la *Hongrie*, trouvez bon que j'en entretienne un peu V. A.

LA HONGRIE

Est un païs admirable : les grains & les fruits y sont peut-estre plus abondans qu'en pas un endroit de la terre : il y a des vins qui ont la force & cette pointe delicieuse du vin d'Espagne, & mesme qui le surpassent en l'un & en l'autre, comme celuy de Tokai : il y en a d'autres aussi violens que de l'eau de vie. J'ay oüy dire il y a long-tems, *mirabilis Deus in aquis Hungariæ*, on y en trouve de toutes sortes de saveurs & de toute sorte de qualitez : Un railleur diroit hormis de celles qui sont bonnes à boire, car il est certain qu'elles y sont toutes un peu minerales, aussi n'y en boit-on guéres. On apporte à Vienne un nombre infini de volailles, d'écrevisses & de tortuës de ce païs-là. V. A. sait ce qu'on a êcrit de la fertilité & de la richesse du Lac *Zirnixzée* où l'on peut

chaque année ſemer, faucher, chaſſer & peſcher. Si la terre eſtoit par tout auſſi abondante, elle ſeroit à mon avis des trois quarts plus grande qu'il ne faut. Elle fait auſſi ce qu'on dit de ſes miniéres, que l'on prétend eſtre les plus riches du monde. J'ay vû dans le threſor de S. M. I. des morceaux de plus de cinquante livres, qui en avoient eſté tirez, & qui eſtoient preſque d'argent pur. On y trouve de tres-riches marcaſſites & quelquesfois meſme d'argent, aux pieds de leurs vignes, ce qui a fait dire à quelques-uns, qu'il y venoit des grapes de raiſin d'argent : c'eſt une fable auſſi bien que la dent d'or de l'enfant Sileſien. Toutes ces richeſſes me font regretter la perte que la Chrêtienté a faite d'une partie de ce beau païs. Tout périt chez les Turcs, meſme ce qui concerne la guerre, quoy qu'ils y ſoient un peu plus vigilans qu'au reſte. On ſait qu'ils n'ayment ny l'Architecture ny l'Agriculture, que pour le néceſſaire, & qu'ils en commettent le ſoin à des Eſclaves : De ſorte que par pareſſe ou par ignorance, ils laiſſent inutiles beaucoup de miniéres qui avoient

déja eſté ouvertes vers Bude & Belgrade. J'apprehende qu'il ne leur prenne quelque jour fantaiſie d'aſſurer leurs conquêtes paſſées par celles des Provinces voiſines. Dieu ne le permettra peut-être jamais, la pieté & la puiſſance des Princes d'Auſtriche, & le zéle de leurs peuples me le fait croire: & de plus il ſemble que la nature aît mis de ce côté-là des bornes à l'ambition de ces ennemis du nom Chrêtien. Le Danube ne leur apporte que la centiéme partie des commoditez qu'il donne à l'Allemagne, les eaux y ſont trop rapides en beaucoup d'endroits, en d'autres elles ſont trop baſſes: les rochers y ſont fort frequens & y cauſent ſouvent des naufrages. Enfin, *Monſeigneur*, ils n'y peuvent faire monter leur canon, & c'eſt ſans doute une des plus conſidérables incommoditez qui les empêche de porter leurs armes du côté d'Occident. S. M. I. eſt tres-puiſſante d'Elle-même, mais ſi les forces du reſte de l'Empire viennent joindre les ſiennes, elle n'aura plus rien à craindre. Que ne peut-on pas eſpérer des autres Princes Chrêtiens, quand ils voudront s'unir contre cét

ennemi commun. Que n'a-t'on pas vû d'une poignée de François au passage du Rab? six mille hommes en arrêtent cinquante mille, les combattent, les mettent en fuite & prennent leur artillerie. Les armes sont neanmoins journaliéres, & la vertu des combatans est quelquefois opprimée par la multitude des ennemis : si pourtant le même bon-heur accompagnoit les armes que la France employe au secours de Candie, où trouveroit-t'on un Monarque si heureux & si glorieux que le nôtre, soit dans la paix, soit dans la guerre. Ses armes ont toûjours esté victorieuses, il a cela de commun avec ses Prédécesseurs ; que le nom seul imprime tant de terreur aux nations les plus éloignées : Suetonne dit bien quelque chose d'approchant, en parlant du grand Drusus, mais enfin la gloire du Roy est toute autre. On dit icy par tout que dés qu'on a sceu à Constantinople que les François estoient arrivez à Candie, tout y estoit dans une effroyable consternation, & que le grand Seigneur avoit incontinent dépesché un Cherif pour faire office auprés de S. M. & l'engager à retirer ses troupes. Dieu

confonde à jamais ſes ennemis pour le ſalut de l'Empire & le bien de toute la Chrêtienté. A propos de Candie, V. A. veut-elle bien que je luy en porte une médaille antique d'argent que j'ay rencontrée en ces quartiers, auſſi-bien que d'autres encor plus curieuſes.

Pour revenir à la Hongrie, c'eſt un Royaume tres-riche : V. A. ſait la puiſſance de ſes anciens Rois,& quoy qu'aujourd'huy elle ſoit diviſée entre l'Empereur & le Turc, la partie Chrêtienne ne laiſſe pas d'eſtre tres opulente & tres conſidérable. Les Eſtats y conſervent leur liberté autant qu'ils peuvent, & prétendent avoir le pouvoir d'élire leurs Rois ; mais comme ils ne ſont pas aſſez forts pour réſiſter ſeuls au Turc, il faut de néceſſité que pour ſe conſerver ils prennent un Roy puiſſant d'ailleurs, & qui ſoit leur voiſin, c'eſt ce qui les a toûjours obligé à faire choix d'un Prince de l'Auguſte Maiſon d'Auſtriche.

LA BOHEME

Eſt beaucoup plus foible; quoy qu'elle ſoit de grande étenduë, il y a bien à dire

qu'elle ſoit ſi riche & ſi puiſſante. Les guerres l'ont horriblement ruïnée depuis 1618. & quelque indulgence qu'elle reçoive de S. M. I. elle a bien de la peine à ſe rétablir : elle eſt riche en mines, on y trouve des Agathes & des Topaſes plus qu'en lieu du monde, des Emeraudes meſme, contre l'opinion commune. Il eſt vray que toutes ces pierres ne ſont pas ſi dures ni ſi éclatantes que celle d'Orient ; Ce qu'elle a de plus remarquable, ſont ſes mines de cuivre, de fer, d'argent & d'or ; mais où n'en trouve-t'on pas. Je ne ſay pas une Province en Allemagne où l'on ne faſſe ces découvertes, quoy que Tacite ne le ſut pas quand il a écrit, *Argentum & aurum propitii an irati dii negaverint dubito, nec tamen affirmaverim nullam Germaniæ venam aurum argentúmve gignere, quis enim ſcrutatus eſt?* Tout le monde connoit les mines d'argent qui ſont en Saxe & au Duché de Lunebourg, je ſay où il y en a d'Amethiſte preſque auſſi belle que celle d'Orient : Combien en a-t'on trouvé de différentes vers les bords du Rhin : Il y a des endroits où les païſans recüeillent de l'or dans des petits paniers

qu'ils laiſſent exprés dans l'eau. Henry le grand fit faire des Médailles avec ces mots, EX AURO FRANCIGENA AD RHENUM EFFOSSO. Je n'aurois jamais fait ſur cette matiére ; & de plus j'ay déja trop cauſé, & je ſens bien que tout cela Vous ennuye.

A PASSAU,

J'appris une choſe aſſez curieuſe. V. A. ſçait que cette Ville eſtoit autrefois des plus conſidérables d'Allemagne ; qu'elle eſt en Baviére, mais qu'elle a ſon Seigneur particulier, qui en eſt toûjours l'Evêque. Elle fut brûlée il y a cinq ans par hazard, ou plûtoſt par malheur : Il n'en reſta que la quatriéme partie, aujourd'huy elle commence à ſe rétablir. Deux riviéres s'y déchargent dans le Danube qui en arrouſe le pied : l'une vient d'Inſpruk, & eſt auſſi groſſe que le Danube meſme, l'autre du Septentrion, qui eſt beaucoup plus petite, & c'eſt de cette derniere dont je luy veux dire quelque choſe. Je fus fort êtonné de voir ſa couleur, elle eſt preſque auſſi noire que de l'ancre, & ſe mêle avec d'autres eaux ſans en perdre la qualité.

On m'a dit qu'on y peſchoit des perles & de fort groſſes, & de fort rondes, mais non pas de l'œil de l'eau, ou ſi vous voulez de l'éclat de celles d'Orient : on en a pourtant vendu juſques à deux cent francs. S. A. E. de Baviére à qui appartient cette peſche, en a grand ſoin, à ce qu'on m'a dit. Pour ces ſortes d'eaux noires elles ſont aſſez communes en Allemagne ; J'y en ay meſme goûté qui avoient une odeur & une ſaveur inſupportable, cauſée par le ſouffre & les autres mineraux qui y avoient imprimé leur qualité.

Il faut encor vous dire quelque choſe, dans ce que j'ay obſervé *de la morale des Allemans.* Je les eſtime autant Religieux qu'aucun autre peuple ; & quoy que la Religion y ſoit diviſée, le deſſein de bien faire & l'eſpérance de la vie éternelle y eſt égale dans chaque party. V. A. s'étonneroit de voir l'ardeur des Auſtrichiens pour tout ce qui concerne le ſervice de Dieu ; les Egliſes y ſont toûjours remplies, on y fait preſque tous les jours des proceſſions ſolennelles, les Sermons y ſont fort frequens. Ils élévent leurs enfans dans cette ten-

dreſſe de Religion, auſſi peut-on dire qu'ils ſont devots par habitude & par inclination. C'eſt l'obligation la plus forte qu'ils ayent à leur Prince. Leur pieté a été connuë de toute la terre auſſi bien que chez eux : les pierres meſme en portent des témoignages parlans dans les ruës de Vienne, les Egliſes, les Monaſtéres, & les Hoſpitaux qu'ils ont fondez. Les Lüthériens n'y ont pas d'exercice public; mais dans Straſbourg, Francfort, Ratiſbonne, Auſbourg, Ulme, Stougard, & les autres lieux où ils ſont les Maîtres, ils paroiſſent fort attachez & fort exacts dans le culte de leur Religion. Ils obſervent la ſainteté & le repos du Dimanche avec beaucoup de circonſpection, & ſe trouvent religieuſement dans leurs temples aux heures deſtinées à la priere & à l'expoſition de la parole de Dieu. Ceux qui ſuivent la réformation de Calvin ſont plus détachez des cérémonies, ils en retranchent autant qu'ils peuvent. J'en ay connu parmi eux qui ont le cœur net & les ſentimens les plus honnêtes du monde; mais c'eſt trop debiter de Theologie pour un Medecin.

Au reste, la distinction des Religions n'embarasse point le commerce ; elle ne produit point d'altération parmi le peuple, qui ne mêle rien de ce différent dans les autres affaires. Cela me fait souvenir de ces contrées de Barbarie où les Noirs vivent avec les Blancs : ils sont si accoûtumez à cette diversité de couleur, qu'ils ne s'avisent pas seulement d'y prendre garde. Ils sont plus circonspects sur l'interest public ; pour lors chacun se souvient de son parti, s'y range & s'y abandonne sans réserve : Il faut pourtant avoüer, *Monseigneur*, que les différentes sectes ont poussé l'Allemagne bien prés de sa perte, que sa vigueur & sa forte constitution ont soûtenu & soûtiennent encore, mais le mal n'est pas guery ; il paroist moins grand parce qu'elle s'y accoûtume, & que le repos dont elle joüit la met hors d'estat de s'éprouver elle mesme. Le Ciel la préserve pour son salut & pour le bien du reste de l'Europe de se voir dans d'autres conjonctures.

De tous les païs où j'ay esté, je n'en ay point vû où l'on parle moins de ces

divisions qu'à Vienne ; on y est aussi tranquille de ce côté-là, que si tout le monde croyoit au sept Sacremens & à la Messe. Ce n'est pas qu'il y ayt aucune défence de parler de la Religion comme en Turquie, c'est qu'on y ayme le repos, c'est que tous trouvent leur compte à s'en taire, & que peut-estre l'Empereur augmente son autorité en conservant les priviléges de chaque parti, & en écartant les partialitez ; le trouble des familles pourroit troubler l'état, au lieu que le silence sur cette matiére entretient l'union & fait durer le repos.

Les Allemans aiment la bonne chére, c'est ce qu'on dit, & ce qu'on croit par tout : leur volupté en ce genre va plûtost au divertissement de la fête, qu'à la delicatesse & à la magnificence des viandes : ils y cherchent particuliérement la joye & ces transports charmans où le vin les pousse ; c'est-là qu'ils perdent pour un peu de temps cette pesanteur qui leur est comme naturelle, & que leurs idées affinées par les vapeurs subtiles & chaudes, fournissent à cent sortes de passions qui font de toutes les heures de leur débauche, autant de pas-

ſetems qui ſe terminent ordinairement par des vœux, des abandonnemens d'ame, & des expreſſions violentes d'amitié. Quelques-uns s'emportent lors que l'inflammation ſuccede à la chaleur, & c'eſt-là auſſi qu'on fait les querelles d'Aleman. Je ne parle que des perſonnes médiocres, qui naiſſent & qui vivent avec l'eſprit du païs, & non pas de ces ames choiſies qui ſont le pur ouvrage du Ciel, qui eſt bien plûtoſt le lieu de leur origine que la terre. Oſerois-je citer V. A. peut-on dire de quelle nation Elle eſt, Elle n'a les defauts de pas une, ou plûtoſt de quelle nation ne peut-on pas dire qu'Elle eſt, puiſqu'Elle a toutes les qualitez & tous les avantages qui ſont naturels à chacune. Enfin la table chez les Allemans n'eſt pas comme par tout ailleurs d'un certain endroit & à certaines rencontres, elle eſt de toutes les occaſions, on commence & on finit toûjours par là, & dans la conduite de leur vie on pourroit dire que c'eſt la matiére premiere, dont le reſte des actions & des affaires eſt la forme. Je n'en fais point de fin, *Monſeigneur*, ce talent de bouche eſt la partie vitieuſe de leur

génie. Mais quelle nation au monde n'a pas ſon defaut. Un Ambaſſadeur Alleman rendit bien le change à un François qui pouſſoit un peu loin ſa raillerie, il eſt vray, dit-il, les Allemans ne ſont fous que dans le vin, mais les François le ſont toûjours. Il faut auſſi demeurer d'accord que cette paſſion a de moindres ſuites que toutes les autres; Elle abrege un peu la vie, elle charge le ventre & la taille, elle fait des geans en rondeur & en épeſſeur, & enfin ce qu'elle a de plus fâcheux, c'eſt qu'on a peine à juger ſi c'eſt une folie qui a ſes intervalles dilucides, ou ſi c'eſt un bon ſens ſujet à des foibleſſes & à des tranſports periodiques: ou pour parler plus poliment à V. A. ſi c'eſt une folie ou une ſageſſe intermittente. D'ailleurs, elle ne corrompt point leur morale. Ce ſont les meilleures gens du monde, pourveu qu'on en excepte ceux qui ne le ſont pas; ils ont de la probité, de l'honneur, de la franchiſe, & un eſprit d'équité tout entier. Ces qualitez leur ſont comme naturelles & ſe trouvent meſme parmy ceux qui n'ont aucune éducation: c'eſt peut-eſtre la raiſon qui les fait aymer generalement

de

de toutes les nations, bien qu'ils ne prennent pas de grandes meſures pour les ménager chez eux, & qu'ils ne les conſidérent qu'à proportion qu'elles s'accommodent à leur maniére de vivre. Ils ont plus d'eſprit que d'imagination, & plus de jugement que de delicateſſe. Leur ſolidité, quoy qu'un peu terreſtre, eſt d'un uſage merveilleux auſſi bien dans les négotiations importantes, que dans le commerce ordinaire: Elle les diſpoſe meſme à faire de grand progrez dans les lettres. Il y en a de tres-ſavans parmy eux, mais il n'y en a point qui ne le ſoit un peu. La langue de la vieille Rome leur eſt auſſi commune que celle du païs: il eſt vray que comme on reprochoit la Patavinité à Tite Live, on leur pourroit dire en paſſant que leur Latin a un peu de Germanie. Leur politique n'eſt pas la plus belle ny la plus fine, elle ne va pas à faire des Heros & des Conquerans, mais elle eſt ſolide & conſtante, & peut procurer le repos & la félicité des peuples. La diſtribution de la juſtice n'y a point de circuit, ny toutes ces explications chimériques qui éterniſent la mauvaiſe fortune des miſérables; les

Juges y ſont des hommes & non pas des demy-Dieux comme chez nous.

La médecine s'y fait tout autrement qu'à Paris, & ſi Vous en exceptez un petit nombre , & ceux-là ſont les plus ſçavans , & les autres ne parlent que de ſecrets & de miracles. Un grain de leur poudre noire , jaune ou blanche , ſuffit pour guérir toute ſorte de maladies,mais l'expérience ne s'accorde guéres avec leur promeſſe. Ceux qui ont le plus étudié ne ſont pas ceux qui y ſont le plus employez, non plus qu'ailleurs ; le bonheur d'un Médecin y dépend d'une certaine fortune aveugle que je ne Vous ſçaurois expliquer,mais qui dépend d'ordinaire de la voix du peuple , j'entens de ceux qui n'y connoiſſent rien. Un malade ſe laiſſe aiſément emporter à celuy qui luy promet ſa guériſon en vingt-quatre heures , mais il ne s'y trouve pas ſouvent en eſtat de remercier ſon Docteur ; auſſi fais-je grande différence entre un Docteur en médecine & un véritable Médecin.

Les Allemans ne ſont pas ſi magnifiques que quelques autres nations, mais je les trouve pour le moins auſſi

raiſonnables, & on les doit plûtoſt appeller bons ménagers que chiches. Je ne parle icy que du commun peuple, mais nullement des Princes, ny de ſes grandes ames que Dieu a faites pour commander aux autres, qui ne cherchent que l'occaſion de faire du bien, & qui comme dit Tacite, ne font cas des richeſſes que pour les donner. Je l'ay meſme éprouvé quelquefois : Il a plû à S. M. I. m'honorer d'une chaîne d'or, que je conſerveray toute ma vie comme une marque de ma bonne fortune.

On ſe pique en Allemagne de protéger les opprimez & de leur faire du bien ; la maxime n'eſt pourtant pas générale, mais je parle de la pluſpart. Les Allemans ſont riches, & quoy qu'ils n'ayent pas tant d'or que d'autres, ils ont chez eux de toutes les choſes néceſſaires à la vie ſans le ſecours des Etrangers, & ſont beaucoup plus contens; n'appelle-t'on pas cela eſtre plus riche. Je n'aurois jamais fait ſi je diſois à V. A. tout le bien que j'en penſe, Elle les connoit mieux que moy, ainſi je ne doute pas qu'Elle n'en penſe encor davantage.

Il me ſouvient & peut-eſtre trop tard que j'ennuye V. A. d'une abondance qui ne répond gueres à ſon gouſt, & pour finir par où j'ay commencé, j'ay voulu luy obeïr, parce qu'Elle me l'a commandé; Si je n'ay pas trouvé moyen de luy plaire, Elle a tant de juſtice & de bonté qu'en remarquant ma foibleſſe, Elle ne laiſſera pas d'eſtre perſuadée de mon zele, & de ce profond reſpect avec lequel je ſuis,

Monſeigneur,

De Vôtre Alteſſe,

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur

CHARLES PATIN.

La datte de cette Lettre eſt aſſez difficile à remplir, car elle a eſté écrite à plusieurs repriſes : Ie l'ay méditée en revenant de Vienne à cheval, en bateau & en calêche, & je l'ay écrite quand j'ay eu le loiſir en differens jours du mois d'Aouſt, 1669.

O Melibœe, Deus nobis hæc otia
fecit,
Namque erit ille mihi ſemper
Deus.

SECONDE RELATION,

A Son Altesse Serenissime,

HEBERHARD,

Duc de Wirtemberg & de Teck, Comte de Montbeillard, Seigneur de Heidenhaim, &c.



ONSEIGNEUR,

C'est assez pour me faire parler, de savoir que V. A. S. veut bien m'entendre. Il y a tant d'honneur à entretenir un si grand Prince, qu'on n'a pas de peine à se commettre. On se persuade aisément qu'on luy pourra plaire, parce qu'on a

la plus grande passion du monde de le faire, & que ne produisant par tout ailleurs que des choses fort communes, on fera des miracles dans une si belle occasion. Seroit-ce trop pour V. A. S. qui goûte à peine ce que les autres admirent ; mais qu'Elle n'en attende point de moy, je ne suis tout au plus qu'un Curieux, qui n'ay icy pour la divertir que quelques beautez de Baviére & du Tirol.

La Curiosité est charmante, *Monseigneur*, quoy qu'en disent ceux qui ne l'aiment pas : Elle polit l'esprit, elle affine le jugement, & enrichit la mémoire sans la charger ; elle fait suivre la peine ou plûtost les inquiétudes voluptueuses qu'on se donne dans la recherche du plaisir de la nouveauté, mais d'une nouveauté surprenante, précieuse & solide, qui ne vieillit point avec le tems, parce qu'elle ne lasse ny les yeux ny le goust. La Curiosité ne peut toucher que les grandes ames, qui ont trop peu de toutes les choses ordinaires, qui assemblent les siécles, & découvrent la nature pour se satisfaire & s'occuper plus noblement; qui cherchent la vérité dans ses originaux,

& s'attachent à ces sortes de traits & de beautez qui viennent d'une main plus savante que celle de l'Art, qui par le choix de ce qu'il y a de meilleur dans le monde s'en font un nouveau, qui savent unir l'esprit & les sens dans le concert d'une mesme volupté, & les mettre en societé de goût, en donnant des yeux à la raison & de la raison aux yeux. C'est là le Genie de la Curiosité, qui n'est ni cette inclination de bagatelles & de petites choses qui amusent, ni cette impétuosité du luxe qui abîme les richesses. Elle a plus d'élévation que celle-là, moins d'emportement que celle-cy, & la clarté & le discernement qu'elles n'ont ni l'une ni l'autre. Aussi est-ce cette passion toute divine qui a inspiré les Sciences & les Arts, qui a embelly la terre, qui a ouvert les chemins de l'Ocean, & enfin qui nous a si bien logé dans le monde. On a vû dans les Républiques & les Empires, la curiosité s'augmenter avec la puissance, comme si l'ambition des Heros n'eut travaillé que pour Elle. La victoire, *Monseigneur*, n'avoit gueres plus de part aux triomphes que la Curiosité, qui y estoit

eſtoit étallée comme le fruit le plus doux de la gloire ; & les grands Hommes aprés les fatigues de la guerre relevoient l'oiſiveté de la paix par des entrepriſes que la Curioſité leur inſpiroit. Ces Temples, ces Pyramides, ces Amphithéatres, ces Colomnes qui ne tomberont qu'avec le monde, ces arcs conſacrez à l'Eternité, ces Aqueducs, cette levée de trois cent lieuës, qui faiſoit le chemin des Alpes à la Calabre, ces digues qui forcent encor aujourd'huy la mer, dont la fermeté & la maſſe paſſeroient à nos yeux pour des ouvrages du Tout-puiſſant, ſi l'Hiſtoire ne nous deſabuſoit, ſont des productions magnifiques de la Curioſité. Mais ſi j'ay jamais eu de la vénération pour Elle, c'eſt dans cette conjoncture bien-heureuſe, où elle me produit à V. A. S. & me fournit de la matiére pour luy faire une lettre.

La diverſité des opinions & des ſentimens a ſon utilité parmy les Hommes: Elle pouſſe l'eſprit à la recherche de la vérité, & le tire de l'aſſoupiſſement en le tenant en haleine: Elle introduit toutes ces différentes maniéres de vivre, qui font leur beauté dans le monde.

Cette bigarrure qui se trouve par tout, dans la politique, dans la morale & dans le commerce, est la plus agréable méditation d'un Curieux, qui sans se donner la torture comme ces malheureux Philosophes, admire, étudie, joüit & raisonne selon la mesure de ses forces. Qu'il y a de plaisir, *Monseigneur*, de voir deux Sages prendre des routes différentes pour aller au même but, contester toûjours pour la verité & vivre toûjours dans l'erreur, courir toute leur vie aprés le bon sens, & mourir avant que de l'avoir atteint. Qu'il y a de plaisir de remarquer que rien n'est moins semblable à un homme qu'un homme, & que si Dieu n'avoit tiré luy-même de sa main les traits de son visage, il trouveroit le moyen de se défigurer & de passer dans une autre forme; mais son caprice ne peut aller jusques-là : il se peut défaire de l'humanité & non pas de sa figure. Et s'il m'est permis, *Monseigneur*, d'aller où je sens mon imagination s'écarter, ne peut-on pas dire, que l'homme naist avec une certaine disposition universelle à toutes les natures d'animaux, que par la raison, il se fait homme, &

par les paſſions, il devient bête, d'une eſpece ou de l'autre, ſelon le penchant qui l'emporte. On ne voit autre choſe que de ces ſortes de bêtes maſquées, des lyons, des aigles, des tigres, des renards, des chevaux, des ânes, des porcs, & des inſectes meſme ſous le maſque de l'homme. V. A. S. qui porte ſa veuë ſi loin, n'en connoit que trop de ces animaux humaniſez, de ces monſtres à la mode. Je crois qu'Elle y fait quelquefois d'agréables réfléxions : mais je reviens à mes premieres penſées, que ce ſont des choſes différentes, qu'un peuple & un peuple, une nation & une nation.

On trouve par tout de nouvelles coûtumes, de nouvelles religions, de nouvelles maniéres de s'habiller, de manger, de vivre, & de mourir meſme. Et ſans étendre trop la matiére, les Sages, & les Juges parmi les Chinois ſont vêtus comme nos harlequins, & leurs Pontifes comme nos Comédiennes : ils conſacrent à leur Religion, ce que nous déteſtons dans la nôtre ; le débordement du ſexe qui nous fait horreur, les charme & leur imprime de la vénération. Les Indiens brûlent les morts, les Ame-

riquains les mangent, & nous les enterrons; les Egyptiens les exposoient à l'air par une superstition qui ne laisse pas d'avoir de la subtilité dans sa rêverie ; ils croyoient qu'il y avoit de l'injustice de cacher les morts dans le sein de la terre, que le Ciel & les autres Elemens avoient leur part à ces cadavres, & qu'on leur en devoit la restitution qui ne se pouvoit mieux faire, qu'en les déposant dans ce grand vuide qui leur est commun à tous. Aussi n'élevoient-ils ces Pyramides superbes, que pour leur servir de tombeaux. V. A. S. sçait jusqu'où alloit la magnificence de ces ouvrages, où l'on remarque encore aujourd'huy la témérité de l'Art, les premieres beautez de l'Architecture, les mistéres de leur Réligion & les secrets de leur Histoire & de leur politique: aussi servent-ils de monument à l'Egypte, aussi-bien qu'aux Egyptiens. Que cette sçavante nation avoit trouvé de moyens contre les accidens de la mort, elle la logeoit dans ces édifices immortels, elle éternisoit les cadavres, & par des secrets inconnus au reste de la terre, elle les dégageoit de ce mélange d'élemens qui les

corrompt pour ne leur laiſſer que la portion toute pure de l'homme, la forme & la figure, ſur une eſpece de matiére premiére. On voit encore aujourd'huy de ces effigies naturelles, de ces ſpectres précieux, où l'on admire tout enſemble l'impreſſion violente des temps & la force invincible de la Mumie. Il y en a un à

ULME,

Dans le Cabinet de Mr. *Weiſthman*, qui me ſemble d'autant plus admirable qu'il eſt entier, & qu'il s'eſt conſervé ſans baume & ſans médicamens. On le trouva le ſiécle paſſé dans les ſables de l'Arabie; les ardeurs du Soleil qui y ſont violentes, ont apparemment diſſipé toute l'humidité de ce corps, qui eſt comme vous ſçavez, *Monſeigneur*, la diſpoſition prochaine de la corruption, & luy ont communiqué par la longueur du temps cette chaleur préſervative qui réſiſte aux impreſſions étrangeres, ce qui ſe remarque à la ſéchereſſe, à la couleur & à la legereté. J'ay lû dans Herodote qu'une Armée fut accablée d'une montagne de ſable que les vents

transportoient de temps en temps, & que plusieurs années aprés, un vent contraire ayant repoussé ce sable à leur premiére place découvrit aux habitans du pays les corps de ces soldats aussi entiers que s'ils eussent expiré le mesme jour. On voit au même Cabinet une infinité de choses surprenantes en matiére de curiositez naturelles.

Monsieur *Schermeier* m'a fait voir de grands fonds de médailles, d'où il pretend tirer une suite pour toute l'Histoire universelle, & au defaut d'originales qui ne se trouvent point de tous les temps, il se sert du PROMPTUAIRE DES MEDAILLES, & de tout ce qui peut contribuer à sa pensée : Il a mesme employé la pluspart des types & des devises, qu'on voit dans la FRANCE METALLIQUE. Je me servis de la liberté Françoise pour luy dire que ces deux livres n'avoient guéres de réputation, que les Sçavans & les Curieux principalement n'aimoient pas les fictions dont ils sont remplis, & ce qui se peut faire d'utile en cette matiére, doit toûjours estre fondé sur la vérité, & sur les pieces originales. Il parut assez étonné

d'entendre de ſi méchantes nouvelles de deux livres qu'il eſtimoit fort. Son travail eſt pourtant curieux & contient des deſſeins tres-conſidérables.

Que dire à V. A. S. de la ville *d'Vlme* qu'Elle ne ſçache pas, il n'y a rien de ſecret pour Elle, ny dans ſes intéreſts, ny dans ſes relations, ny dans ſes forces. Elle eſt ſur le Danube qui y commence déja à prendre ce grand air & cette peſante rapidité du premier fleuve de l'Europe. Onze baſtions qui la ferment l'ont ſauvée de la deſolation que les dernieres guerres ont portée par toute l'Allemagne, mais l'honneur qu'elle a d'avoir des liaiſons avec V. A. S. eſt à mon avis le gage le plus illuſtre de ſa ſeureté. L'oiſeau de Minerve eſtoit hay de tous les autres, mais parce qu'il eſtoit protegé de cette Déeſſe, on n'oſoit luy faire de violence. V. A. S. ſçait les moyens de ſe faire aymer, mais Elle ne ſçait peut-eſtre pas juſqu'où va l'ardeur qu'on a pour Elle, je voyois groſſir le nombre de mes amis au moment que je me déclarois de ſes ſerviteurs, & quand par quelque occaſion j'ay voulu montrer ſon portrait & la chaîne d'or dont

elle m'a honorée, j'ay esté surpris de l'estime extraordinaire qu'on avoit pour moy. On révéroit en Egypte les animaux qui estoient chargez du simulacre de la Déesse Isis, sans considérer leur bassesse, j'ay reconnu en cent rencontres qu'on ne me faisoit de l'honneur que parce qu'on en vouloir faire. Mais il faut remettre ces pensées dans un autre temps où je pourray m'étendre davantage. D'Ulme, je passay à

AUGSBOURG;

l'Allemagne n'a guéres de Villes plus belles ni plus riches. L'accord que Charlequint y passa avec les Protestans sur le point de la réformation de Luther, & l'établissement de leur liberté, qui y fut autorisée dans les termes de cette profession de foy connuë par tout le monde, sous le titre de Confession d'Augsbourg, la rendra fameuse dans tous les siécles. Les avenuës, les fontaines, les places publiques, l'Hôtel de Ville, tout y est magnifique. L'Empereur qui a les lumiéres les plus justes sur toutes choses, dit aux Magistrats en admirant ces grandes

dépenſes, que ceux d'Ulme avoient mieux diſposé du bien public, quand ils l'avoient employé aux fortifications, parce que la beauté d'une ville n'aſſuroit ny ſon repos, ny ſa liberté, comme l'épaiſſeur de ſes murailles, & le nombre de ſes baſtions. Il n'y a rien de plus ſuperbe que le Palais des Foulcres, ny de plus achevé que les peintures qui l'embelliſſent au dehors. Il eſt vray qu'aprés y avoir admiré les beautez de l'Art, on ne trouve guéres ſon compte au rapport de certaines copies de médailles Romaines qu'on a tirées dans les endroits détachez des grands ouvrages. Il eſt conſtant qu'elles n'ont point d'originaux, & qu'on a peine à y remarquer le moindre goût de l'antiquité. On s'eſt contenté de voir le mot de TULLIUS ſur une antique, pour y prendre le portrait de Ciceron, quoy que la tête dans la médaille ne répreſente que le Génie de la ville de Rome ; on n'eſtoit pas ſi delicat en ce temps-là qu'on l'eſt aujourd'huy, c'eſt qu'on eſtoit moins ſçavant.

Augſbourg a eu ſa part des derniéres guerres. Ses remparts frappez

du foudre Suedois ne ſont pas ſi bien rétablis qu'ils ne rappellent encore les idées des anciennes terreurs. On y voit l'endroit où le grand Guſtave avoit campé ſon armée : Il y a de la gloire pour elle d'avoir eſté vaincuë par ce Heros de nos ſiécles, & ſi l'Allemagne qui a occupé ſa valeur, n'a pas eſté ſa conquête, elle a fait en cela quelque choſe de plus que tout le monde enſemble, à qui il n'a fallu qu'un Alexandre ou un Ceſar. Je ne ſçay ſi les Dieux que l'Hiſtoire adore, ſeroient aujourd'huy des Guſtaves; mais je ſuis aſſuré que ce grand Roy de Suede auroit bien eſté l'Alexandre des Grecs & le Ceſar des Romains. Ces penſées ſont trop ſérieuſes & trop éloignées de mon deſſein; Je reviens à la curioſité.

On la trouve toute entiére chez Monſieur *Thoman*, qui occupe le reſte du temps que ſa République luy laiſſe, à amaſſer ce qu'on peut avoir de curieux. Les médailles antiques & modernes tiennent le premier rang dans ſon cabinet, & enſuite les livres, les tableaux, les eſtampes & les bijoux : je remarquay chez luy un portrait de la main d'Al-

bert Durer, d'aussi bon goust que j'en aye vû ailleurs.

Monsieur *Verner* n'aime pas seulement la curiosité, il en est la source, elle part tous les jours de son génie & de ses mains ; C'est le pere d'une infinité d'expressions qui charment les yeux & ravissent l'imagination. Ce jeune Peintre a déja tous les grands coups de l'Art, & donne de la jalousie & de l'admiration aux premiers Maistres. Le Roy l'estime, & a choisi de ses miniatures pour son Cabinet, c'est à dire pour leur donner place parmi les plus belles choses du monde. Que peut-on ajoûter à cét éloge ?

Dans l'Eglise de S. Uldric, on voit ces inscriptions Romaines enclavées dans le mur.

I

VITALIUS VIGOR
SIBI ET VITALIO
VIRILI FRATRI
VIVOS FECIT

2

CURIONI AL. III. L. ET....
COS ET FL. DECORATO.....
LEG. III. ITAL....DIUS.....
VIV...........

En ſortant d'Augſbourg, je tournay du côté du midy. J'y vis le Soleil plus beau que d'ordinaire; Il me ſemble que ce n'étoit point celuy de tous les jours, ſa chaleur animoit les campagnes, & cuiſoit les moiſſons à ma vûë: je trouvois que ſa lumiere ſervoit moins à répandre le jour, qu'à embellir tout ce que je voyois. L'air y eſtoit pur & doux; je reſpirois comme une eſſence vivifiante qui me redonnoit une nouvelle vie, & de nouvelles forces. Pour lors je demeuray bien d'accord que l'Italie étoit la partie enchantée du mõde & la terre des delices & des plaiſirs. Je ne m'étonnay plus qu'elle eut été le ſiége de la gloire & le partage des Conquerans, & que tant de natiõs y fuſſent venuës cher-

cher la félicité, puiſque c'eſt ſa patrie. Je me ſouvins en meſme tems du paſſage miſtérieux d'Hannibal, dont nous n'avons pas encore aujourd'huy l'éclairciſſement, *& montes rupit aceto.* Je paſſay comme luy par les Alpes ſans faire tant de dépenſe en vinaigre ; nos deſſeins étoient bien différens, il alloit porter le feu & la guerre dans Rome pour y détruire les marques de ſa grandeur, & je ne ſongeois qu'à les conſerver, à les rétablir, & à les publier. C'eſt que je ſuis Curieux, *Monſeigneur*, & il ne l'étoit pas.

L'Italie eſt fermée de tous côtez par des montagnes d'une hauteur extraordinaire ; ſi ce ne ſont plus des remparts pour la défendre, au moins ſervent-elles d'amphitheatre pour voir à ſon aiſe ce bienheureux païs. Ce fut de là que j'aperceus les plaines

DU TIROL:

L'In qui les moüille au travers d'une diverſité ſurprenante de païſages, produit le plus bel effet du monde dans l'éloignement de la perſpective. Je voyois la force & la vivacité de la Nature dans les agréemens d'un tableau

& les douceurs d'une miniature. Moyse n'eut pas de plus grands transports quand il découvrit cette terre de benediction que le Seigneur avoit promise à son peuple ; le lait ny le miel ne coulent pas de celle-là, mais toutes les douceurs de la vie y sont dans une telle abondance, que considérant les choses comme elles sont aujourd'huy, cette Terre Sainte qui mérite d'ailleurs tant de vénération passeroit auprés d'elle pour un desert. Les Turcs qui la possédent ne tirent du lait que de leurs troupeaux, & du miel que de leurs ruches : je n'ay jamais oüy dire qu'ils ayent employé deux esclaves à porter une grappe de raisin comme on faisoit autrefois : C'est qu'elle n'est plus la terre de ce peuple bien aimé qui vivoit parmi les miracles, & que l'infidélité qui y régne en a écarté les bénédictions.

Les Habitans du Tirol trouvent tout chez eux , de belles moissons & de grands vignobles. Leurs vins sont exquis , la force & la delicatesse qui se détruisent par tout ailleurs, y sont d'intelligence & leur donnent une seve qui flatte & qui pénétre le goust tout ensem-

ble. Leur bétail eſt admirable. Ils ont des oyſeaux ſi extraordinaires que les Chaſſeurs n'en connoiſſent pas les eſpéces : On m'en a fait voir qui ne vivent que de la raiſine des ſapins, auſſi n'ont ils pas d'autre ſaveur. On les appelle des Attagenes, & je me ſouviens d'avoir lû leur nom dans Pline. Ces oyſeaux ſont bien frians de ne vivre que d'extraits & de quinteſſence. Les mines de cuivre y ſont ſi abondantes, qu'elles fourniſſent preſque toute l'Allemagne: Les ouvriers de Nuremberg s'en accommodent mieux que des autres, parce que le metal qu'on en tire eſt plus doux & malleable. L'argent y eſt commun & l'or moins rare qu'ailleurs. Un particulier qui n'en ſavoit que faire demanda permiſſion à l'Archiduc d'en faire couvrir une partie de ſa maiſon : la réponce fut agreable, *Ie vous le permets*, dit le Prince, *mais je ne vous répons pas des larrons*. Cette galerie couverte de deux ou trois mille tuiles d'or, apartient aujourd'huy à l'Empereur. On m'a dit qu'un Juif en avoit offert cent mille florins de chacune, un Chrêtien iroit plus loin, car les Juifs n'achetent qu'à la

Judaïque. Ce toit mettroit bien des gens à couvert de la pauvreté, qui se pareroient à meilleur marché de la rigueur des saisons.

Tout cela ne satisfait pas V. A. S. il luy faut des nouvelles d'une curiosité plus fine, & je connois bien qu'Elle se plaint de mes égarements : J'en veux sortir, *Monseigneur*, pour Vous dire ce que j'ay vû de plus beau & de plus curieux à

INSPRUCK.

C'est une Ville que la guerre n'a pas ruinée : La sagesse de ses Princes y a conservé le repos intérieur, & la situation du païs la défenduë des entreprises êtrangeres. V. A. S. sait qu'il n'est accessible que par deux endroits, où quatre cent hommes en peuvent repousser quarante mille. C'est dans cette riche plaine que les Archiducs d'Austriche ont estably le centre de leurs tresors. Ferdinand y fit bâtir à demy-lieuë d'Inspruck le Château d'Amras ; c'est-là, *Monseigneur*, où je vis de ces sortes de choses dont j'estime que le recit plaira à V.A. S. Monsieur Roland qui en est Gouverneur

me donna la joye toute entiére : son mérite est extraordinaire & sa maniére d'agir la plus obligeante du monde. J'avois des lettres de Sa Majesté Impériale qui me donnoient toutes les ouvertures, mais je remarquay aux empressemens qu'il avoit pour moy, que nonseulement il honoroit les ordres, mais qu'il aimoit encor le porteur, & que je n'en serois pas quitte de ne devoir la vuë de tant de belles choses qu'aux bontez de l'Empereur, luy ayant l'obligation d'une partie du plaisir qu'elles m'ont donné.

Aprés avoir remarqué les dehors du Château, sa situation, l'ordre de ses bâtimens, & ce qu'il a de défense, j'entray & m'appliquay tout entier la vüe à joüir de ses tresors. Les premieres choses qui se presentérent sous ma main, furent de ces sortes de pierres dont les Romains se servoient pour marquer la distance des lieux, que l'on contoit en ce tems-là par *tertio* ou *quarto ab Vrbe lapide*. Quelques-unes n'avoient pas d'inscription, celles qui en avoient s'accordoient avec ce que je say d'Histoire ancienne.

De là je passay dans deux galeries pleines de toutes les différentes armures

qui ſont en uſage aujourd'huy, & qui l'étoient dans les autres ſiécles. Elles me firent faire cett réflexion que les hommes pour avoir des peaux de fer & d'acier, ou au moins des habits de cette étoffe, n'étoient ni invulnérables ni immortels. J'y vis les armes des deux Maximiliens, de Charlequint, & de quelques autres Empereurs. J'y vis celle du Roy François I. avec l'habit qu'il avoit à la bataille de Pavie : Ce qui me fait ſouvenir que j'en avois déja vû un au Cabinet de Bruxelles : de telle ſorte qu'en ce jour-là il mit deux habits, ou ſes habits furent partagez pour en faire valoir la conqueſte à Bruxelles & à Inſpruck. Celles de Charles IX. Roy de France, de Ferdinand & de Philippe Rois d'Eſpagne, de Don Jean d'Auſtriche, & d'une infinité d'autres Princes. On me dit que celles-cy eſtoient les meſmes qu'il avoit portées à la fameuſe bataille de Lepante. Je m'arrétay quelque tems à celles d'Alexandre de Parme Gouverneur des Païs-bas, en repaſſant par ma memoire tant de grandes choſes que Strada m'avoit appris de luy. Je ne ſçay s'il ne manquoit rien à ſon mérite,

mais je ſuis perſuadé que ſon hiſtoire ne peut eſtre plus belle, & qu'Achille & Alexandre ne ſont pas mieux en Hiſtoriens que luy. J'y admiray les armes du grand Soliman; elles inſpirent encor de la terreur : je me ſouvins avec quelque effroy que ce Mahometan avoit fait trembler toute la terre. La pluſpart des grands Capitaines de nos derniers tems, y ont auſſi les leurs. L'Archiduc Ferdinand avoit fait cette conquête; la pouvoit-t'on porter plus loin, *Monſeigneur*, que de deſarmer tant de Heros. Mais ce n'étoit qu'une conqueſte d'amitié; ce Prince le plus Curieux de ſon ſiécle ſavoit l'eſtime qu'il falloit faire de ces précieuſes dépoüilles, il les demandoit, & meſme on le prévenoit quelquesfois. Je ſçay qu'on luy en a offert, de peur que n'étant pas recherchées, elles ne manquaſſent la bonne fortune d'eſtre ſi glorieuſement conſacrées.

A un bout de l'une des galeries, je vis la repreſentation d'un Geant & d'un Nain, dont on avoit eu à Vienne les Originaux vivans. C'eſt une choſe ſurprenante que cette exorbitante inégalité de taille entre deux hommes, le plus

vieux ne pouvoit porter ſa main au nombril de l'autre. On fit un vaudeville de ce que ce Nain donna un ſouflet au Geant: il eſt vray que celuy-cy ramaſſoit le gand de l'Empereur, qui ne l'avoit laiſſé tomber que pour le mieux diſpoſer à la portée du ſouflet. On aime encor à Vienne ces jeux de la nature, ſoit qu'on y admire ſa capacité, de pouvoir faire des hommes de plus d'une ſorte, ſoit qu'on y admire ſon égarement, de faire quelquefois bien plus ou bien moins qu'elle ne doit. Leurs Majeſtez Impériales ont de ces Geants & de ces Nains que je n'ay jamais pû voir ſans une eſpéce d'horreur, tant ils ſont éloignez de la proportion & de la meſure ordinaire des autres hommes.

On voit dans une ſalle toutes les ſortes d'habits dont les Turcs ſe ſervent chez eux & à la guerre: Il y a des veſtes, où le prix, la qualité, l'abondance & la couleur de l'étoffe font connoître le génie de cette nation pour le luxe & la magnificence. Cette maniére de ſe parer paſſe toutes les nôtres, que le caprice ſeul introduit, & dont le changement continuel ne marque que trop le defaut.

Si nous avions une fois donné dans ce grand air d'habits, dans ces draperies ſuperbes, peut-eſtre que nous y demeurerions, & que nôtre mode deviendroit une coûtume comme chez eux : ces Infidelles l'emportent de ce côté-là. Un de leurs Viſirs dit un jour à l'Ambaſſadeur de Venize, que les Chrêtiens ſe mocquoient, & qu'ils ne s'habilloient pas : Le Venitien auroit pû répondre ailleurs qu'à la Porte, il eſt vray, mais c'eſt dommage de voir des pourceaux comme vous autres, ſous des ornemens de Souverains. J'y remarquay des Turbans de cent façons : on ne s'imagineroit pas qu'ils euſſent tous un meſme uſage. Les plus beaux ont quelque choſe de fier, & quoy qu'en diſe nôtre politeſſe, ces montagnes de lin coëffent bien ces Barbares, & ne déguiſeroient pas nos Heros : Elles donnent une hauteur & une ſeverité à la mine qui releveroit la Majeſté même. Il y a des ſabres précieux par les trempes, & curieux par les richeſſes qui les couvrent : La fureur feroit bien de la beſongne avec ces inſtrumens : Enfin, tout ce que nous eſtimons de ce pais-là, s'y trouve.

Dans la mesme salle il y a deux figures qui representent deux Seigneurs Turcs à cheval. J'y remarquay autant de grandeur, de mine & de fierté que l'Art en peut donner à des copies. Il y a apparence que les Originaux estoient bien autre chose. L'un estoit Aga des Janissaires, l'autre Beglerbey ou Bassa d'Offen. Ils avoient esté pris prisonniers en differentes occasions, & donnérent pour une partie de leur rançon ce qui se trouva de plus précieux dans leur équipage. C'est ce qu'on conserve-là tres-précieusement & qui mérite bien de l'estre : non seulement les habits, mais les housses, les selles & les brides des chevaux, sont chargées de rubis, d'émeraudes, de grenats, de topases & de perles : Ce sont autant de thresors prodiguez.

J'entray dans une autre galerie pleine de tableaux des meilleurs Maîtres : il est vray qu'ils ne sont pas tous choisis comme à Vienne. Je m'appliquay particulierement au portrait d'un Seigneur Hongrois, moins pour l'excellence de son ouvrage, que pour le prodige qu'il me faisoit voir. Un coup de lance dans

l'œil qui pénétroit la ſubſtance du cerveau, juſqu'à la partie poſtérieure de la tête, & qui ne fut pas mortel : C'eſt un ſecret de la nature qui nous eſt bien caché, & qui met bien en deſordre tous nos raiſonnemens.

Je ne me donnay gueres le tems de conſidérer ces peintures en particulier, je fus emporté par la diverſité des autres choſes qui ne m'étoient pas ſi familiéres. Entre un grand nombre de bois de cerfs qui y ſont extraordinaires, j'y en remarquay un comme enclavé dans un tronc de cheſne, ſans qu'on y puiſſe meſme ſoupçonner d'artifice. On l'a coupé exprés pour luy donner place parmy les choſes ſinguliéres. Je me ſouviens de ces deux bois que j'avois vû au milieu de tant d'autres, dans vôtre Salle des Gardes à Stugard, *Monſeigneur*, qui ſont ſi fort embarraſſez l'un dans l'autre, qu'ils ſemblent marquer encor la fureur des deux animaux qui ne la finirent qu'avec la vie.

Cette meſme galerie ſemble en faire deux, par vint armoires qui ſont au milieu, hautes de douze pieds, & larges de ſix, où on a partagé ce qu'il y a de plus

riche & de plus rare. On rencontre dans la premiere des pieces d'albaſtre & de marbre dont les couleurs & les nuances ſurprennent les yeux. Dans la ſeconde une infinité de vaiſſeaux de verre, & tout ce qu'on peut s'imaginer d'ingénieux dans l'Art de la verrerie. Dans la troiſiéme, du Corail de toutes les eſpéces & de toutes les couleurs : Il y en a de blanc, de rouge, de noir, de gris, & de violet : Il y en a en forme d'herbe, d'arbriſſeau & de branche : on y en voit de travaillé en tête d'homme, en rocher, en chapelet, & en une infinité d'autres figures. Dans la quatriéme, des pierres précieuſes travaillées, antiques & modernes ; la pluſpart ſont agathes, jaſpes & cornalines. Il y a des rochers chargez de perles & de riches pierreries. Enfin les bijoux de cette nature y ſont en ſi grand nombre, que cette armoire ſeule eſt un treſor ineſtimable. Dans la cinquiéme, des urnes de terre ſigillée, d'autres de porcelaine de la Chine & du Japon, entre leſquelles on en remarque de contrefaites : ce ſont les communes qui viennent d'Hollande, & qu'on a mis en vogue pour ſe ſauver d'une plus grande
dépenſe.

dépense. Ne croyez pas, *Monſeigneur*, qu'elles ſoient là pour faire nombre, il y a du deſſein & de l'eſprit : les belles choſes rendent plus d'éclat dans la ſocieté des communes, la comparaiſon qu'on en fait releve leur prix. On peind quelquefois une Ethiopienne auprés d'une belle femme ; Elle y trouve ſon compte, la laideur qu'elle a à ſes côtez, eſt un fard détaché qui luy donne de nouveaux charmes : un flambeau qui pâlit au Soleil, brille dans les ténébres.

On voit dans les autres des curioſitez de toutes les maniéres, mais une plus longue deſcription fatigueroit V. A. S. Je la laiſſeray pour ne luy parler que de ces ſortes de choſes dont il me ſemble qu'Elle demande des nouvelles plus exactes. Il y a une ſuite de médailles d'or antiques, depuis Jules Ceſar juſqu'à Heraclius ; c'eſt la plus parfaite que j'aye vuë & par le nombre & par la beauté. On ne trouvera point ailleurs de médailles ni plus conſervées ni plus rares. Il y en a une autre de Conſuls & d'Empereurs & une infinité de médailles d'argent, mais celles de

cuivre ſont infinitiment plus précieuſes que toutes les autres. Il n'y avoit qu'un Prince ſi curieux & ſi ſçavant qui en pût faire le choix & la dépenſe. Quand Sa Majeſté Impériale aura joint ces pieces incomparables, à tant d'autres qu'Elle a à Vienne, je ſuis perſuadé que ſon Cabinet & celuy du Roy, ſeront les premiers & les plus conſidérables. N'eſt-il pas juſte que tout ce qu'il y a de beau & de rare, ſe partage entre les plus grands Princes du monde, & que ces vénérables monumens de l'antiquité trouvent des aziles auſſi aſſurez contre les injures du temps & les accidents de la mauvaiſe fortune.

Il eſt temps de dire quelque choſe à V. A. S. de cét incomparable Archiduc. En travaillant pour ſon plaiſir, il travailloit pour ſa gloire; ſa curioſité ne l'épuiſoit point, elle relâchoit cette grande ame qui s'en trouvoit mieux diſpoſée à la vertu. Sa vie a eſté autant glorieuſe qu'utile à ſon ſiécle; le ſiége de Sigeth en Hongrie qu'il a fait lever au Turc, eſt la preuve éternelle de ſa valeur, & les treſors de l'Hiſtoire Romaine qu'il a raſſemblez & r'établis dans leur premier

lustre, seront autant de titres des grandes obligations qu'il aura sur toute sa postérité, & particuliérement sur la sçavante & sur la curieuse. Si l'on a eu tant de vénérations pour la mémoire des Historiens, parce qu'ils nous ont laissé des copies de l'antiquité, quels transports de reconnoissance ne doit-on pas sentir pour un Prince qui nous en a donné les Originaux, qui nous a mis entre les mains l'Antiquité elle-mesme. Un Sénateur Romain qui fût élevé à l'Empire, se faisoit honneur de compter parmy ses Ancêtres Tacite l'Historien : Qui doute que les Princes de la maison d'Austriche ne se souviennent avec plaisir, qu'un Archiduc de leur sang a esté le réparateur de la vérité & de tant de belles choses, que l'ignorance & les temps nous alloient ravir : Ce seul endroit de son mérite peut fournir de la matiére à un panégyrique.

Encore un mot de la Bibliotheque, puisque c'est l'ouvrage de ce Prince. Il n'y a point de livres qui ne s'y trouvent des plus corrects & des plus belles impressions. J'y en ay remarqué quantité qui sont de l'intrigue secrette des Cu-

rieux, & bien d'autres que je ne connoissois point, & qu'on ne verra peut-estre que là. Le portrait de la pluspart de ceux que la doctrine a rendus celebres, y servent d'ornemens; c'est proprement mettre les peres avec les enfans, que de placer les Sçavans auprés des livres.

Il n'y a pas d'apparence de sortir d'Insprunk, sans parler à V. A. S. de quelques figures de bronze que j'ay vuës dans la principale Eglise. Il y en a vingt-huit, hautes d'environ neuf ou dix pieds, & quoy qu'il y ait dans chacune pour deux ou trois mille escus de matiere, le travail neanmoins y est infiniment plus precieux. J'y reconnus beaucoup d'Empereurs & d'Archiducs. J'y vis les quatre Ducs de Bourgogne & leur héritiére Marie, dont les richesses & la puissance ont rendu la maison d'Austriche redoutable à toute l'Europe. Je n'eus pas besoin de lire les noms qui y estoient gravez, je connoissois leur air & leur visage que j'avois vû sur tant de médailles & d'estampes; le rapport est si entier, que je les distinguois à la premiere vûë. On en a tiré des tailles douces qu'on a accompagnées d'une description hi-

ſtorique, elles ſont aſſez dignes du Cabinet d'un Prince. Si V. A. S. eſt de ce ſentiment, je tiendray à honneur d'augmenter ſa Bibliothéque de l'exemplaire que j'en ay.

Il eſt aſſez difficile de marquer bien le génie des Tirolois. Ils ne ſont ni Italiens, ni Allemans, mais tous les deux enſemble. Il y auroit dequoy entretenir V. A. S. ſur le jugement qu'on doit faire de ces peuples qui partagent également aux qualitez de deux nations fort différentes qui les confinent. On demande il y a long-temps ; ſi des tempéramens oppoſez ſe perfectionnent ou s'altérent dans le mêlange : Les uns diſent que la pointe & la fineſſe d'Italie en eſt mieux, d'eſtre un peu émouſſée par le phlegme d'Allemagne, & que ce phlegme auſſi a beſoin de vivacité pour s'animer : Les autres croyent que ce feu ſubtil de delà les Monts, a ſon point de mélancholie qui luy ſert de leſte, qu'un ſang plus épais l'amortit, & que la lenteur des Allemans a ſa ſolidité qui ne peut briller ſans s'affoiblir. V.A.S. ſçait mieux que moy où ils s'en faut tenir, ſi elle m'ordonnoit d'en dire mon

ſentiment, je la conjurerois de me permettre que ce ne fut qu'à Elle.

Mais pour reprendre haleine, veut-Elle bien que je luy diſe un mot de mon Hôte d'Inſpruck. Dans l'incertitude où j'eſtois d'y demeurer quelques jours, j'ordonnay à celuy qui me ſervoit, de régler ma dépenſe avec luy, ils s'accordérent à deux florins & demy par jour; quand il le voulut payer à ce prix, l'Hôte ne s'en voulut pas contenter, & dit pour ſes raiſons, que le traitement n'excedoit pas à la vérité le prix convenu, mais qu'il ne s'y falloit arrêter qu'avec les perſonnes ordinaires, & que pour un galant homme comme moy, la choſe devoit aller plus loin, qu'il ſeroit honteux de ne me pas conſidérer plus que les autres, & qu'il ſçavoit trop l'honneur & le reſpect qu'il me devoit, pour s'arrêter à ſon marché. Ce n'eſtoit pas tout à fait payer la qualité, mais c'étoit me faire acheter aſſez cher le reſpect.

Je quittay le Tirol, & repaſſay les Alpes par le meſme endroit, pour prendre le chemin

DE MUNIC.

Il me reste d'assez grandes idées de ce que j'y ay vû, pour y arrêter un moment V. A. S. Cette ville est médiocrement grande, elle est bien bâtie, bien peuplée & assez opulente. Tous ses dehors sont vuides & deserts, les premiers villages en sont assez éloignez, ce qui fait qu'on trouve de la chasse dés qu'on est sorti des portes. J'y arrivay fort à propos, toute la Ville étoit dans la pompe; elle célébroit la mémoire de cette fameuse journée de Prague. V. A. S. sait combien cette victoire contribua à la fortune de son Prince, elle asseura le repos de son Etat, fit passer un Electorat dans sa maison, & le rendit Maître du haut Palatinat. Tous ces avantages augmentent merveilleusement sa puissance. Le public & le particulier n'épargnoit rien pour honorer la Fête, la joye se trouvoit de tous côtez par les appareils, les feux, l'artillerie & les festins. Leurs AA. EE. invitoient les peuples par leur exemple à rendre graces à Dieu du gain de cette bataille. Ainsi la pieté & la Religion étoient de la Fête, aussi

bien que la magnificence & les divertissemens.

Celle-là fut suivie d'une autre qu'on fit pour la naissance de Madame l'Electrice. Toute la Cour brilloit, on n'y parloit que de plaisir, il sembloit que l'Allemagne se voulut surpasser elle même par la profusion de la dépense & l'étenduë de la galanterie. Les festins y êtoient splendides par la grande chere, par les tresors de vaisselle d'argent étallez, & par les Concerts de Musique qui y rafinoient la volupté. Les premiéres Dames de la Cour servoient leurs AA. EE. Rien n'étoit plus riche ni plus éclatant que leurs habits. Je m'imaginois voir Apollon & Minerve servis par les Muses & par leurs Nymphes. La Comedie qu'on avoit retardée quelques jours, à cause de l'indisposition de Madame l'Electrice n'en fut que mieux representée. Elle estoit tirée d'une Histoire Italienne & intitulée ADELAIDE en faveur de celle pour qui elle étoit faite.

Rien ne me parut plus beau que le Carousel. Il se fit dans un manége couvert qui n'est séparé de la Résidence que d'un petit canal. Madame l'Electrice

fut conduite à ſon balcon par Monſieur l'Electeur. Deux galeries l'une ſur l'autre qui occupent tout le circuit êtoient remplies de Spectateurs. On fut ſurpris d'abord par des Concerts de Muſique, qui parurent dans des navires roulans, tirez par ſix chevaux chacun : quand ils furent ſous le balcon de Madame l'Electrice, ils chantérent leur recit, il ne falloit pas deviner pour dire que c'étoient des accens de loüange. Le plaiſir dura deux heures ſans que je m'apperçeuſſe qu'aucun s'y ennuyaſt, & fut ſuivi d'un plus grand, & d'un plus ſuperbe. Quatre quadrilles de quatre Cavaliers chacune, coururent les têtes & firent paroiſtre leur adreſſe, dans la vîteſſe de leurs chevaux, dans la juſteſſe de leurs courſes, dans la vigueur de leur diſpoſition, & dans cette facilité admirable qu'on leur remarquoit à rencontrer ſi heureuſement les buts. S. A. E. & le Prince Maximilien ſon Frere eſtoient à la tête des deux premieres. On reconnût que ces deux Princes qui avoient emporté les premiers coups, ſe relâcherent ſur la fin pour laiſſer l'honneur tout entier à leurs

Officiers, & leur donner la récompenſe, la gloire & tout enſemble la victoire qui les a méritées. Cette maniére d'agir a bien le grand caractére, & en vérité il faut avoir de la gloire de reſte pour la prodiguer de la ſorte. S. A. E. a toutes les autres qualitez qui achevent un Prince. On s'aperçoit dans ſa conduite que les vertus héroïques y ſont miſes en uſage par la pieté, la douceur & la modération qui luy inſpirent le repos. Eſtant hors des occaſions d'une guerre néceſſaire, il n'en veut pas entreprendre d'injuſte. Il régle ſon ambition, & s'efforce d'en borner les mouvemens & à reprendre la tranquillité & le bonheur dans ſes Etats. Si ſa réputation ne fait pas ce grand bruit dans le monde, elle en eſt dautant plus ſolide. Les étoiles du firmament qui jettent ſi peu de clarté, ſont bien d'un autre mérite que les Cometes, qui donnent tant d'admiration aux ignorans. Il aime la chaſſe & la peſche, ce qui me fait ſouvenir des plaiſirs du bon Empereur Antonin, *Piſcando & venando oblectatus eſt.* Par ces diverſions innocentes, il ſe détache de toutes les autres voluptez

moins honnêtes, & ses plaisirs n'intéressent ni sa santé, ni sa Religion, ni ses affaires.

Je me souviendray toute ma vie avec les derniers sentimens de reconnoissance, des bontez qu'il a eu pour moy. Je ne les sçaurois déclarer plus glorieusement qu'à V. A. S. Il m'envoya un Officier de sa maison pour me faire voir sa Résidence. C'est ce Palais que l'Electeur Maximilien fit bâtir avec tant de dépense, que toute l'Allemagne en fut surprise & ne pût comprendre où il avoit pris ce grand fonds : Encor, disoit-il, que s'il eust esté asseuré de vivre dix ans, il l'auroit fait abatre, pour en rebâtir un autre plus superbe. Il y a tant d'appartemens differens, qu'outre ceux qui sont occupez, il y en auroit de reste pour l'Empereur, le Roy & les Electeurs, aussi commodément que chez eux. J'ennuyerois V. A. S. de l'arréter au détail des beautez de cette Architecture ; il n'y en a gueres de plus belle, mais on dit qu'il n'y en a point dont les ordres embrassent tant d'espace. Il y a une si grande abondance de marbre, qu'on le croiroit du païs, & les pierres ordinaires de delà les

Monts, parce qu'elles y ſont plus rares. Il n'y a ni coin, ni niche, ni porte, ni cheminée qui n'ait ſon buſte ou ſes reliefs ; mais tout cela s'efface à la veuë du ſalon des Antiques. On y comte trois cent cinquante quatre buſtes, de jaſpe, de porphire, de bronze & de marbre de toutes les couleurs, qui repreſentent ou des Capitaines Grecs, ou des Empereurs Romains, & de ces perſonnes que la haute naiſſance ou les grandes actions ont comme immortaliſés. J'en vis un entr'autres d'Alexandre, plus grand que nature : Il a tout ce goût raviſſant de l'antiquité qu'inſpire le marbre, & il luy donne un air ſi vivant qu'on y reconnoit moins d'art que de magie. On y voit la valeur, l'ambition & cette honnêteté charmante qui a eu tant de part aux conquêtes de l'Aſie. Enfin c'eſt Alexandre le Grand bien mieux que dans ſon hiſtoire. Les autres ſont admirables dans leur maniére, il faudroit bien plus d'une lettre pour y faire des réflexions particuliéres. On y voit auſſi un grand nombre d'idoles & de vaiſſeaux qui ſervoient aux ſacrifices des Anciens.

Il y a deux galeries, dont l'une est ornée d'une centaine de portraits de Personnes illustres, principalement en doctrine qui ne m'étoient pas inconnuës. Le plafond de l'autre represente les principales villes de Baviére, ses riviéres, ses Châteaux, & ce qu'il y a de plus remarquable dans l'étenduë de cét Electorat. J'y vis une salle de cette espéce d'ouvrage que les Italiens appellent *Stucador*, où les figures sont excellentes. Le Roy de Suede qui s'étoit rendu Maître de Munic ne trouva rien de plus beau dans ce Palais qu'une cheminée dont l'ouvrage de stuc l'avoit charmé. Il témoigna du déplaisir de n'en pouvoir faire une dépoüille. Sur ce qu'un Seigneur qui l'accompagnoit luy vouloit persuader de faire raser ces bâtimens superbes, il luy répondit qu'il n'avoit garde de priver le monde d'une si belle chose. La magnanimité paroit par tout, & c'est en avoir les véritables sentimens, de ne pas insulter aux biens de son ennemi.

L'apartement de Madame l'Electrice est admirable. Elle eût la bonté de permettre qu'on me le montrast. Ce n'est qu'or & azur, & c'étoit ce que

j'y confidérois le moins : les meubles y font magnifiques & les ajuftemens fi galans, que fi je n'avois pas feu qu'elle fut de la Royale maifon de Savoye, j'aurois deviné que cette propreté venoit de delà les Alpes. L'Italie en eft la fource, & ce refte du monde n'eft en ce point que la copie dont elle eft l'original.

J'ay encor cette obligation aux bontez de S. A. E. qu'Elle a bien voulu que je viffe fon Cabinet de curiofitez & fes médailles. Elle me fit dire qu'Elle iroit à la chaffe au premier jour, & qu'Elle laifferoit fes ordres pour me faire voir toutes chofes : En effet, je fus averti d'un Marefchal des logis, du jour & de l'heure.

On me fit entrer d'abord dans l'appartement de Monfieur l'Electeur, & dans une galerie de tableaux tous de la premiere force. Aux efpaces qui les féparoient, on avoit pratiqué des armoires fur l'épeffeur du mur, où j'ay vû d'auffi riches bijoux qu'il y en ait au monde. Les pierres précieufes y font en abondance : il y a des perles d'Orient, il y en a du païs qu'on a pefchées dans cette petite riviére qui fe décharge à Paffau

dans le Danube. On remarque dans celles-cy les differens progrez où la nature les conduit à la perfection. On en voit de noires, c'est la couleur de cette prémiere matiére qui prend sa solidité ; de grises où on s'aperçoit que cette matiére s'éclaircit, de blanchissantes & de parfaitement blanches. Je découvrois sur ces petites créatures le travail du Ciel, qui leur communiquoit par degrez cette blancheur & cét éclat de l'astrée. On me montra la jarretiére que le Roy de Boheme perdit à la défaite de Prague, où la devise de l'Ordre est écrite en caractéres de diamans. J'y vis des ouvrages de Raphaël d'Urbin, d'Albert Durer, & de Lucas de Leide. J'y admiray particuliérement les tableaux d'un Peintre d'Ausbourg qui servoit l'Empereur Rodolphe. Je fus surpris des obstinations de son travail, il n'y a rien qui en aproche, les seuls Allemans sont capables de cette patience. Je pris plaisir d'y voir des ouvrages d'orfévrerie de Sigismond Roy de Pologne & de l'Electeur Maximilien, & un vaisseau d'yvoire que S. A. E. a tourné Elle mesme. La pluspart des Princes & des Grands Seigneurs

d'Allemagne ſavent quelque choſe des mécaniques. C'eſt peut-eſtre à leur exemple qu'on y éleve les enfans du Grand Seigneur. Les Gentils-hommes Hongrois en uſent de meſme par une raiſon aſſez politique ; ils prétendent avoir par là le moyen de déguiſer leur qualité quand ils ſont priſonniers de guerre, & ſe ſauver d'une rançon qui les ruineroit.

Mais c'eſt trop s'arrêter quand on a occaſion de dire quelque choſe des Médailles. J'y ay vû des merveilles, *Monſeigneur*. Un Cabinet de Cedre de trois pieds de haut, ne ſert que de couverture a un autre bien plus précieux. Il eſt d'yvoire relevé de figures, dont la diſpoſition, le deſſein & le travail l'emportent ſur tout ce que j'ay vû ailleurs en ce genre. Il y a quatorze cent Médailles d'or en vingt tablettes. Leur beauté conſiſte dans la ſuite des Empereurs Romains, car pour les Grecques & les Conſulaires, dont il y en peut avoir trois ou quatre cent, quoy qu'elles ſoient parfaitement bien contrefaites, la vérité & l'antiquité leur manque. J'appris qu'un Jeſuite qui en avoit la dire-

direction, ne pût apaiser la curiosité de Monsieur l'Electeur, qu'en faisant copier en or celles qui luy manquoient, & qu'on pouvoit recouvrer, quelque dépense qu'on voulust faire. J'avoue que ces copies sont si belles que j'en fus surpris, & qu'il me falut du tems pour les reconnoître. Il y a deux ou trois cent pieces admirables entre les Impériales, qui peuvent charmer la plus fine curiosité. Je m'attendois de voir celles d'argent & de cuivre, mais on ne m'en montra point. L'Officier que je pressay le plus civilement que je pûs, de me donner la satisfaction toute entiére, me répondit qu'il avoit charge de le faire, mais qu'il ne savoit point d'autres médailles que celles que j'avois veuës. On m'a dit depuis qu'elles ont eu la mesme fortune que tant d'autres richesses qu'on a emportées d'Allemagne au-delà de la mer Baltique.

Enfin, il ne manqua rien à ma joye dans Munic. De tant de graces que j'ay receu de son Prince & en particulier & en public, celle d'avoir joüy comme j'ay voulu de ses tresors qui ne sont visibles qu'à peu de personnes,

m'engage à une reconnoissance que les idées si riches & si magnifiques qui m'en restent, rendront immortelle.

Monsieur le Prince *Herman* devroit avoir la plus grande part à ce discours, c'est le favory de S. A. E. Je reconnus qu'il ne devoit ce bon-heur qu'à son mérite. L'Illustre nom de Furstemberg est de grand augure ; la fortune & les talens sublimes y sont attachez ; mais tant de siécles qui l'ont honoré, ont moins fait pour sa gloire que les trois Princes qui le portent aujourd'huy. Un seul endroit de l'Europe ne suffisoit pas pour employer leur vertu ; le Ciel les a séparez, & sans m'expliquer davantage, car une matiére si ample n'est pas du dessein d'une lettre, par tout leur génie est la ressource du ministére, & leurs belles qualitez l'ornement de la Cour.

LA BAVIERE

Est de grande étenduë ; son climat la rendroit incomparable ; si le voisinage des Alpes ne la mettoit trop à couvert du midy. Son abondance de toutes les choses nécessaires à la vie n'empéche pas qu'on n'y remarque le besoin qu'elle a

des Pays étrangers. On ne sçauroit se mettre à table sans se souvenir qu'elle n'a point de vins. La biére qui y est peut-être meilleure qu'en lieu du monde, ne répare point ce defaut : Cette boisson n'est au plus qu'une pâte liquide qui nourrit le ventre & l'estomac, & ne touche point cette partie supérieure du goust, où l'esprit vient prendre sa part des alimens. Elle n'a point ces divins atomes qui échauffent l'imagination & ravissent la mélancholie & le chagrin mesme. On y perd bien la raison, mais sans joye, & l'ame s'y noye en languissant. C'est pour cela, *Monseigneur*, qu'on y parle tant de vos terres, & qu'on y a de la vénération pour le vin de Nécre, qui le porte là bien plus haut qu'à Stugard, & qui se fait bien payer de la peine qu'il a eu de venir de si loin.

Les richesses n'y sont pas partagées, on ne les trouve qu'à la Cour & dans le Clergé ; tout ce qui est au dessous n'y a point de part. Ce n'est pas comme ailleurs, ce flux & ce reflux qui va & qui vient, qui porte l'argent dans toutes les parties de l'état & qui fait des gens riches de toutes les conditions. Les Gen-

tilshommes, les Prêtres & les Moines y sont opulens, & les Païsans y languissent. C'est l'idée de cette statuë du Prophete qui avoit la teste d'or, le corps d'argent & les pieds de terre. Il n'en est pas de mesme chez Vous, *Monseigneur*; Il ne manque rien aux Païsans de Wirtemberg; ils n'ont pas seulement le nécessaire, mais le commode, jusqu'aux douceurs de la vie. Je n'ay rien vû de pareil en Baviére, peut-estre que j'ay esté du méchant côté, ou en méchante saison.

Les Bavarois me paroissent grossiers. Je ne parle pas des personnes de qualité, la naissance les distingue, & l'éducation les polit, il n'y a que le petit peuple & le reste des personnes viles qui ayent ce caractere pesant & terrestre. On sçait presque par tout la conduite des femmes qu'on rencontre le long du Danube, & le peu d'estime qu'on en fait : les hommes n'y ont guéres plus de mérite. Homere disoit bien que Jupiter avoit ôté le bon sens aux valets : les gueux ne sont la pluspart que des sots. Il semble que la pauvreté empoisonne ce qu'ils ont d'esprit, & que la mauvaise

fortune qui les a laiſſé dans le beſoin de toutes choſes, ne leur donne que le temps de penſer à vivre. L'ame devient la partie inutile d'eux-meſmes, & avec leur raiſon, ils ne ſont guéres plus ſages que les bêtes. Il me vient là-deſſus une penſée plus juſte; ne ſeroit-ce point, *Monſeigneur*, que la Providence auroit proportionné l'entendement des hommes à leur fortune, pour les accoûtumer à cette grande inégalité qui troubleroit inceſſamment l'ordre des choſes du monde, ſi ceux qui ſont ſi mal partagez avoient aſſez de veuë pour ſçavoir ſe dégoûter de leur miſére. Nous remarquons que chacun trouve ſes joyes dans ſa condition, & que cette inclination de chaque eſtat eſt le fondement ſecret ſur lequel repoſe la ſocieté civile. Et quand par une révolution dont les exemples ſont journaliers, nous voyons l'élévation des petits & la chûte des grands; c'eſt, *Monſeigneur*, que l'eſprit s'eſt ouvert à ceux-là, & que les autres ont perdu le goût & le ſentiment des bonnes choſes.

Il y a beaucoup de Religion en Baviére: le zéle s'y étend particuliérement

ſur les points debatus. Leurs voiſins les accuſent de négliger le capital, pour s'abandonner aux bagatelles : Ils croyent que leur culte s'égare, & que chez eux le Chriſtianiſme va plus loin qu'il ne doit. Un Evangelique qui ne les aimoit pas, me dit un jour, encor eſtes-vous plus éclairez, vous autres François, vous allez à la ſource ; tous ces moyens éloignez, toutes ces interceſſions prétenduës ne vous embarraſſent point, vous eſtes de noſtre humeur, vous ne voulez guéres de Religion, mais qu'elle ſoit bonne : Si vous aviez tout à fait rompu avec Rome, qui ne vous tient plus que par un filet, nous ſerions bien-toſt d'accord. Je vous avouë, *Monſeigneur*, qu'il me faiſoit plus d'amitié que je n'en voulois, mais ſans vous embaraſſer de la réponſe que je luy fis aſſez ample, je trancheray court ſur les deux derniers points. Je luy dis donc qu'il y avoit en France autant de véritables Chrêtiens qu'en pas un autre lieu, & que nous ſçavions la différence qu'il faloit faire entre Rome & le S. Siége, entre le Vicaire de JESUS-CHRIST & le Prince temporel, entre le Succeſſeur de S. Pierre &

le Donataire de Charlemagne, entre le Pape & le Politique. Que nous reconnoissions cette primauté spirituelle, & que nous y tenions, non pas par un filet, mais par le cœur, par la volonté, par la foy & par la grace; & que pour nos fortunes, nos biens, nos intérests & tout ce qui ne concerne point la Relipion, ils estoient indépendans de cette domination, qui n'avoit point d'autres Sujets dans l'Eglise, que ceux de ses terres & de son patrimoine. En voila trop sur cette matiére; Je n'ay plus que ce qu'il me faut de place pour parler à V. A. S. d'un divertissement que j'ay vû dans son voisinage.

On ne sçait en France ce que c'est que de Traîneaux, les Dames n'y courent pas la bague, le Wirtschaft y est inconnu. Que je fus agréablement surpris de voir l'hyver à la mode ou l'hyver travesty, le froid & la neige dans l'usage de la galanterie, & tant de beautez en campagne. La magnificence de leurs habits & la fierté de leur port me faisoit voir autant de Divinitez & d'Amazones. Elles estoient superbement montées sur des Chars de triomphe, & passoient devant

mes yeux comme des éclairs. Je ne ſçavois ſi ces machines volantes eſtoient des vaiſſeaux roulans ſur la terre, ou des chariots courans ſur une onde ſolide. Il me ſembloit quelquefois que ce fut une foule de Déeſſes dans des nuées d'or & d'azur, qui venoient fendre l'air à fleur de terre, & joüir des plaiſirs que l'hyver ſeul, qu'elles n'ont point dans le Ciel, peut fournir. Les jeux y étoient différens, les uns ſe terminoient à la vîteſſe de la courſe, & dans les autres, il y avoit de l'honneur à acquerir, parce qu'il y avoit des victoires à remporter. C'étoit quelque choſe d'aſſez rare, de voir une Dame la lance à la main, prendre les ardeurs & les fougues d'un Heros, marquer parmy les attraits d'un viſage charmant, de la vigueur & de la force, & ſe précipiter où la gloire l'appelloit avec un abandonnement qui n'avoit rien ni de la foibleſſe ni de la timidité du ſexe. Enfin, *Monſeigneur*, la pompe y eſtoit ſi grande, que c'eſtoit moins une carriére qu'un théatre à perte de vûë, qui avoit pour Scene le divertiſſement des Dieux & l'image de l'hyver pour décoratiō. Je ne ſçay ſi les Romains euſſent
fait

fait de si grandes dépenses à leurs Naumachies, à ces batailles navales qui se donnoient sur terre, s'ils avoient eu le secret de naviger sur la neige comme les Allemans.

Je n'ay pas d'assez hautes expressions pour dire à V. A. S. ce qu'il me sembla pour lors des deux Princesses de Bade-Dourlach. Elles sont toûjours infiniment belles, mais leur ajustement de ce jour-là, leur grace & leur adresse à executer tous les travaux de la carriére, en faisoient des Heroïnes. La Princesse Catherine Barbe qui estoit habillée à l'Egyptienne, me fit l'honneur de me demander comment je la trouvois, je répondis brusquement, plus belle que Cleopatre ; je devois dire encor, digne de quelque chose de plus que de Cesar & d'Antoine, mais j'avois l'esprit moins present, pour avoir les yeux trop occupez. La Princesse sa sœur parut en Paysanne. Le sort qui partageoit ces sortes de caractéres, l'avoit fait choir de bien haut. L'esprit & la naïveté qu'elle donnoit à son déguisement achevoient la copie d'une Paysanne dans la plus belle Princesse du monde.

Un Etranger qui crût de bonne foy ce qu'il voyoit, la joignit familiérement, la conversation luy plaisoit, & aprés s'être informé d'une partie de ce qu'il vouloit sçavoir, il luy demanda où estoit la Princesse Elizabeth, Elle répondit sans se défaire de son sérieux, qu'il la verroit dans un moment, & qu'Elle ne manqueroit pas de se trouver au bal. On en eût le plaisir tout entier, & ce bon-homme fut du divertissement & de la fête sans qu'il y pensât.

A mon retour j'avois observé une espece de badinerie qui ne laissa pas de m'entretenir agréablement par le raport qu'elle a avec la maniére des Anciens. Dans Ulme & dans son voisinage les femmes & les filles ont leurs cheveux retroussez en arriére comme de la natte qu'elles lient ensuite avec un ruban. C'est la façon dont elles estoient ajancées il y a deux mille ans, au moins au rapport de Tacite, *Insigne gentis Suevorum obliquare crinem, nodoque substringere.* Cét illustre Historien fait quelques autres remarques des Suaubes, qui ne conviennent pas mal au peuple de Wirtemberg. On ne sçait dans ce pays-là

„dit-il, ce que c'eſt que d'uſure, ce qui
„fait qu'on en eſt plus à couvert que ſi
„elle eſtoit défenduë par les Loix. On
„ne s'y épargne point à boire, on y
„paſſe quelquefois le jour & la nuit,
„ſans qu'on en puiſſe tirer ſujet de leur
„en faire aucun reproche. On y reçoit
„favorablement les Etrangers, & nulle
„nation ne ſe peut vanter d'eſtre plus
„hoſpitaliére. Les coûtumes des habi-
„tans y ſont ſi équitables, qu'elles ſur-
„paſſent encor les bonnes Loix des au-
„tres peuples. On y eſt moins corrom-
„pu, qu'en pas un endroit de la terre: on
„n'y exige pas les choſes par autorité;les
„voyes les plus douces, comme celles
„de la perſuaſion, ſuffiſent pour obte-
„nir ce qu'on en ſouhaite. On y adore
„la Déeſſe Iſis, & c'eſt à Elle à qui on
„fait plus de ſacrifices. Ces dernieres
paroles expliquent aſſez l'origine de
tant d'Autels & d'inſcriptions que
V.A.S. m'a fait la grace de me faire voir à
Stugard. Tacite qui n'avoit jamais receu
de biens-faits des Suaubes, n'a pas laiſſé
de leur faire ſouvent des petits éloges
qu'il ne pouvoit refuſer à la vérité de ſes
deſcriptions. J'en devrois bien faire d'au-

tres, ayant plus pratiqué le pays que luy, & estant chargé comme je suis d'une infinité de bienfaits du Prince qui en est le maître ; mais il faudroit estre Tacite pour les bien faire, & je les sens trop au dessus de mes forces pour l'entreprendre.

Je laisseray V. A. S. sur de si grandes idées : Je souhaitterois qu'elles luy donnassent assez de gayeté pour passer le chagrin où j'apprehende que ne l'ait mis un discours si foible & de si peu de force. Mais les grands Princes sont tellement au dessus des autres hommes, qu'ils ne doivent pas s'attendre de recevoir d'eux rien qui soit digne ou de leur goût, ou de leurs lumiéres. Aussi ne méprisent-ils pas les petites choses qu'on leur offre, & leur générosité veut bien avoir de la reconnoissance pour les seuls mouvemens d'ardeur qu'on a pour leur estre utile, ou pour les divertir. C'est sur ces considérations, *Monseigneur*, qu'en ne faisant rien pour Vous, je crois faire quelque chose pour moy, & que je sens cette grande con-

fiance à Vous aſſurer que je ſuis & ſeray toute ma vie avec beaucoup de reſpect,

Monſeigneur,

De Vôtre Alteſſe Séréniſſime,

De Straſbourg en Janvier 1671.

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur

CHARLES PATIN.

Vivendum moribus antiquis, loquendum verbis recentioribus.



TROISIE'ME RELATION,

A Son Altesse Serenissime,

Monseigneur

FREDERIC,

Marquis de Bade-Dourlach, &c.



ONSEIGNEUR,

Puisque V. A. S. ne se lasse pas d'entendre de mes nouvelles, & qu'Elle a la bonté de me le dire, Elle en aura encor de toutes fraîches : je n'ay pas assez de présomption pour esperer que celles-cy

luy paroiſſent auſſi agreables que les précédentes, mais je ne prétens les appuyer que de cette obeïſſance reſpectueuſe que je dois à Ses commandemens.

Ce n'eſt pas, *Monſeigneur*, que je ne me pûſſe flatter de dire des choſes à V. A. S. qui la pourront divertir, ou par leur nouveauté, ou par leur diverſité. Mais, *Monſeigneur*, qu'il eſt malaiſé quand on eſt foible comme je ſuis, d'entretenir un grand Prince auſſi intelligent que Vous, & de bien eſperer de cét entretien. Cependant, *Monſeigneur*, Vous le voulez, Vous commandez, je connois meſme que cette eſpéce de préface vous déplaît, je la finis, & Vous ſerez obey ſans delay.

Il n'eſt rien tel que de voyager, *Monſeigneur*, V. A. S. me l'avoit dit quelquefois, mais je le trouve vray toûjours. On a beau me reprocher par avance l'Epitaphe du grand Trivulce, *Hic quieſcit qui nunquam quievit*. Il ſemble que l'air que je reſpire en des différentes Provinces, m'inſpire de nouvelles lumiéres, au moins me fournit-il de la matiére à de nouvelles méditations. Et

bien que je néglige ces ſortes de diverſitez qui ſurprennent la plûpart de ceux qui ne les ont jamais vûes, je trouve aſſez d'occaſions d'employer mieux mon tems. Je ne m'atache pas à la difference des habits de chaque nation, quoy qu'il y en ait de ſi bizarres, qu'ils vont juſqu'au ridicule. J'en ay quelquefois recherché la raiſon ou l'origine, mais je ne l'ay pas découverte, auſſi ne prétendois-je la trouver que dans l'utilité ou la bien-ſeance, qui ſont à mon ſens les deux regles pour les vétemens. Il m'a fallu contenter de l'uſage ordinaire, c'eſt à dire de la coutume des peuples qui s'en ſervent. Cette coutume au reſte qu'Herodote traite du titre de Roy, eſt une eſpece de Loy ſuprême, principalement en Allemagne. La nouveauté n'y eſt pas ſi bien receüe qu'ailleurs: On y rebâtit d'ordinaire une maiſon du même deſſein, dont on l'avoit bâtie l'autre ſiécle; & pour peu qu'on preſsât le propriétaire de rendre ſa maiſon plus réguliére, de l'éclairer davantage, de diminuer l'épaiſſeur de ſes murailles, & de ſe relâcher de cette antique maniere de bâtir en ſe ſervant de tant de

commoditez que nous fournit cette belle Architecture moderne, il répondroit aussi-tost, qu'il se mocque de la mode, que deffunt son Pere ou son grand-Pere étoient des gens fort sages, qu'ils avoient fait faire le dessein de cette maison, tel qu'il est, si par hazard même, ils ne l'avoient eu de leurs Predecesseurs, mais en un mot qu'il n'en fera rien autre chose.

Le même esprit s'observe avec quelque sorte de sevérité dans la plusspart des autres Arts qui s'y pratiquent aujourd'huy comme du tems de Charlemagne, quoy qu'on ait trouvé mille inventions considérables depuis ce tems-là, & qu'on fasse beaucoup plus d'ouvrages avec moins de dépense & moins de tems. J'ay esté surpris de voir en beaucoup d'endroits qu'on y faisoit la cuisine, comme Tacite la fait faire à ces Allemans qu'il ne connoissoit que pour des Barbares. Il est vray qu'en d'autres, comme chez Vous, *Monseigneur*, on a renoncé il y a long-tems, à cette ancienne maniére, & on n'en reconnoit point d'autre que celle qui est saine, délicate & magnifique. Pour la Médecine, je m'y connois

un peu davantage. J'ay remarqué que preſque par tout on ſe ſert d'une grande quantité de drogues, & de cette pratique qui regnoit il y a deux mil ans, comme ſi nous eſtions des Socrates & des Epaminondas, ſans faire reflexion que la diverſité des climats, des alimens & des coutumes, qui altérent les corps & les temperamens, produiſent de nouvelles circonſtances dans les maladies, & demandent de nouveaux remedes, ou au moins une application différente. Il n'eſt pas juſqu'à une femme qui ne m'ait reproché que je n'ordonnois pas de l'hellebore, comme faiſoit Hippocrate : auſſi ſans luy en rendre d'autre raiſon, quoy que j'en euſſe, je luy repartis, qu'on eſt bien plus fou aujourd'huy qu'on n'étoit autrefois, & qu'il faut bien d'autres remedes.

Le raiſonnement qu'on pourroit faire ſur ces coutumes ſeroit ſans doute ennuyeux, au moins ſeroit-il trop étendu pour vôtre goût, *Monſeigneur*, & pour mon inclination. Je me reſſerreray aux choſes qui touchent l'un & l'autre de plus prés, & dont on n'a pas encor tant écrit que des mortalitez, dont en paſ-

ſant, je trouve preſque des livres par tout.

BASLE

Eſt la premiére ville qui ſe preſente à mon eſprit, peut-étre parce que c'eſt la premiére que j'ay vüe entre celles dont j'ay quelque choſe à dire à V. A. S. Sa politique, ſes forces, ſes alliances, ſa Religion, ſont connuës de toute l'Europe, & de V. A. S. plus que de pas un autre, & d'autant plus qu'Elle a des terres qui n'en ſont éloignées que d'un quart d'heure, & qu'Elle honore toûjours cette République de ſon amitié, & ſouvent de ſa préſence. J'auray peut-étre remarqué là quelques ſingularitez qui luy plairont.

De mes Amis, qu'il faut preſque toûjours ſuppoſer des Gens d'étude & toûjours d'honêtes gens, me menerent à deux lieües de la ville; mes lieües, en paſſant, n'en valent que des demies d'Allemagne, qu'on appelle ordinairement des heures à cauſe du tems qu'un homme de pied employeroit à les faire de ſon pas ordinaire. Nous conſiderâmes là les ruines de cette ancienne ville, qui

a donné à Bâle le titre *d'Augusta Rauracorum*. Le nom du village qui en reste s'y rapporte assez, car

AUGST

Tire sans doute son étymologie *d'Augusta*. Aux environs tout est plein de ces débris antiques. Nous prîmes plaisir d'aller à pied à demie-heure du principal Château, où nous apperçûmes dans une forest une ouverture qui nous fit découvrir un canal vouté, avec quelque reste considérable d'Architecture. On prétend qu'il a servi d'aqueduc, car le lieu qui est fort élevé le témoigne. D'autres disent que c'estoit un passage secret pour des troupes en cas de necessité; car c'estoit comme l'abord des Allemans qui venans de la forest noire, que les anciennes cartes nomment *Sylva Hercinia*, s'efforçoient de passer là le Rhin, pour faire leurs irruptions contre les Romains. Le principal Château que ceux du pays appellent encor aujourd'huy *das Schlofs*, pouvoit étre aussi une partie de la ville, c'estoit l'un des trois dont on avoit fortifié le passage du Rhin, qui

étant plus bas en ces quartiers-là qu'ailleurs, est d'autant plus facile à être traversé. Arioviste se sauva par là, aprés avoir été batu par Cesar, & quelque tems aprés, Drusus y fit bâtir dans le voisinage, le Bourg des Gardes qu'on appelle encor aujourd'huy *Bartemburg*. La tour du sel qui reste à Bâle proche le pont, est bâtie de cette même maniere: de telle sorte qu'on peut présumer que ces trois especes de Châteaux avoient été bâtis pour découvrir plus promptement les ennemis, & s'opposer vigoureusement à leur passage, de quel côté qu'ils le prissent. Quoy que c'en soit, le lieu mérite toute la peine que nous nous sommes donnez de l'examiner. Il paroît assez par ce nom *d'Augusta*, que les Romains s'y estoient établis, comme dans un canton propre à resister aux Allemans, & qu'ils y avoient bâti cette forteresse dont on voit de si belles ruines. Il y a apparence même qu'ils y avoient une grande ville, tant parce qu'ils ne donnoient ce nom *d'Augusta* qu'aux villes capitales, comme *Augusta Trinobantum*, *Augusta Trevirorum*, *Augusta Vindelicorum*, que par le nombre infiny

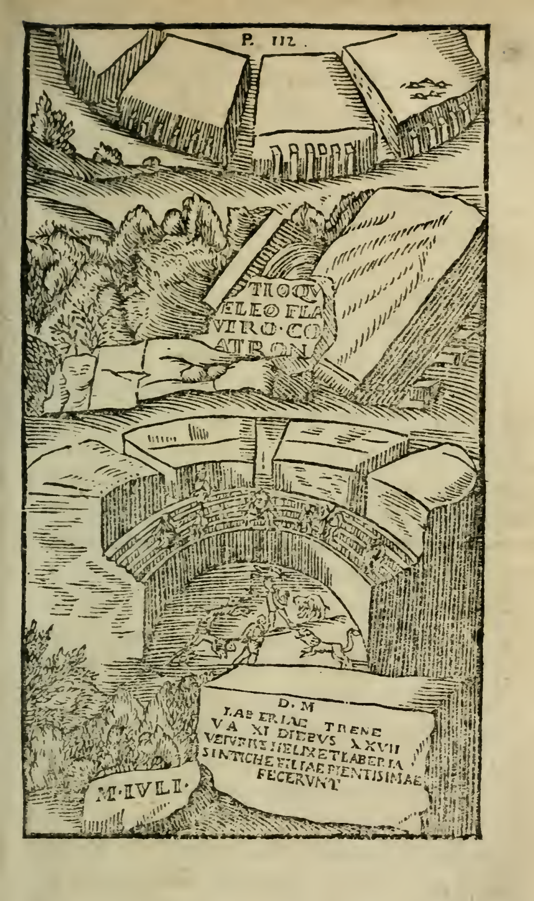
de pierres & d'autres materiaux qui se trouvent dans les chams voisins, n'y en ayant aucuns dans ceux qu'on juge avoir esté hors de l'enceinte des murs. Le Château tout ruiné qu'il est, a encor des beautez. Les fossez & les murailles y sont en beaucoup d'endroits tels qu'ils étoient il y a mil ans, la liaison des pierres en paroît inimitable, au moins quelques expers que soient les Massons d'aujourd'huy, ils avoüent qu'ils n'y entendent rien, & qu'ils ne la comprennent pas. Ce qui nous arrétoit le plus, étoit que les demies-tours, dont nous contâmes jusques à neuf dans la circonference, sont toutes flanquées en dedans, contre l'ordre de l'Architecture moderne, qui est infiniment plus reguliére que l'antique. Il est vray que cette disposition s'accommodoit davantage à la defense de ce tems-là : les beliers qui en étoient les plus fortes machines, se brisoient contre le concave d'une tour, au lieu qu'ils l'auroient pû rompre si elle eut esté convexe. Quelqu'un de la compagnie prétendoit que comme au Colisée & en d'autres bâtimens Romains, il y avoit des niches en dedans,

où on enfermoit des bêtes, pour la magnificence de leurs jeux, ou pour les supplices, de mesme celles-cy pourroient avoir eu quelque usage pareil. Il est pourtant difficile de le deviner au juste, quoy que j'en aye conferé avec ceux du pays qui sembloient en sçavoir le plus, & que j'aye pris plaisir d'en feüilleter les desseins que le curieux Mr. *Amerbach* en avoit fait faire.

Ce Sçavant homme a crû qu'il y avoit un Théatre composé de quatre tours, séparées chacune par un escalier. Les Spectateurs s'y pouvoient rendre à toute heure par ces dégagemens & s'y placer commodément. Il y a apparence que la pensée en est véritable, mais au moins elle me paroît fort jolie. J'en ay fait graver deux vuës, selon ses mémoires & ses desseins, avec trois inscriptions antiques.

Les deux premieres avoient esté trouvées de son temps, la troisiéme se voit au Cabinet de Mr. *Fesch*, à qui un Paysan d'Augst l'a apportée depuis peu.

Je ne sçaurois m'empescher de faire souvenir icy V. A. S. du bien que les Curieux ont fait à la République des lettres.


P. 112.
TIOQV
ELEO FLA
VIRO·CO
ATRON
D. M
LABERIAE TRENE
VA XI DIEBVS XXVII
SINTICHE FILIAE PIENTISIMAE
FECERVNT
M·IVLI·

lettres. N'estoit-elle pas dans un estat pitoyable dés le siécle de Constantin, & n'y a-t'elle pas languy pendant environ douze cens ans. Rome même estoit pleine de Barbares aussi bien que de barbarie. Quel jugement doit-on faire de l'estat des Provinces, qui n'avoient de science & de politesse que ce qui leur venoit de Rome. Elle a enfin repris quelque vigueur depuis un siécle ou deux, mais elle la doit toute entiére aux Curieux, qui ont comme déterré la Science & la vérité. J'en ferois une reconnoissance publique à la mémoire de tant de braves Gens qui s'y sont employez, si je ne me souvenois que j'écris une lettre & non pas un livre d'éloges. Permettez-moy pourtant, *Monseigneur*, d'en tirer trois de cette foule, dont le mérite estoit extraordinaire. Je dois cette parenthese à leurs fatigues, à leurs voyages, à leurs dépenses, & au dessein qu'ils avoient de bien faire. Tous trois ont eu des Bibliothéques fort amples, des Manuscrits de conséquence, & de tres-curieuses Médailles antiques. On peut dire qu'*Auger Busbeck*, cét illustre Am-

ſadeur, dont il nous reſte ces deux belles relations, a enrichy le monde, & particuliérement l'auguſte Maiſon d'Auſtriche qu'il ſervoit, d'une infinité de manuſcrits & de médailles, qui eſtoient en danger de périr ſans luy. Mr. *de Peireſc* Conſeiller au Parlement d'Aix, étoit honoré de tous les Sçavans de ſon tems: Mais il le doit eſtre encor de toute la poſtérité, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ce beau treſor de médailles qu'il avoit amaſſé. J'en ay eu plus de mille Grecques qui en venoient. Ce mot eſt précieux, *Monſeigneur*, & quoy que ce ſoit une eſpece d'énigme pour la pluſpart du monde, il ne l'eſt pas pour Vous. Ce Mr. de *Peireſc* eſtoit le ſeul de ſon tems qui ſçeut le Grec ſur les médailles & qui l'y pût expliquer. Mr. *Amerbach* au ſujet de qui j'ay fait cette digreſſion eſt le troiſiéme. J'ay lû quantité de ſes lettres, toutes remplies d'érudition & d'élegance. Il entretenoit correſpondance avec la pluſpart des gens de ſon humeur, c'eſt à dire des Sçavans & des Curieux, mais il l'avoit tres-exacte avec l'illuſtre Antiquaire & Médecin d'Auſbourg, Occo: Ce nom ſeul vaut un




P.115

éloge. Si les ſiécles futurs oublioyent ce Mr. Amerbach, l'Academie de Bâle qui poſſéde ſa Bibliotheque & ſon Cabinet, auroit aſſez dequoy les convaincre d'ingratitude. Mais revenons à la découverte qu'il a fait de ce Theatre d'Augſt. Sans luy on ne ſçauroit aujourd'huy ce que c'eſt, au moins auroit-on bien de la peine à le deviner. Auſſi pour en illuſtrer la penſée, j'y ay fait graver des combats de beſtes de la maniére dont ils ſe faiſoient chez les Anciens, & comme leurs médailles nous les repreſentent.

J'ay auſſi fait graver à part quelques gentilleſſes qui ont eſté trouvées en ces quartiers-là. Des deux anneaux d'argent qui y ſont, l'un repreſente le premier des Ceſars, avec la marque de ſon autorité Sacerdotale. La Religion n'eſtoit-elle pas bien gouvernée en ce temps-là, *Monſeigneur* ? Jamais homme n'a répandu plus de ſang que ce Souverain Pontife, & on n'a pas meſme dit d'aucun autre, qu'il ayt eſté l'homme de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes. L'autre anneau donne ſur une agathe onice, la figure d'un homme appuyé

ſur une colomne, tenant une eſpéce de faulx d'une main, & une amande de l'autre. Ces deux particularitez me font ſoupçonner que ce ſoit cét Atis dont la Fable fait tant de petits myſtéres avec la Mere des Dieux. Entre ces deux bagues il y a un petit bijou d'argent en forme de Lune: C'étoit la plus eſſentielle marque de la Nobleſſe de ces vieux Romains qui ſe faiſoient appeller προσέληνοι, prétendans eſtre meſme plus anciens que la Lune, dont ils portoient cette repreſentation ſur leurs chauſſures; auſſi l'appelloient-ils *Lunula*. Zonare dit pourtant que cette figure ne leur eſtoit précieuſe qu'à cauſe qu'elle exprimoit à leur maniére le nombre de Cent, en honneur des cent Patriciens que Romulus choiſit pour en faire ſes Gentils-hommes. La figure de ce Cupidon aîlé avec un flambeau ardent à la main eſt aſſez rare dans les monumens antiques. Je me ſouviens pourtant d'avoir vû dans le Cabinet de V.A.S. une médaille qui s'y rapporte: Il ſemble que Cupidon y veüille éteindre ſon flambeau, de la douleur qu'il a d'avoir perdu ſon aymable Maître. Les

habitans de Tomes, chez qui Ovide avoit esté rélegué, crûrent donner quelque satisfaction à l'Empereur Caracalle, de le faire souvenir de cette gayeté. Ce Cupidon, au reste, est sculpé, pour servir d'ornement à quelque fermeture, que je ne connois pas assez, non plus que ce que j'ay fait mettre vis à vis, qui est apparemment le pied d'un trépied. Pour les trois instrumens qui sont en bas, c'étoient sans doute de ces celebres agraffes qui avoient tant d'usages chez les Romains dont un Sçavant homme de nostre temps (*Rhodius*) a fait un assez gros livre.

Je feray peut-être rire V. A. S. de la simplicité de quelques Paysans, qui nous voyant en plein jour dans la campagne avec du feu & de la chandelle, nous prirent tous pour des sorciers, car on est plus facile en ce pays-là sur cette matiére qu'ailleurs; & ce qui acheva de les en persuader, fut de voir revenir un des nostres d'une espece de trou, par où il sembloit que personne ne peut passer. C'estoit la sortie d'une caverne, par où le Curieux Monsieur *Platerus* ne fit pas de difficulté

de se tirer, la lanterne à la main, aprés en avoir visité tous les secrets. Il faut dire quelque chose à V. A. S. de ce Mr. *Platerus*, qu'on prit pour un diable, ou tout au moins pour un enchanteur. C'est un Médecin fort galant homme & fort Sçavant; il est fils, petit fils, & je crois arriére petit-fils de Médecin, c'est ce qu'on appelloit autrefois ἰατρῶν παῖδες. Le beau Cabinet qu'on conserve soigneusement dans sa famille, & l'Epigramme que Théodore de Beze fit en son honneur, témoigne assez l'érudition & la curiosité des possesseurs. Il n'y a plante, metail, minéral, figure, chose extraordinaire qui n'y soit; il y a mesme de ces especes de choses, pour lesquelles nous avons plus de vénération que ceux qui ont réformé le culte de la Religion; ils conservent un reste précieux de la Couronne d'épine de nôtre Seigneur Jesus-Christ. Ils ont aussi des médailles. Mais ne sortons pas d'*Augst*, sans dire à V. A. S. qu'on y en trouve souvent en labourant la terre. Je l'ay oüy dire à beaucoup de personnes, & j'en ay vû quelques unes de tous metaux. J'allay moy-même chez de bons Paysans

du lieu, qui m'en montrérent qu'ils avoient trouvé depuis peu de jours. J'en acquis entr'autres une de Delmatius neveu de Conſtantin, avec le *Labarum* & la marque de JESUS-CHRIST. Je Vous pourrois aſſurer que dans le payement que je leur en fis, ils regardérent à deux fois mon argent, & tant ils eſtoient ſimples, ils avoient peur que quelques tems aprés, il ne ſe changeât en feüilles de cheſne.

A Bâle on y eſtoit bien autrement détrompé, c'eſt la ville où j'ay vû les gens de meilleur ſens, ſans faire tort aux autres. On y ayme les belles lettres & la probité; c'eſt une union qui ne ſe rencontre guéres, & qui me plaît extrémement. Les Langues Orientales y ont toûjours eſté tres-ſoigneuſement cultivées, & Mr. Buxtorf qui y eſt Profeſſeur, répond dignement à la réputation que Monſieur ſon Pere s'étoit acquiſe d'être le plus habile homme du monde en Hebreu. Si Monſieur *Wetſtein* ſçait autant de Theologie que de belles lettres, on peut dire qu'il la ſçait toute entiére: mais comme je me connois peu en Théologie, encor moins en celle qu'on

enseigne-là, j'en laisseray faire l'éloge à d'autres. Au reste, c'est l'homme du monde le plus obligeant; Il a un fils qui ne l'est pas moins que luy, dont la jeunesse est ornée d'autant de Sciences & de belles qualitez qu'on en pourroit souhaiter dans un grand Théologien. Le célébre Professeur Mr. *Bauhin* s'est fait assez connoître par ses ouvrages, sans qu'il aye besoin icy de moy; aussi ne luy feray-je point d'éloge, qu'en le faisant connoître pour un des plus polis hommes du monde, qui m'ayme, qui ayme mon Pere, & qui est aymé de toutes les personnes d'honneur. Ce pays, au reste, en est tout plein. Mr. *Battier* sçait peut-estre autant de choses fines que Suisse ayt jamais sçeu, & fait bon usage des années qu'il a demeuré à Paris dans la conversation des Gens doctes, & particuliérement de Mr. Justel. Il a un cousin, dont le nom Vous est connu, *Monseigneur*. Outre que la famille des *Fesch* est une des plus considérables de la Ville, permettez-moy de Vous dire qu'elle est aussi des plus nombreuses; ce seul exemple le prouvera. Rodolphe Fesch Bourguemeistre & fils de Bourguemeistre a

vû apres soixante ans de mariage avec Anne Gebveiler cent soixante-cinq enfans, nez de luy, de ses enfans ou de ses petits enfans. L'un de ceux-cy s'appelle *Sebastien*, & est possesseur d'un des plus beaux Cabinets d'Allemagne. Sa maison est un Palais. V. A. S. sçait assez que ces Républiquains vivent contens : je ne leur aurois jamais crû tant de politesse. Mais laissons les dehors, & venons au cabinet. Rien n'y manque; il y a de la peinture, de la sculpture, des livres, & des curiositez de toute sorte. Pour des médailles, *Monseigneur*, V. A. S. qui me fait l'honneur de me croire, sans que je jure, se contentera s'il luy plaît de ma parole. Il y en a quelques-unes de si singuliéres, qu'elles sont surprenantes, sans qu'elles ayent aucun raport aux mémoires que j'ay des autres Cabinets, ou aux descriptions des Autheurs, ou à celles que j'ay vû ailleurs. Le Possesseur n'a pas seulement pour moy cette amitié sincére qu'ont tous les honnestes Gens qui me connoissent; il a de plus cette douceur de conversation, que les Grecs appelloient Eutrapelie, ce qui ne s'accommode pas

avec ce qu'on dit des Suiſſes. On en parle comme des gens lourds & groſſiers : j'ay converſé chez eux quelque temps, j'ay eu habitude avec eux en différens pays, & ne m'en ſuis jamais apperceu. Je les ay trouvé généralement parlant, laborieux, fidelles, exacts, ſincéres, candides, & la pluſpart d'entr'eux fort ſavans; j'ay eſté ſurpris d'en voir de polis juſques à la delicateſſe. Je ne dis rien de la Religion, ny de la politique ; dans l'une ils diſent, qu'ils s'y entendent fort bien, & je ſuis tres-perſuadé qu'ils s'entendent parfaitement dans l'autre. Je diray un mot à V. A. S. des honnêtetez que m'a fait Monſieur Feſch, Elle y a plus d'intéreſt qu'Elle ne penſe : Il m'a permis de prendre à la plume toutes les médailles rares dont je Vous ay parlé cy-deſſus : c'eſtoit me procurer un petit treſor ſans diminuer le ſien & s'acquerir ſur moy une obligation éternelle.

Au reſte, *Monſeigneur*, la curioſité de Bâle va plus loin : Je Vous veux entretenir d'un autre Cabinet qui fait aſſez de bruit, par les noms de ſes fondateurs, *Eraſme & Amerbach*, qui ſont en vénération en ce pays-là, comme les re-

ſtaurateurs des belles lettres. Le premier y eſt peint à demy-corps par Holbein, & c'eſt ſur ce portrait qu'on a fait cette Epigramme aſſez juſte,

Ingens ingentem quem perſonat orbis Eraſmum,
Hic tibi dimidium picta tabella refert.
At cur non totum? mirari deſine, Lector,
Integra nam totum terra nec ipſa capit.

Ce Cabinet appartient à l'Univerſité de Bâle, par la donation que luy en a fait le Magiſtrat de la ville. Il l'avoit acheté neuf mil eſcus en 1661. des héritiers de ce Monſieur Amerbach légataire d'Eraſme, dont on conſerve encor le teſtament écrit de ſa main. Il y a auſſi dans la grande Egliſe un marbre pompeux appliqué en architecture qui confirme la choſe par ſon inſcription. La médaille qu'on voit d'Eraſme ſemble avoir tiré ſon type du Dieu Terminus, qui eſt ſur la face de cette inſcription qu'on a faite exprés pour honorer la mémoire de ce grand Hôme.

Ce qui ſuffiroit pour donner à ce Cabinet toute ſon importance, ſeroit une vingtaine d'originaux d'Holbein, &

autres ce Christ mort, duquel on a voulu donner mille ducats. Ceux qui ne connoissent pas l'excellence de ce Peintre, n'ont qu'à aller à Bâle pour en estre persuadez. On leur montreroit dans l'Hôtel de ville un grand tableau de sa main, ou plûtot huit tableaux d'une piéce, qui representent autant d'actes différens de la Passion. C'est à mon sens un des plus beaux tableaux du monde, & je ne m'étonne pas que le deffunt Electeur de Baviére en ait offert à la ville, pour vingt mille écus de sel.

Trouvez bon, *Monseigneur*, que je vous dise quelque chose de cét Holbein. C'étoit un brave homme, mais si gueux qu'il n'avoit pas quelquefois dequoy dîner. On voit en un tableau de ce même Cabinet le portrait de sa femme & de ses enfans, dont les habits ne marquent gueres plus de commodité; en un mot ce tableau est un tresor en lambeaux. Tous les étrangers s'arrêtent avec plaisir au coin d'une petite ruë de Bâle, où il y a une maison, peinte au dehors, depuis le bas jusques en haut, de la main d'Holbein; de grands Princes se pourroient faire hon-

neur de ce travail ; ce n'estoit neanmoins que le payement que faisoit ce pauvre Peintre de quelques repas qu'il y avoit pris : car c'estoit un cabaret dont la situation aussi-bien que la médiocrité marquoit assez qu'il n'estoit pas des plus célébres. Nostre Holbein fut à la fin retiré de cette misére par la générosité d'un Comte d'Arondel, dont est descendu cét illustre Seigneur Anglois que la curiosité rendra immortel, aussi-bien que tant d'inscriptions & de marbres antiques qu'on voit encor dans le théatre d'Oxfort, qu'il avoit fait venir d'Orient, & qui ont esté si doctement & si heureusement expliquées par Seldenus. Ce livre, en passant est fort rare, mais si V. A. S. ne l'a pas dans sa Bibliothéque, Elle s'en peut consoler, car on le r'imprime, & on m'a dit qu'il seroit plus beau & plus ample que dans sa prémiere édition. Ce Comte d'Arondel venant, si je ne me trompe, d'une Ambassade de Vienne, emmena avec luy cét Holbein & sa famille, & luy fit cette fortune qui faisoit dire à Holbein mesme : Est-il possible que j'aye esté si pauvre que

d'avoir peint par nécessité ? Ce sont les effets de la connoissance & de la générosité d'un grand Seigneur, sans laquelle Holbein auroit peut-être rampé toute sa vie dans la misére & dans l'obscurité. D'autres disent qu'il ne passa en Angleterre que long-temps aprés, dans le dessein d'y faire mieux ses affaires: Qu'il se presenta d'abord à Thomas Morus avec des lettres d'Erasme, & qu'il en fut receu avec les derniéres caresses. J'ay vû dans le Cabinet de l'Empereur, le portrait qu'il fit pour lors de ce grand Ministre. On dit que ne se pouvant souvenir du nom de l'Ambassadeur qui luy avoit promis son credit & sa protection, il traça à la hâte le reste de l'idée qu'il en avoit, & c'en estoit si bien tout le visage & tout l'air, que Morus reconnut à l'instant le Comte d'Arondel : ainsi trouva-t'il au bout de ses doigts, ce qui s'estoit échapé de sa mémoire. Ces deux illustres Patrons donnérent les ouvertures à son mérite. Henry VIII. l'honora de son estime & de son amitié, & s'expliqua un jour le plus obligeamment du monde en sa faveur, à un Comte qui s'en estoit venu plaindre : Je

peux dit le Roy, faire ſix Comtes en une heure, mais je ne ſçaurois faire un Holbein. J'en ſçay bien d'autres particularitez, mais j'en dois dire une icy, qui nous ſera reprendre le diſcours d'Eraſme.

Quand Holbein eut vû ſon *Encomium Moriæ*, imprimé chez Froben in 4°. en 1514. il tira dans les marges, des petites figures à la plume qui forment huitante-trois tableaux : ce ſont comme autant d'éclairciſſemens du texte, mais elles ſont ſi bien & ſi nettement deſſeignées qu'on pourroit connoître la force d'Holbein par ce ſeul Ouvrage. Voicy comme il s'eſt expliqué à côté du titre du livre, *Hanc* MORIAM *pictam decem diebus ut oblectaretur in ea Eraſmus*, *habuit.* Eraſme aymoit Holbein, il ne luy fut pas difficile de ſe mettre en belle humeur, à la vûë de ſon livre qu'il trouva ſi bien embelly, & de donner à quelques-uns de ces petits Originaux, des deviſes aſſez plaiſantes. J'en ay remarqué trois, qui pourront donner du plaiſir à V. A. S.

A la page 53. le texte porte, *Ne videar Eraſmi mei commentaria ſuppilaſſe*, Holbein donne à la marge Eraſme aſſis

écrivant dans un livre ſur un pupitre, de la maniére dont il le peignoit, & dont meſme Albert Durer la repreſenté. Eraſme qui s'y vit peint avec un peu trop d'enbonpoint, écrivit ſur le livre de la figure, ADAGIA ERAS. Et au deſſous on lit, *Quum ad hunc locum perveniebat Eraſmus, ſe pictum ſic videns exclamavit, Ohe, Ohe, ſi Eraſmus adhuc talis eſſet, duceret profecto uxorem.*

A la page 54. à la droite de ces mots, *ſed multo candidiùs pinguis ille ac nitidus Epicuri de grege porcus*, Holbein peignit un gros garçon aſſis à une table bien bien couverte, beuvant une bouteille qu'il tient de ſa main gauche, & embraſſant de ſa droite la mignonne qui eſt aſſiſe à ſon coſté; Eraſme écrivit au deſſous HOLBEIN; Il crût par ce ſeul mot qu'on entendroit aſſez ce qu'il voudroit dire.

Dans la page ſuivante vis à vis de ces mots *Scoti anima*, il deſſeigna un enfant razé à la monachale, qu'il prétend eſtre l'ame de Scot, avec des marques de ſon ordure que je ne peux décrire plus honnêtement. Eraſme y joignit agréablement. *Scoti anima cacat ſtulta logicalia.*

Mais ce Cabinet contient bien d'autres choses: Tout ce qu'Erasme & Amerbach avoient assemblé de curiositez, y est ; le cachet, la Bibliotheque & la plus grande partie des meubles de ce premier y sont conservez avec la derniére estime. Il y a aussi des manuscrits de ce Mr. Amerbach, qui ne sont pas moins précieux. J'y ay remarqué les beaux desseins qu'il fit faire de cette ville d'Augst, dont j'ay déja parlé. On y conserve quatre suites considérables de médailles antiques, de Grecques, de Consulaires, d'Impériales d'argent & d'Impériales de bronze. Je ne me souviens point d'avoir vû ailleurs de médaille d'or de l'Impératrice Plotine. Quoy qu'aparemment Erasme n'eut pas esté en estat dans les premiers temps de sa vie, de fournir à ces dépenses, la libéralité des Princes qui le considéroient, luy en donna les moyens : Il en eut beaucoup de presens, qu'il célebre dans ses Epîtres ; & l'on dit mesme que sans la mort prématurée d'un Pape, il eut esté élevé aux premiers honneurs de l'Eglise.

Ce n'est pourtant pas d'aujourd'huy

qu'on le décrie dans tous les partis. Les Réformez sçavent de reste qu'il ne goûtoit pas leur nouveauté, & qu'il eut voulu une réformation d'une autre maniére que la leur. Les Luthériens ne luy sçauroient pardonner d'avoir écrit dans ses livres, *Poteram in Lutherana factione esse Coryphæus, malui totius Germaniæ in me odia concitare, quam à sacrosanctæ Ecclesiæ consortio discedere.* Les Moynes qui de son temps n'estoient la plusspart que des ignorans & des débauchez, le traitent de libertin & d'impie, quoy qu'on trouve dans ses lettres, qu'il n'entreprenoit jamais de voyage sans entendre la Messe & s'approcher mesme des Autels. Cependant on a beau dire, il a trouvé dans tous ces partis, des hommes qui l'honorent, & qui prétendent que sa réputation sera immortelle. Et en effet on l'ayme presque par tout. On voit encor à Bâle la maison où il est mort ; mais je n'ay pas envie d'occuper cette lettre du seul Erasme.

J'ay quelque chose à dire à V. A. S. de la Bibliothéque publique : Il y a une infinité de manuscris, outre les livres imprimez ; en voicy quelques-uns dont

je me souviens : Le *Thucidide* Grec in 4°. dont Camerarius a fait faire l'édition. *Les Evangiles* en Grec, avec des lettres carrées, des accens, des esprits, des points, & au bas des pages, la Concordance avec les autres Evangiles. Les Actes des Apôtres, qui sont à Oxfort sont à peu prés de mesme, mais il n'y a ni points ni accens. Le manuscrit des Epîtres de Saint Paul, qui est à Paris en l'Abbaye de S. Germain des Prez, se rapporte au manuscrit de Bâle, & par les accens, & les esprits, qui s'y voyent, & par la mesme disposition des charactéres, où l'alpha a cette mesme figure α & l'epsylon celle-cy ε : il n'y a pas pourtant de séparation entre les mots comme à celuy de Bâle, qui est apparemment ancien de plus de mil ans. On y conserve aussi avec la derniere estime un manuscrit en parchemin in 4°. des raisons que *Calecas* préparoit aux Evêques Grecs qui devoient se trouver à Bâle au Concile universel, que le Pape Eugene transfera à Florence, pour des raisons particuliéres. On y voit aussi le *Code des Canons* de tous les Conciles, & des Saints Peres, avec le *Nomocanon de Pho-*

tius & le double Commentaire de *Zonare* & de *Theod. Balsamon*, bien plus ample que dans son édition de Paris ; car on y voit aussi beaucoup de réponses & de piéces considerables des Patriarches & des Evêques, qui ne se trouvent pas ailleurs. Tout cela se doit voir bientost dans l'edition qu'on en fait à Oxfort. Les Oeuvres de *Gregoire de Nazianze*, y sont écrites en caractéres rouges, & les Commentaires *d'Elias Cretensis* en caractéres noirs, qui n'ont encor esté imprimez qu'en Latin. Ce manuscrit Grec est parfaitement net, & enrichi même aux chapitres, de fort belles miniatures. On y voit souvent S. Gregoire en chaire, qui prêche & qui semble disputer contre les Herétiques qui sont en bas à sa gauche, ayant à sa droite les Orthodoxes, principalement en son Sermon *in* ἐυνομάνυς ἑτεροδόξυς. Ils ont aussi un *Alcoran* parfaitement bien écrit sur cette espece de papier oriental que nous ne connoissons que par curiosité. Un *Virgile* manuscrit admirable. Enfin ils en ont quatre armoires pleines, dont la description mériteroit plûtost un volume

qu'une lettre. J'ajoûteray à ces manuſcrits un livre curieux imprimé *in folio, à Ioh. Fuſt, cive Moguntino, per Petrum de Gernsheim, Anno* 1459. c'eſt l'OFFICIALE DURANDI, qui peut ſervir de conviction dans la querelle des nations qui prétendent à l'invention de l'imprimerie. On voit à Oxfort les OFFICES DE CICERON imprimez en 1465. mais comme ce n'eſt que ſix ans aprés, le livre de Bâle eſt encore plus précieux.

Je pourrois ajoûter icy la peinture du cloître des Predicateurs. Elle repreſente cette belle danſe des morts, où les perſonnes de toute ſorte de conditions trouvent le veritable caractére de leur foibleſſe. Les Empereurs, les Rois, les Princes, les Gens d'Egliſe, & les riches, s'y voyent dans la neceſſité de mourir, comme les pauvres, & ce que nous appellons les plus miſérables. C'eſt un ſpectacle des plus mortifians que je ſçache dans le Chriſtianiſme, & quoy qu'il ſoit orné de toutes les beautez de la peinture, je ne l'ay jamais regardé qu'avec de grandes penſées de nôtre aneantiſſement. Sa vüe eſt

publique, pour la rendre ce femble encor plus publique, on l'a fait graver le fiécle paffé par un affez bon Maître. Ce livret n'eft pas indigne d'une belle Bibliothéque.

Si je m'arrêtois à la beauté de la ville, je n'en fortirois point. Il y a pourtant une particularité illuftre, qui fe prefente & que je ne puis laiffer. On voit dans l'arfenal, des dépoüilles de Charles Duc de Bourgogne. C'eft ce grand Prince, *Monfeigneur*, qui tient toute l'hiftoire de fon temps, les Suiffes firent voir qu'il n'eftoit pas invincible & qu'il eft tres-dangereux d'attaquer en même tems la juftice & la liberté : Mourat & Nancy en feront des preuves éternelles.

Dans les environs de Bâle, il y a mille chofes remarquables qui dépendent de la fituation & de la nature du lieu. Les payfages y font charmans, l'afpect même de Bâle du bas en haut de la riviére, qui traverfe les deux villes, eft admirable. Cét endroit du Rhin où les faumons remontent de la mer pour y peupler, n'eft-il pas confidérable? On fçait précifément la faifon de leur arrivée, le temps de leur demeure, & celuy de leur depart; les pef-

cheurs font leur compte là-deſſus, & ne s'y trompent point. Le ſablon doré qui y eſt en quelques endroits du voiſinage, découvre aſſez qu'il y a des miniéres d'or : Je voudrois qu'elles fuſſent déja ouvertes par des Gens qui en méritaſſent la bonne fortune.

Au retour de Bâle je vis

BRISACH,

Une des plus fortes places du monde, c'eſt comme tout le monde ſçait la conquête de Bernard Duc de Weimar, qui l'a remis à la France, à qui elle eſt demeurée par la paix de Munſter. J'ay vû la vilete où il mourut entre Bâle & Briſach.

Ce ſeroit icy le lieu de parler de *Strasbourg*, ſi je ne remettois la choſe à une autre fois : Cette ville fameuſe mérite bien une relation particuliére.

En deſcendant le Rhin on vient à

PHILISBOURG:

Philippopolis & *Vdenheim*, ſont les termes qui la font connoître dans les livres Latins & Allemans. Ses ſiéges l'ont fait conſidérer dans les derniéres guerres

d'Allemagne ; graces à Dieu tout eſt appaiſé. La paix générale l'a laiſſée à ſon ancien Maître l'Evêque de Spire, ſous la garniſon du Roy de France ; c'eſt à dire que la ville eſt à l'Evêque, & la fortereſſe au Roy : ou plûtoſt que l'Evêque en eſt le Seigneur, & le Roy, le Maître.

A quatre heures de là ſur la droite, eſt la ville

D'HEILDELBERG.

Elle a dans ſa médiocrité toutes les beautés. Le Necre qui eſt à ſes pieds luy donne de bonnes eaux, du poiſſon en abondance, & les plus agréables promenades du monde. Ce qui la rend plus aymable, & qui luy donne plus de reputation, c'eſt le vin, qui porte ſon nom, qu'on boit par toute l'Europe, où il y a de la bonne chere.

Son Academie a eſté autrefois une des plus célébres du monde : Elle a encor aujourd'huy tout ſon mérite, mais la fortune des tems l'a un peu dépeuplée: Le pays a ſouffert trente années de guerres, & a eu beſoin pour ſe rétablir d'un gouvernement auſſi ſage & auſſi

aussi juste que celuy du Prince qui y fait aujourd'huy la felicité de ses Sujets. Les démêlez qu'il a eu avec le Duc de Lorraine, ont un peu interrompu le dessein qu'il avoit de luy rendre son ancien lustre, il y a apparence que le Ciel en favorisera les soins & la bonne volonté. L'alliance qu'on négocie aujourd'huy entre sa maison & celle de France, marque assez l'estime qu'on en fait en cette Cour. L'Angleterre, la Suede & le Dannemarc ont de grandes liaisons avec luy, & on pourroit dire plus de rapport qu'avec les autres Princes de l'Empire. Le Mariage de Monsieur le Prince Electoral avec la Princesse de Dannemarc, est une preuve illustre de ce que nous venons de dire; mais sa presence donne encor de plus grandes idées que tout cela. Il a tous les caractéres sublimes, la magnificence, la grandeur d'ame, l'intelligence, & cette sagesse si exquise qui paroît dans tous les endroits de sa conduite. Pour Mr. le Prince Electoral son fils, il ne luy manque aucune de ces grandes dispositions qui promettent de nous faire voir un jour dans sa personne tout ce

que nous venons d'admirer dans Monseigneur l'Electeur son Pere.

Je serois peut-être sorty d'Heidelberg sans vous parler *du grand tonneau*, si l'aymable Monsieur Polier ne m'avertissoit qu'il ne le faut pas oublier. L'avis est un peu yvrogne, il vient pourtant d'une personne fort sobre, & qui conserve ce caractére de modération par tout ; c'est qu'il sçait que les prodiges méritent bien leur place parmy les choses curieuses. Ce tonneau, *Monseigneur*, est aussi fameux que le fut le Colosse de Rhodes, qui n'avoit pas plus d'eau entre ses jambes que celuy-là a de vin dans son sein. Je crois qu'on y peut mettre la récolte de tout un vignoble : il a tant de circuit & d'épaisseur, qu'il faut faire du chemin pour le voir par tout. Il a 21. pieds de hauteur & 31. de longueur, & tient 220. tonneaux ordinaires de vin. Ce vaisseau porte luy mesme son ocean, mais un ocean qui a son flux & reflux : il est trop dangereux pour le naviger, il ne faut que s'en approcher pour y perdre sa boussole ; les tempêtes y sont ordinaires, sans tourmentes & sans vents, & les raisons y viennent faire naufrage au port : Enfin c'est

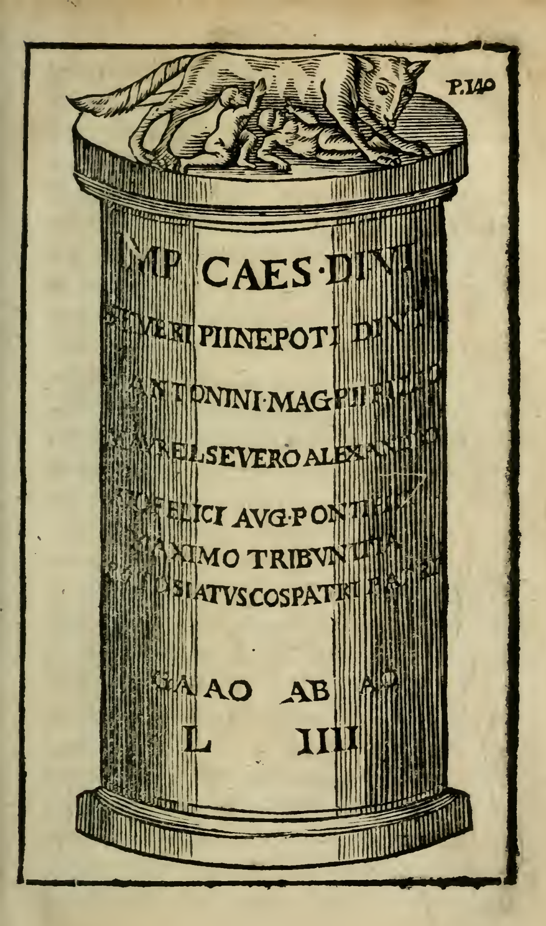
cette mer pacifique qui trouble tout le monde, ſans ſe troubler elle-meſme.

En ſuivant le Necre, on trouve *Manheim :* Il ſeroit difficile que j'oubliaſſe ſa ſituation, outre que je l'ay ſouvent remarquée, elle eſt ſur cette médaille dont S. A. E. P. m'a honorée. On y voit que cette Forte reſſe donne la ſureté au Rhin & au Necre qu'elle protege & qu'elle couvre. J'y vis à mon retour les reſtes de la magnificence que les peuples avoient préparé à l'entrée de la Princeſſe Electorale. Ce petit terroir eſt fort heureux par ſon abondance, mais particuliérement par l'indulgence du Prince, qui ſoulage ſes habitans, en leur remettant les charges & les impoſts ordinaires.

V. A. S. me permettra d'aller juſques chez Elle, luy découvrir quelques piéces d'antiquité, qui parlent d'une maniére qui ne m'eſt pas inconnuë. Ce ſont ces deux colomnes antiques qu'Elle a fait tranſporter dans ſon jardin: Elles ont ſouffert du temps, comme le reſte des choſes de leur âge: Les caractéres s'y ſont pourtant aſſez conſervez pour ſe laiſſer appercevoir par les yeux intelligens; j'en ay tiré cette explication.

Il eſt certain qu'elles ont eſté inſculpées du temps de l'Empereur Alexandre Severe qui fut tué vers Mayence par Maximin. Voicy ce que je lis ſur l'une, & qui eſt preſque conforme en tout à l'autre : IMPERATORI CÆSARI, DIVI SEVERI PII NEPOTI, DIVI ANTONINI MAGNI PII FILIO, MARCO AURELIO SEVERO ALEXANDRO, PIO, FELICI, AUGUSTO, PONTIFICI MAXIMO, TRIBUNICIÆ POTESTATIS, CONSULI, PATRI PATRIÆ. GA. AO. AB. AO. L. IIII. Nous avons beaucoup d'autres inſcriptions antiques qui ſe rapportent à celles-cy, qui déterminent parfaitement le temps. La quatriéme Légion qui tenoit le pays les fit élever ; & les caractéres de la pénultiéme ligne pourroient eſtre les premieres lettres des noms des principaux Officiers de cette Légion, qui ſont demeurez dans l'obſcurité : Il y a apparence qu'on les avoit faites pour orner leurs tombeaux.

Mais parlons du lieu où elles ont eſté trouvées, dont le nom augmentera ſans doute la preuve de nôtre conjecture. A mille pas de voſtre Château, *Monſeigneur*, il y a une petite monta-


P.140
CAES·DI
PIINEPOTI
ONINI·MAG
SEVERO ALEX
FELICI AVG·PON
MO TRIBVN
ATVS COS PATR
AO AB
L IIII

gne séparée de toutes les autres, & qui commande ce semble à son horizon. Les Romains y bâtirent une tour à leur maniére, qui en ce temps-là estoit une espece de forteresse. On en voit de semblables dans la Colomne Trajane qui est indubitablement la plus belle & la plus parfaite de toutes les antiquitez. Ils nomméreut cette Tour *Turrim ad Lacum*, parce qu'elle est élevée dans un terrain marécageux, qu'on n'a desseiché qu'avec du temps & de la dépense. Les Allemans qui l'appellent *Thurn an der lachen*, en ont tiré le mot de

DOURLACH,

Ce qui me paroît par l'abréviation qui est si commode à leur façon de parler, & par le T. qui y fait presque toûjours le D. Il y a encor cette circonstance qu'on appelle cette tour *Hohe Grætzinguen*, à cause d'un village au pied de la montagne qui retient son ancien nom de *Grætzinguen*, des Grecs qui servoient l'Empereur Severe en ce pays-là. Cela se justifie par l'inscription des colomnes dont nous avons

parlé qui ont esté faites dés ce temps-là, & par le témoignage de Lampridius. Cet Empereur, *dit-il*, à son retour de l'Orient, fit passer en Occident des Arabes, des Parthes & d'autres, pour la guerre qu'il méditoit en Allemagne; il y a apparence qu'il y avoit aussi des Grecs, qui établirent-là comme une espece de colonie. Ces troupes au rapport du mesme Historien, passérent dans l'armée de Maximin qui se fit déclarer Empereur aprés avoir fait assassiner Alexandre Severe. Le temps, le lieu, & les noms qui restent, expliquent ce me semble ces monumens. La figure un peu effacée sur le comble de la colomne, contribuë beaucoup à l'éclaircissement de nostre explication : soit qu'il y eut quelqu'autre figure d'un Officier considérable, à qui on auroit donné cette louve & ces enfans attachez à sa mamelle, comme le symbole de sa patrie, ou que ce fut simplement la marque de l'origine des Romains. On sçait assez ce que l'ambition inspiroit à ces grands hommes, qui faisoient autant d'estat du simulacre de leur louve, que les autres nations de leurs Divinitez : Aussi

en interpretoient-ils le myſtére par un miracle, qui avoit conſervé leurs fondateurs.

Je reviens, *Monſeigneur*, car je ſçay que les réflexions éloignées ne Vous plaiſent pas. Mais je ne peux ſortir de Dourlach ſans vous parler du Sçavant *Mr. Keck.* Il y a peu de qualitez qu'on ne luy puiſſe donner auſſi juſtement, mais celle-là eſt extraordinaire en luy. Il a toutes les lumiéres de la politique, de l'antiquité & de l'hiſtoire : il ſçait ce qu'il y a de plus ſecret dans les intéreſts des Princes & le droit des nations : Il a toutes les belles lettres & peut parler en dix ou douze ſortes de Langues. V. A. S. ſçait que je ne me mêle point des affaires de la Religion, mais je ſçay bien que ce Monſieur Keck connoît ce qu'il y a de plus fin dans les controverſes des Chrêtiens, & dans les ſectes de ceux qui ne le ſont pas. Ce ſont des qualitez bien difficiles à trouver, mais qui ſont pourtant comme néceſſaires au Chef du conſeil Eccleſiaſtique de V. A. S. Si j'ajoûtois qu'il eſt Poëte, mais Poëte excellent, je n'avancerois rien qui ne fut vray : Bref, c'eſt un homme rare, & ſi

je ne me souvenois qu'il est fort de mes Amis, j'en dirois bien davantage.

Nous vîmes encor auprés du Rhin, cette colomne que le Roy de Suede y éleva comme un monument de ses victoires : Et à

HÆCHST

Qui est à la droite sur le Mayn, des restes déplorables de la guerre. Cette ville si belle avec son Château si superbe, n'est plus qu'un espece de village, qui ne s'est conservé que pour la nécessité de la route de Mayence à Francfort : On en peut dire, *Nunc seges est ubi Troja fuit.*

MAYENCE

Est bien une autre place : le sejour de l'Electeur ne contribuë pas peu à sa réputation. Outre qu'elle est grande, magnifique & bien peuplée, elle est encor considérable par quelques vestiges de l'antiquité.

Dans la Citadelle, qu'on y a fait depuis peu, il y a une éminence qu'on prétend avoir esté le *tombeau de Drusus.*

Ce

Ce Romain avoit si fort pressé les Allemans, que son nom est demeuré en abomination dans ce Proverbe, *daß dich der Drus hole.* Cependant nous lisons dans Suetone, qu'on luy donna sa sépulture au champ de Mars, & que son corps fut porté jusques dans Rome, sur les épaules des personnes les plus considérables des lieux par où il passoit. On se peut pourtant éclaircir sans sortir du texte de cét Historien, où l'on remarque que les Légions rendirent les derniers honneurs à la mémoire de ce grand Capitaine; elles détestérent le camp où il est mort, à qui elles laissérent le nom de *scelerata castra*; elles luy consacrérent la representation d'un tombeau, & des fêtes qui se devoient célébrer chaque année au mesme endroit, par des combats & des courses de chevaux; & engagérent la Religion de nos anciens Gaulois à des priéres annuelles. Il est aysé de conclurre que cette antiquité qui a tant de réputation, n'est que cét *honorarius tumulus* dont parle Suetone.

J'eus encor le plaisir, *Monseigneur*, d'y approcher un homme dont je sçavois de

ſi grandes choſes, je m'apperçeus que la réputation publique qui en parle tant, ne m'avoit pas tout appris. Son mérite extraordinaire & ſa vertu ſolide qui ont également parû dans les diſgraces ne font pas toute la beauté de ſa vie. On eſt aſſez informé de la part qu'il a dans les premiéres affaires de l'Empire, & de l'eſtime qu'on y fait de ſes conſeils: mais il faut le voir de prés, pour remarquer qu'il a des qualitez qui le font aymer, beaucoup de bonté, beaucoup de douceur, & tout ce qu'on ſe peut imaginer d'honneur dans ſa conduite. Il ne ſeroit pas néceſſaire de dire que c'eſt Monſieur *le Baron de Boinebourg*, ce caractére ne luy eſt pas moins propre que ſon nom meſme, ſes deux filles ſont entrées dans les familles des Electeurs de Mayence & de Tréves, & il n'y a rien de grand qu'on ne puiſſe attendre de Monſieur ſon fils.

En paſſant plus avant, les payſages & les villes du Rhin ſont admirables, comme *Coblens*, *Cologne*, *Andernach*, *Nuys*, *Veſel*, *Réez*, *Emmerich*, dont je me ſouviens particuliérement, peut-eſtre, parce qu'elles m'ont fait voir des antiquitez

curieuses, & que j'y en recouvre quelques-unes. V. A. S. sera étonnée d'apprendre qu'il y a des Cabinets chez des gens de toute sorte de conditions : Des Princes, des Gentilshommes, des Theologiens, des Jurisconsultes, des Medecins, des Historiens, des Amateurs de belles lettres, des Marchands, & mesme des Artisans. J'ay des manuscrits de desseins admirables, que j'ay fait faire en ces quartiers-là sur des médailles d'une extrême rareté, dont je Vous divertiray en son temps.

Nous n'oublierons pas ce fameux vignoble qui fournit ces agréables vins ausquels les Etrangers viennent faire la Cour. Aussi ce n'est pas sans raison que

BACCARACH

Est la principale ville ; ce mot Alleman adoucy porte nettement *Bacchi ara* ; il ne reste point d'autels plus parlants à aucun Dieu de l'antiquité. Ces vins font le patrimoine du pays, mais un patrimoine riche, qui produit le fonds le plus liquide du Palatinat. C'est cette bien-heureuse terre que Dieu con-

ſerve comme la prunelle de ſon œil ; au moins , *Monſeigneur*, je ne parle qu'aprés un de leurs plus célébres Prédicateurs. Cette petite Province appartient par bon-heur à Monſieur l'Electeur Palatin. Quoy qu'il ſoit un des plus ſobres Princes de l'Europe, il ſçait donner toute l'eſtime à ces grands vins : Et ſon humeur ſi généreuſe & ſi magnifique en fait une part conſiderable à tout ce qu'il y a de Princes qui ayment la bonne chére.

A quelques lieuës de là , la Moſelle vient rendre dans le Rhin avec les vins excellens qui naiſſent dans ſes côtes , & ſe diſtribuë juſques dans le Septentrion , où on en pare les meilleures tables. Il n'a pas la force des vins du Rhin , mais il l'emporte du côté de la delicateſſe. J'entretiens-là V. A. S. de choſes qu'Elle ſçait apparemment mieux que moy, car quoy qu'Elle ne faſſe qu'un tres-bon uſage des meilleurs vins , je l'ay vû ſouvent prendre plaiſir d'en entendre faire l'eſtime & le diſcernement. Si cecy paſſe pour une répétition, elle a cela de ſuportable, qu'elle eſt bien courte.

J'aurois eu plus de ſatisfaction dans le cours de ce voyage, ſi je n'avois trouvé la Hollande dans de grands préparatifs de guerre. Elle armoit de tous côtez, ſur l'apparence d'une rupture avec la France. Il y avoit dix mil hommes dans Maeſtric, pour les beſoins de toute la frontiére de ce côté-là. Je fus preſent à une reveuë de cinq mil chevaux qui ſe fit à *Veſel* : *Emmeric* eſtoit auſſi en fort bon eſtat. Ces deux Places, dont les garniſons ſont Hollandoiſes, appartiennent comme Vous ſçavez, *Monſeigneur*, à S. A. E. de Brandebourg. Tout cela m'ôta les ouvertures auſquelles je m'attendois pour pluſieurs éclairciſſemens de médailles. Je fis pourtant quelque découverte ; Peut-eſtre qu'un autre voyage me donnera la ſatisfaction entiére. Ce ne ſera que lors que le Roy aura raſſuré les Hollandois, ou pour mieux dire lors que ſes intentions ſeront mieux éclaircies : La conduite de ce grand Prince eſt toute pleine de juſtice & de ſageſſe, & l'union qu'il a avec ces Eſtats, eſt fondée ſur de ſi grands intéreſts, qu'on n'en peut eſpérer que la continuation : au

moins je la ſouhaite de tout mon cœur.

Scinckenchants, ou comme nous parlons en François, le *Fort de Skens*, eſt à la pointe de cette iſle, où ſe partage le Rhin : C'eſt une place importante, qui ſert de boulevard à tout le pays : Elle a ſes baſtions, ſes pieces détachées, & ce qui la rend de difficile abord, c'eſt qu'on trouve le marais par tout, au travers duquel il a falu ménager le chemin qui conduit à la porte unique de la place. Cette fortereſſe eſt le magaſin & la reſſource de tout le voiſinage. Le droit des peages qui y eſt fort modique, ne laiſſe pas de produire des fonds conſidérables aux Eſtats; auſſi l'abord des marchandiſes qui entrent & qui ſortent du pays, y eſt-il fort grand.

De ces branches du Rhin, la moindre retient ſon nom; l'autre qui prend celuy de Vahal ou de Rhin François, paſſe au pied de

NIMEGUE,

La capitale de Gueldres. Elle eſt fort abondante, & quoy que ſon nom marque de la nouveauté ſelon le langage du

pays, il eſt conſtant qu'elle eſt fort ancienne. Il paroît aſſez par ſa ſituation que c'eſt *l'Oppidum Batavorum*, dont Tacite & quelques autres Hiſtoriens parlent à propos des guerres de *Civilis* & de *Cerealis*. Défunt Mr. Smetius a fait cette découverte dans le Traité qu'il en a donné au public. Son fils eſt homme de lettres, & parmy toutes ſes belles qualitez, celle qu'il a d'être curieux me touche le plus. Il a dans ſon Cabinet de ces ſortes d'antiquitez qui ſe trouvent dans le pays; Ce ſont les monumens de pluſieurs ſiécles que les Romains y ont laiſſé. On y voit des autels, des urnes, des débris de ſépulchres, des inſcriptions, des anneaux, & tout ce que la magnificence de leur Religion a introduit: mais les médailles ſont la plus belle partie de ce Cabinet. J'en ay fait deſſeigner les plus curieuſes, & je dois à ma bonne fortune la facilité qu'il a eu de m'en accommoder de quelques-unes.

Le Château de Nimégue eſt aſſez magnifique, mais ce qui le rend fameux, c'eſt qu'il a eſté bâty par Ceſar, & que la tradition luy en a conſervé le nom

jusques aujourd'huy. Les campagnes voisines ont esté le théatre ordinaire de la guerre des Romains. Ceux qui sçavent l'Histoire, se souviennent que ce fut là que Civilis fut battu, & qu'il ne se fut pas tiré des mains de ses ennemis, s'il n'eut trouvé son salut dans l'isle dont nous avons parlé, & où on remarque encor l'endroit de sa fuite. Aussi estoit-ce fait de la liberté du pays, si la flotte se fut trouvée assez à temps pour donner, & pour boucher les passages que trouvérent les vaincus pour se venir ralier. *Debellatum eo die foret, si Romana classis sequi maturasset.*

Et à propos de cette liberté, c'est un bien que ces peuples se sont toûjours conservé tout entier. La puissance des Romains n'a pû leur imposer le joug qu'elle a donné au reste des nations. Leur victoire mesme ne les a pas mis en estat de les contraindre à recevoir les moindres conditions qui fussent un peu contraires à ce droit qui leur est naturel. On voit dans leurs traitez de paix, leur liberté toûjours à couvert, avec ces tîtres honnêtes d'Amis, d'Alliez & de Voisins; & s'ils se sont obligez en quel-

que chose, ce n'a esté que sous les apparences d'amitiez & de confédérations. C'est l'expression même de Tacite, *mansit honos & antiquæ societatis insigne:* Et c'est cette societé dont parle Tite-Live, qui laisse toute l'égalité entre les partis; *Societatis æqualis juris est.* Ils se sont toûjours assurez par des dispositions & des priviléges que les Empereurs leur ont accordé de tems en tems; & les derniers efforts que l'Espagne a fait contre cette liberté, n'a servy qu'à l'établir avec plus d'honneur & de réputation. On peut dire qu'elle n'est pas de mauvais exemple à leurs voisins qui n'en joüissent pas: La Religion Catholique que leur politique ne doit pas souffrir, y est deffenduë, mais elle n'y est pas persecutée; & avec toutes les precautions, on en peut faire l'exercice.

Je demeuray quelque jours à

UTRECHT;

Il ne manque rien à la beauté de cette ville. On peut dire qu'elle est le sejour de la Noblesse, parce qu'il y en a plus qu'en aucun autre endroit des dix-sept

Provinces. La ſituation y eſt charmante & plus élevée que le reſte du Pays-bas: c'eſt pour cela que les eaux y ſont admirables, & qu'on en fait charger de fort loin. Elle a deux canaux, dont l'un porte encor le nom du grand Druſus. On remarque à tous les deux, de la magnificence & des richeſſes, par la multitude des barques qui les couvrent inceſſamment, & par ce double rang de maiſons qui les bordent de chaque côté, dont l'un ſert de parapet & de plateforme à l'autre. Tout y aborde, & ce qu'on eſtime fort rare dans tous les pays froids, eſt icy fort commun, & à fort vil prix. Il ne paroît pas que les citrons, les oranges, & les autres fruits delicieux y viennent de ſi loin, à cauſe de leur fraicheur & de leur abondance. Parmy tant de gens de mérite qui s'y rencontrent, il y a un *Monſ. Chriſtien Vtembogart* : C'eſt un illuſtre, *Monſeigneur*, pour qui j'ay la derniere veneration : Il eſt ſçavant, il eſt généreux, il eſt aymable, il a quelque choſe de plus, une certaine bonté qui ſe donne toute entiére & qui gagne auſſi le cœur ſans reſerve.

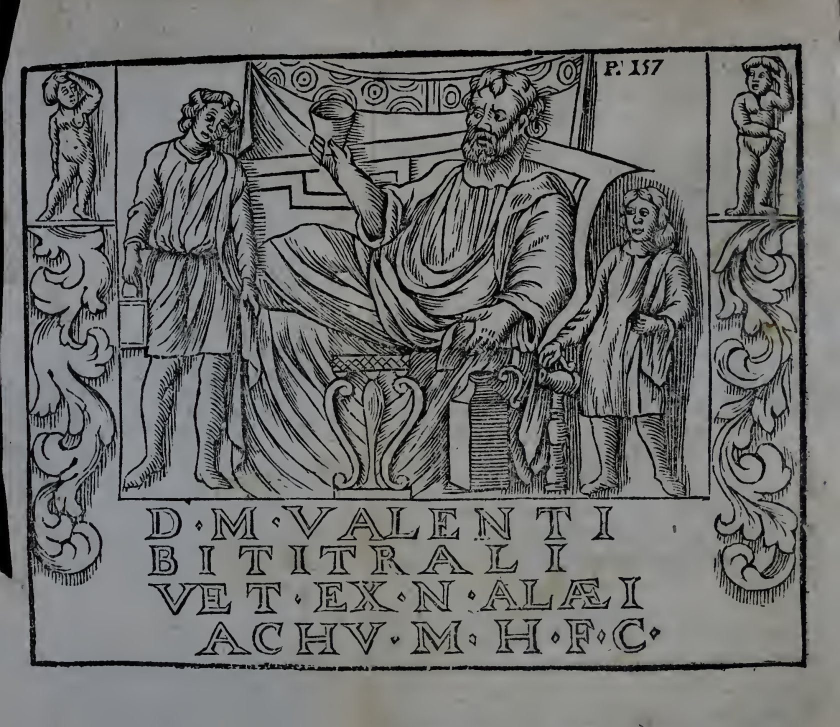
Il y a encore l'abile Monſieur *Kercringius*, qui eſt bien plus qu'un tres ſçavant Médecin : Il a porté l'Art de la diſſection dans la derniére delicateſſe. C'eſt chez luy que j'ay vû nettement tout ce qui ſe paſſe dans cette nuit épaiſſe où ſe forme le fœtus ; il en a de tous les âges, ſi ce mot ſe peut ſouffrir. On y peut remarquer avec de l'ordre & de la proportion, les progrez qui ſe font de jour en jour depuis l'œuf juſqu'à l'achevement, c'eſt à dire depuis le peu de matiére qui s'aſſemble d'abord ſous la main de la nature, juſques à la perfection du corps organique & animé. On ne peut aſſez admirer ces petits ſquelets de chair, ces os preſque liquides, ces premiers deſſeins du corps humain. Ce ſont autant de myſteres devoilez, qui laiſſent de grandes lumieres dans l'eſprit, & des vûes pour les plus belles reflexions du monde. Il m'a fait obſerver trois ventricules dans un cœur, & une pierre dans une autre : les veines Cave & Porte & leur rameaux détachez des autres parties, avec une propreté & une fineſſe de travail inconcevable, & une infinité de choſes

de cette force qu'on peut appeller de petits originaux qui se copient eux-mêmes, des démonstrations parlantes qui charment, qui instruisent & qui persuadent en même-tems. Celuy qui possede ces tresors acheve par sa conversation si sçavante & si polie, le plaisir qu'on a de se voir parmy tant d'objets surprenans : ce qu'il fournit de son côté à un entretien que nous eûmes de la superfœtation, estoit une espece de curiosité pour moy plus touchante que toutes les autres. Son traité de SPICILEGIUM ANATOMICUM qu'il a mis au jour, sera la caution de tout ce que je viens de dire.

La campagne qui environne Utrecht est pleine de ces lieux enchantez, de ces solitudes délicieuses, où la sagesse a fait tant de progrez. C'est là qu'on rencontre ces bien-heureux abris, où l'ambition foulée s'est venuë refugier, où les Grands-hommes accablez de la gloire & du fardeau de l'Empire du monde, ont sçeu trouver de la douceur & du repos.

Je dois à V. A. S. deux remarques que je fis au jardin de Monsieur *Grævius*,




P. 157
D·M·VALENTI
BITITRALI
VET·EX·N·ALÆI
ACHV·M·H·F·C·

ce Professeur si célébre, qui toute deux illustrent l'antiquité. L'une éclaircit un mot que nous voyons sur la médaille de Commode, I. O. M. EXSUP. que j'ay toûjours vû expliqué Ex superis: On y doit dire Iovi Optimo Maximo EXSUPerantissimo, comme il est écrit tout au long sur la pierre qui avoit apparemment servy de monument. Il y a une autre pierre qui mérite sans doute plus d'application. Ses deux premieres lettres & ses quatre dernieres m'aprennent que c'estoit un monument, quoy que les noms de ceux pour qui il estoit fait me soient inconnus. D. M. signifie sans doute Dies Manibus: Les dernieres en désignent précisément l'usage, par les mots ordinaires, *Monumentum Hoc Fieri Curavit.* J'en ay trouvé l'ornement digne de Vous estre communiqué: Aussi l'ay-je fait faire exactement sur l'original. Il occupe la moitié d'une pierre haute d'environ quatre pieds, & represente un homme couché sur son lit, ou si Vous voulez, sur son *Triclinium* avec une table devant luy chargée de fruits. Deux valets y sont en estat de service: l'un tient

un pot, d'où vient le mot de *Pocillator:* l'autre qu'on pourroit dire *à cyatho* (comme en ce vieux Epitaphe, D. M. DORYPHORO CÆSARIS A CYATHO, *&c.*) tient une espece de flacon, où il y avoit apparemment quelque liqueur précieuse. Peut-estre que ce premier a déja versé de l'eau, son pot à demy renversé me le fait croire, & que l'autre apporte du vin frais. Peut-étre aussi que ce maître qui tient son gobelet dit suivant l'ancienne coutume, BENE MIHI, BENE VOBIS, BENE AMICÆ MEÆ, BENE OMNIBUS NOBIS, BENE EI QUI NON INVIDET MIHI, ET EI QUI NOSTRO GAUDIO GAUDET. C'est ce qu'on pourroit expliquer, boire à l'Allemande à la santé de la bonne compagnie. Qu'il y auroit de joyeux commentaires à faire sur cette pierre, *Monseigneur*: mais il se pourront faire à Dourlach plus commodement qu'icy: cependant je Vous en envoye le dessein en racourcy.

D'Utrecht je me rendis à

AMSTERDAM.

On a par tout de si grandes idées de

cette ville, que quelque chose qu'on en dise, on dit toûjours trop peu. V. A. S. sçait que c'est le siége d'opulence & le rendez-vous des richesses, qu'elle a dans sa situation, dans son étenduë, dans ses bâtimens plus que superbes, dans ses canaux qui la partagent de tous côtez, & dans ce faste qu'on ne peut exprimer, & qui est son véritable caractere, plus de grandeur & de magnificence que la plus belle Rome. Je ne m'en étonne pas, *Monseigneur :* Elle a porté plus loin son commerce, que celle-là n'a fait ses conquêtes. Elle a trouvé deux mondes pour s'enrichir, au lieu que l'autre s'est contentée des dépoüilles d'un seul. C'est un spectacle bien pompeux de voir dans ses ports & sur ses canaux, les flottes qui la viennent peupler. On y a quelquefois conté jusqu'à dix mille vaisseaux, c'est à dire une autre Amsterdam sur les eaux, ou plûtost une Province flottante, dont Amsterdam est la capitale. Parmy cét abord infiny, on croiroit estre à la foire de l'Univers. Cette imagination est un peu forte, mais que peut-on dire d'une ville où se rencontrent tant de nations differentes, où sont étallées tant de ri-

cheſſes, où l'on voit en même tems tout ce que la fertilité des Indes a produit en pluſieurs années: Et pour parler plus clairement, où ſont les magaſins de toutes les moiſſons de l'Orient.

L'Hôtel de ville y eſt admirable; ſon architecture eſt la plus magnifique & la plus reguliére du monde: C'eſt une dépence de trente millions que l'art a fait en peu d'eſpace. On l'a tiré en détail dans des eſtampes, qui ont aſſez de reputation. Les particuliers y ſont fort riches, il y en a qui le ſeroient même au ſentiment de Craſſus. J'en ſçay un qui a ſecouru ſi puiſſamment le Roy de Dannemarc, qu'il l'a tiré des mains de la Suéde. Leur maniére de compter eſt ſurprenante. C'eſt encor quelque choſe de plus fier que ces talens des premiers empires. A leur voir partager l'or par tonnes, Vous vous ſouviendriez, *Monſeigneur*, des Triumvirs qui ne firent que trois parts du monde. On y croit ce qu'on veut; la religion y eſt libre comme l'eſtat: la nôtre même ne choque pas leur conſcien-

ce, & parce qu'elle intéresse leur politique, c'est la seule qui n'a pas son exercice public.

J'y ay vû de toutes les curiositez, & de toutes les especes ; des peintures que nous connoissons & de celles que nous ne connoissons pas : Des tableaux Indiens & Chinois, d'un travail inestimable. On découvre dans ceux-cy les plus secretes particularitez des histoires, de la façon de vivre, & de la religion du pays. On y voit des Martyrs qui sacrifient leur sang à la fureur de leur zele, s'il est permis d'appliquer si mal ce nom sacré qui n'appartient qu'aux Heros de la vérité & de l'Evangile. Car l'effusion du sang & la mort mesme ne sont que les décorations exterieures du martyre, le lieu de son sacrifice est le cœur & la volonté, où il a la foy pour objet.

Pour les autres curiositez elles y sont en si grand nombre qu'on en pourroit parler par tonnes, comme de leur or. Il y a entre les autres, quatre cabinets où sont renfermées autant de belles choses que j'en aye jamais vuës ailleurs. Mr. *de Witzen* Secretaire de la ville, a le premier. Il semble que sa mai-

ſon ſoit moins faite pour l'habitation, que pour le plaiſir des yeux. Ce n'eſt par tout que magnificence & ſymmétrie: On ne ſçait ſi c'eſt le Cabinet qui ſert d'ornement à la maiſon, ou la maiſon au Cabinet; il a des tableaux, des livres, des buſtes, des antiquitez, & ce qu'il y a de plus fin en ce genre. On peut dire que ce qui eſt rare par tout, ſe trouve en abondance chez luy. Meſſieurs *Vander-Hem* & *Occo*, Avocats ont chacun le leur: On n'en ſçauroit faire la comparaiſon, parce qu'on n'en ſçauroit faire l'eſtime; on s'imagine avoir tout vû, quand on en a vû un, & on trouve dans l'autre une foule de choſes toutes nouvelles. Il ne ſemble pas qu'on aille d'un Cabinet à un Cabinet, mais d'un monde à l'autre. Mr. *Gril* a le quatriéme. J'ay fait deſſeigner dans ces grands fonds, ce qu'il y a de plus beau en médailles, mais ce ſont des beautez inconnuës à bien du monde, que je conſerve à V. A. S.

Je vis en un autre endroit des cartes d'une importance extraordinaire; Elles découvrent tous les ſecrets de la navigation: Ce ſont les images de la mer au naturel. Le terrain de ſon lit y eſt auſſi

exactement representé, que s'il avoit esté tiré à sec. Les écueils, les syrtes, les bancs, les détroits, les manches & les rochers, tout y est marqué : Sans estre pilote, on pourroit avec ces instructions trouver les routes d'un pole à l'autre. Mais l'intéreest public laisse dans le silence ces oracles que l'expérience a rendu de temps en temps.

Laissons Amsterdam & gagnons l'Angleterre, la ville de

HAERLEM

Est la premiere sur la route. On ne la peut voir sans se souvenir qu'elle tient la place d'une autre, qui tomba sur la cruauté & les déreſtables débordemens des Espagnols. La mer qui porte son nom, n'est proprement qu'une plaine d'eau, mais plus difficile que l'Ocean mesme. Le chef de la maison Palatine y pensa demeurer, & ne se sauva qu'avec la perte d'un de ses enfans. La grande Eglise est un des plus beaux vaisseaux de la Holande, & on y voit dedans le superbe tombeau de l'Admiral Opdam. On trouve

LEYDEN

En ſuite ; ſi célébre par ſon Academie. L'hiſtoire des derniéres guerres éterniſera ſon nom à la honte des Eſpagnols, qui levérent le ſiége, & luy abandonnérent une victoire qu'ils remportoient le lendemain. Je porte une médaille à V. A. S. qui dit la meſme choſe en plus beaux termes. Les voicy : SICUT SENNACHERIB à JERUSALEM, SIC HISPANI à LEYDA NOCTU FUGATI, 1574. Il y a mille curioſitez dans l'*Amphiteatre anatomique*, auſſi bien que dans le *jardin des plantes*, qui méritent d'eſtre remarquées par les étrangers, particuliérement des ſquelettes de toutes ſortes d'animaux, & des raretez naturelles, que les bornes d'une relation ne me permettent pas de ſpécifier en détail. C'eſt trop peu pour

LA HAYE

De n'en parler qu'en paſſant. J'y appris qu'on y ſçavoit reconnoître tout le mérite du Prince d'Orange, & en meſme temps qu'on y vivoit dans une certaine

défiance couverte. Donc, *Monſeigneur*, ce Prince ſera digne du ſang de tant de Heros : donc ces peuples ne ſont pas mauvais politiques.

On admireroit

DELFT

S'il n'eſtoit pas dans le pays des belles villes. Il a pourtant cét avantage ſur les autres, qu'il eſt dépoſitaire des cendres du grand Guillaume Prince d'Orange : J'ay vû le tombeau qui les garde, où par les embelliſſemens, la magnificence & les inſcriptions, on s'eſt efforcé de faire juſtice à ſa mémoire. Celuy de l'Admiral Tromp y eſt auſſi.

MAESLAND-SLVIS

Eſt à la chûte du Rhin. Il y a plaiſir d'y voir arriver ce grand fleuve avec cette foule d'eau. On diroit que fatigué de ſa courſe, il vient s'étendre & ſe repoſer dans cette campagne, où il perd ſa forme, pour faire une eſpéce de petite mer qui prend le nom de Meuſe, à cauſe que le terrain eſt du

patrimoine de cette riviére.

Nous nous embarquâmes à

LA BRIELE,

Qui est un peu au delà, pour faire ce trajet. Cette ville servit autrefois de Nantissement à Elizabeth ; lors qu'Elle donna ses forces contre l'Espagne. Nous eûmes le tems commode & l'occasion de voir à nostre aise une des plus belles choses du monde. La flotte Hollandoise rangée en bataille tenoit tout le passage ; quoy que nous ne vissions par tout que la guerre, rien n'estoit plus en paix que nostre chemin. Nous joüissions en seureté de ce qu'on ne voit guéres sans danger;il sembloit que la bonne fortune eut peuplé ce vaste desert pour nous desennuyer. Ce grand élément tranquille sembloit s'humilier sous la terreur de cette armée navale;Mais il n'est pas toûjours si bon, *Monseigneur*, il a ses fureurs, & quand il s'y met, il se joüe bien de cette fierté : Il pousse devant luy ces grandes machines comme le vent pousse la poussiere.Nous apprîmes qu'on estoit là pour prévenir des desseins qu'on apprehendoit du côté de la France, &

ſans nous inquiéter davantage de l'affaire d'Eſtat, nous continuâmes noſtre route par la Tamiſe.

Les vaiſſeaux qui la couvrent, les moiſſons & païſages que nous admirions ſur ſes bords, nous occupoient agréablement. On y voit à la droite, la citadelle que le Roy fait fortifier avec tant de dépenſe & de ſoins. Ce poſte tient un grand terrein ſur la Tamiſe ; un vaiſſeau a bien des volées de canon à eſſuyer, avant que d'en avoir franchy le paſſage. Ce ſeroit une reſſource toute preſte pour ce Prince dans une extrémité. Dieu veüille réduire ces peuples & ſauver la couronne d'une ſeconde cataſtrophe.

Nous mîmes pied à terre à

LONDRES:

C'eſt cette grande ville qui fait tant de bruit dans le monde. Il eſt vray, *Monſeigneur*, tout ce qu'on en dit: on s'y égare, on s'y perd, on ne ſçauroit aſſez s'imaginer où va la multitude du peuple & l'abondance des richeſſes. L'endroit de cét effroyable incendie qui brûla onze mille maiſons, eſt aujourd'huy toute la beauté de la ville. J'y ay vû avec étonne-

ment les ruines de l'Eglise de saint Paul: Elles impriment encor de la grandeur & du respect. Ce débris a conservé des restes de magnificence & de majesté, que le feu n'a pû effacer; Et toute la rage de cet élement n'empesche pas qu'on admire dans sa chûte ce temple qui y fut autrefois si superbe.

Le *pont de Londres* n'a rien d'extraordinaire que son spectacle, qui est aussi affreux qu'on en ait jamais élevé à la mémoire du crime. On y voit empalez sur une tour les testes de ces exécrables parricides de la Majesté. Il semble que l'horreur les anime, & que leurs supplices qui continuent toûjours les forcent à un repentir éternel. Celles de leurs chefs, Cromvel, Ireton son gendre & Bradshav, sont sur ce grand édifice qu'on appelle le Parlement, à la veuë de toute la ville. On ne sçauroit les regarder sans pâlir, & sans s'imaginer qu'elles vont jetter ces paroles épouventables; PEUPLES, L'ETERNITE' N'EXPIERA PAS NÔTRE ATTENTAT, APPRENEZ A NÔTRE EXEMPLE QUE LA VIE DES ROIS EST INVIOLABLE.

Westmunster est à côté. C'est cette Eglise qu'on croit la plus spacieuse du monde : on y voit les monumens où reposent les Roys & les Reynes d'Angleterre, entre lesquels il y en a de tres-superbes. Leur reconnoissance y est pompeusement consacrée sur les tombeaux de leurs Ministres, Cecil, Bouckinquam & Monck. Celuy-cy a esté la creature la plus utile du Prince dans les affaires de son rétablissement. Cromvel y avoit sa sépulture dans une chapelle qu'on a dépoüillée & comme dégradée ; c'est la marque de sa profanation & de l'infamie de son dépost.

J'ay la mémoire pleine d'une infinité d'autres choses, ou que je ne crois pas dignes du goust de V. A. S. ou que je ne crois dignes que d'Elle. Il faut passer au cabinet du Roy, où j'ay vû tout ce que peuvent assembler de beautez la puissance & la delicatesse de tant de Rois. Et pour dire auparavant un petit mot de *Withal*, ce Palais n'a pas ces grands ordres ny ces autres ornemens de l'architecture, mais les richesses & les piéces précieuses qui le meublent, son étenduë, le nombre de ses apparte-

mens & ſon parc de Saint Gemes, qui découvre un eſpace à perte de veuë, embelly de bouquets, de canaux & d'une abondance de bêtes fauves & d'oyſeaux les plus rares, le rendent tout charmant & tout Royal. Dans l'antichambre du Roy, il y a ſur le pignon de la croiſée de la main d'Holbein, le portrait d'Henry VIII. & des Princes ſes enfans, dont le Roy a fait tirer une excellente copie, pour en étendre la poſtérité, s'il faut ainſi dire, & n'abandonner pas une ſi belle choſe à la fortune des temps.

On entre en ſuite dans une gallerie ſuivie de quatre ou cinq chambres qui continuent ſon plein pied, où l'on peut voir ce que l'Italie a produit de plus beau dans tous les âges de la peinture. Ce ſont comme des eſpéces de préparations qui élevent l'imagination pour joüir plus finement de la veuë du *cabinet*.

J'y rencontray d'abord Eraſme; c'eſt luy-meſme, *Monſeigneur*, on preſteroit l'oreille pour l'écouter, on y void mieux ſon eſprit que dans ſes livres. Froben eſt auprés de luy, tous deux

de la main d'Holbein leur bon amy.

Van-Deik y a ses plus beaux ouvrages : On demeure d'accord qu'il ne faloit qu'un peu plus de vie à ce Peintre pour l'emporter sur tous ceux qui l'avoient précédé. J'y vis à mon aise de ces miniatures dont on parle par tout, & qu'on ne voit presque nulle part, je veux dire celles d'Olivier. Il faut estre Curieux pour sçavoir aimer ce qu'il a fait. Il y a des Raphaels, des Titiens, des Cararaches, des Veronezes, des Coréges, & de toutes les autres maniéres qui ont leur réputation. Il faudroit des années pour y donner ses yeux à tout ce qui le mérite.

Pour les *Médailles*, qui sont mon affaire plus que le reste, elles sont là fort curieuses & fort bien choisies. Il y en a d'or, il y en a d'argent. Les Consulaires & les Impériales sont à part. Il seroit difficile d'en trouver une seule parmy ce grand nombre, qui ne méritast pas l'estime du Prince qui les possede. On ne me montra pas celles de bronze, l'Officier qui avoit ordre de

me conduire par tout, s'en excusa sur la conjoncture du temps qui le pressoit, & sur la confusion où elles estoient. Il seroit à souhaiter que le Roy qui sçait si bien juger de toutes choses, fit le mesme choix que l'Empereur, & qu'il voulut se servir de moy pour les rétablir dans l'ordre. J'aurois l'avantage pour la seconde fois d'exposer en son véritable jour le talent que la nature & les applications de vingt années m'ont donné, & la gloire d'estre utile à un des plus grands Princes du monde. C'est bien de luy, *Monseigneur*, qu'on pourroit dire que l'histoire est le panégyrique, & que son éloge se peut faire par la verité mesme. On ne porta jamais une couronne avec plus de titres. La naissance luy a donné, la conquête luy a rendu, & sa sagesse seule si haute & si éclairée luy conserve. Il n'y avoit que luy qui pût gagner des peuples rebelles victorieux, abatre une tyrannie si tranquillement établie : Au moins tant de siécles ne nous en ont pas encor fourny l'exemple. Cette vertu qu'on admire aujourd'huy sur le trône, a char-

mé toute l'Europe, lors mesme qu'elle a esté dépoüillée de la Majesté ; aussi n'emprunte-t'elle rien de ce superbe caractére qui fait de grands Rois des personnes les plus communes. On sçait qu'elle a redonné les sentimens de l'obeïssance à une nation lassée de la royauté, & qui dans son dégoût & ses indispositions ne pouvoit se soûmettre à ce sage & cet illustre Roy. Toutes ces grandes choses se lisent dans son air, où la fierté & la douceur attirent également le respect & l'amour. Je l'ay vû & l'ay vû seul, je peux dire que dans ce moment glorieux, j'apperçeus le Héros avant le Monarque. Il est bien rare, *Monseigneur*, que la couronne soit le moindre ornement du Prince, & que le mérite de sa personne jette plus de lumieres que l'éclat de la majesté qui l'environne. Mais il faut laisser le travail de cette grande idée aux premieres plumes du monde.

J'eus aussi l'honneur d'approcher *Monsieur le Prince Robert*, de qui je receus ces sortes de bontez qui laissent aux gens la derniére vénération &

les derniéres reconnoiſſances. Il n'y a rien ce me ſemble qui puiſſe mieux marquer ſon mérite que la confidence dont le Roy l'honore : Elle s'étend non-ſeulement ſur toutes les affaires d'Eſtat, mais meſmes ſur celles du cœur les plus particuliéres & les plus intimes. Il partage cette faveur à tous les honnêtes gens qui en ont beſoin, auſquels elle eſt bien plus utile qu'à luy-meſme. Enfin, il ne manque rien à cét aymable Prince ; il eſt grand Capitaine, grand Miniſtre, & le plus ſage de tous les Courtiſans.

J'en demeureray à ces deux illuſtres reflexions : Quelque abondance de choſes qui me reſte à dire de cette grande ville, je dois me ſouvenir que je parle à V. A. S. Elle connoît trop bien l'Europe, & ſçait plus juſtement par le ſecours ſeul de l'Hiſtoire, les particularitez qu'Elle lira dans ma lettre, que moy-meſme qui les ay vûës avec les dernieres recherches. Auſſi eſt-ce moins un preſent que je luy fais du mien, que ſes propres connoiſſances que j'étalle & que je r'apelle en ſa mémoire : C'eſt

tout ce qu'on peut faire à un Prince qui n'ignore rien, & ce que j'ay osé entreprendre pour marquer publiquement que je suis,

Monseigneur,

De Vôtre Altesse Sérénissime,

De Strasbourg en Octobre 1671.

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur

CHARLES PATIN.

QUATRIE'ME RELATION,

A Son Altesse Serenissime,

Monseigneur

ANTOINE ULRIC,

Duc de Bronzoüic, de Lunebourg, &c.



ONSEIGNEUR,

Il m'est bien glorieux que Vôtre Altesse Sérénissime se souvienne de moy,

& qu'Elle s'en souvienne avec des marques de sa magnificence ; qu'Elle me prévienne, qu'Elle me remplisse les mains, & qu'Elle donne à la seule opinion qu'Elle a conceuë de moy, ce qui serviroit de recompense à un mérite extraordinaire & à des services considerables. J'en suis surpris je l'avoüe, & n'osant examiner son discernement, je me vois contraint de mieux penser de moy même, quelque vanité qu'il y ait. Et en vérité, *Monseigneur*, c'est avoir quelque chose de ce goust exquis, que de sçavoir Vous estimer comme je fais. L'éclat de la grandeur jette de l'ébloüissement dans les ames communes, mais il ne donne pas toûjours de l'admiration à des yeux bien ouverts. Cette pompeuse naissance, ce rang illustre que V. A. S. tient dans l'Empire, ne font point mon attention ; tant de vertus, tant de caractéres divins arrétent seuls ma veüe sur Vous. Et cette veüe, *Monseigneur*, toûjours attachée à ce que l'antiquité a de plus heroïque, ne se lasse point de Vous considérer. Oserois-je le dire, je vois plus que je n'ay lû, je ne m'explique pas davantage.

Vous aimez la curiosité, *Monseigneur* : Que le destin en est doux, & que le penchant en est heureux ; qu'un Prince s'y délasse agréablement, & que cet intervalle qu'il se ménage parmy les grandes affaires remet son esprit & rebouble sa vigueur. Il le divertit sans l'amuser, il l'occupe sans l'attacher, il le retient dans l'élévation sans inquietude & dans l'activité sans fatigue. La curiosité est la seconde occupation du Heros, mais particuliérement celle des Médailles. Ces pieces immortelles, ces petits aziles de la mémoire des Grans-hommes, ces depôts sacrez de la vertu & de la gloire, nous découvrent les plus beaux endroits de l'antiquité, & nous les découvrent au naturel. On voit ce qu'on y voit, dans tout son air & dans tout son esprit. Ce n'est que du metal, mais il est animé d'une vie secrette qui ne vient point de l'ouvrier:Elle vient de je ne sçay quelle force qui se communique des grands originaux à leurs images: Ce n'est pas la chose, mais son ame, ce n'est pas l'homme, mais le Demy-Dieu. Quel plaisir, *Monseigneur*, de Vous mesurer à ces grands exemples qui semblent

encor respirer sur leurs copies, de juger d'eux par Vous, & de remarquer en eux ce que Vous sentez en Vous mesme: de reconnoistre à la veuë que tous les siecles ont leurs Heros, & que si les uns ont fait plus de bruit que les autres, c'est que les occasions ont été plus grandes, & non pas les vertus.

L'histoire nous expose les choses passées, elle nous donne le detail des tems, mais la vérité, le fin, le point delicat y manque souvent, ou l'expression qu'elle en fait n'instruit pas assez pour n'avoir ny le relief ny la nature comme la médaille. Ce n'est pas icy le lieu de dire tout ce que nous en sçavons: J'avoüe seulement, *Monseigneur*, que je n'ay pas trouvé de Curieux ailleurs comme en Allemagne. Cette partie de l'Europe qui a peuplé toutes les autres, a conservé chez elle ce qu'il y avoit de meilleur; On pourroit dire que tout le reste n'en est que le rebut, & dans la comparaison nous trouverons toûjours des grandes inégalitez. Il est vray qu'il y a des peuples plus façonnez, qui parent mieux leurs maniéres, & qui l'emporteroient si on ne les voyoit

qu'une fois ou deux : Il ſemble que leur régularité étudiée ne ſerve qu'à en couvrir les défauts. Et peut-eſtre que V.A.S. aura déja fait cette reflexion, que là même où il n'y a point d'eſprit, on ne laiſſe pas d'y trouver un air, une étude d'apparence qui éblouït, au moins l'ay-je ſouvent remarqué en France : Quand même on n'y trouve point d'honneur n'y d'honneſteté, on y trouve un ſoin, un accommodement de conduite, un certain nombre de meſures qui ſuppléent & qui contentent, mais qui ne ſont rien moins que la vertu. Les Allemans, *Monſeigneur*, ſont plus ſolides, ils ont naturellement beaucoup de fonds, ils ſont ce qu'ils paroiſſent, mais comme ils ne paroiſſent pas d'abord tout ce qu'ils ſont, il faut ou beaucoup d'intelligence ou de l'application, pour connoiſtre ce qu'ils ont de mérite. C'eſt particuliérement chez eux que la bonté & la beauté de l'eſprit ſont dans leur pureté naturelle, que la morale eſt toute nuë, ſans fard, ſans déguiſement ; c'eſt par tout un caractére d'ame uni & découvert, qui ne peut ſouffrir l'affectation : Ils veulent bien faire ce qu'ils

font, ſans ſe mettre en peine des agrée-mens & des belles maniéres ; Vous ſça-vez quand il Vous aiment & quand ils ne Vous aiment pas ; Et pour me ſervir des termes d'un de nos Miniſtres, le cœur n'y eſt pas maſqué, la ſincerité & la candeur ſont du crû du pays. Tacite l'avoit dit, il y a ſeize cent ans, *nullos mortalium armis aut fide ante Germanos eſſe.*

Que la curioſité ſoit commune chez eux par cette inclination naturelle qu'ils ont pour la vérité qui s'y découvre com-me dans ſa ſource, ou par cette ſéverité de mœurs qui de tous les divertiſſe-mens de l'eſprit leur fait choſir le plus honneſte & le plus utile, il n'importe, c'eſt en vérité où elle eſt & plus honorée & mieux recherchée. Je l'ay trouvée par tout ſur cette diſpoſition. Voicy quelques découvertes que j'y ay faites dans mon dernier voyage que la re-connoiſſance m'oblige de conſacrer à V. A. S. n'eſtant pas en eſtat de faire rien aujourd'huy de plus important pour Elle.

Je le commençay dans la Suaube par le *Kniebis.* Quelle montagne, *Monſei-*

gueur ! ſa hauteur qui laiſſe la nuée bien au deſſous d'elle & qui me mit preſque de plein-pied dans le ciel, me ſurprit moins que deux ſaiſons que j'y vis en meſme temps, & à quatre pas l'une de l'autre : Le froid & le chaud de concert enſemble, qui par tout ailleurs font tant de bruit ſur nos têtes, c'eſt qu'ils ne peuvent s'accorder en païs neutre, dit-on : Mais quoy que voiſins, quand chacun eſt chez ſoy, rien n'eſt plus tranquille & plus calme. Si cette phyſique eſt juſte, je m'en raporte, toûjours je me ſouviens bien que ſans faire tant de fracas, ils m'ont gelé & roſty d'un moment à l'autre.

Je laiſſay bien-toſt là le prodige pour deſcendre dans le *Wirtemberg* : Ses collines me parurent les plus belles & les plus charmantes du monde, ce n'eſt par tout que vignobles & que moiſſons. Cette abondance par je ne ſçay quelle diſpoſition que le païs luy donne, forme par tout de la veuë, du paiſage, & une eſpece de régularité qui ravit. Les habitans y ſont aymables, peut-eſtre parce qu'ils y ſont accommodez. La bonne fortune qui nous prévient chez nous,

tourne assez nos sentimens à l'honnêteté ; mais ils doivent à leur Prince une partie de ce bonheur domestique. On ne sçauroit jetter la veuë sur eux sans y voir par tout les marques de la douceur de son gouvernement. La puissance & l'authorité n'y paroissent que dans la protection & dans l'ordre : C'est-là tout l'usage qui s'y fait de la souveraineté. Je crois qu'il n'en faut pas davantage pour éterniser sa memoire. Qu'il est difficile d'user si modestement du pouvoir absolu, & qu'il faut de fermeté & de grandeur & d'ame, *Monseigneur*, pour ne vouloir rien quand on peut tout, & pour soûtenir tant de vertus parmy tous les mauvais exemples du siécle ! J'en demeureray là sans porter plus loin ma réflexion, je la trouve trop importante, Les singularitez du College de

TUBINGUE

Sont plus de ma portée, j'en veus parler à V. A. S. C'est un des ornemens du Wirtemberg. Tout y a du raport avec le nom d'Illustre qu'il porte, le bâtiment, les accompagnemens, les dehors.

Tout y a du grand; beaucoup d'étenduë & bien partagée, pour servir de carriére à toutes les maniéres d'écoles & d'exercices. Il y a des Maîtres choisis qui ont avec beaucoup de capacité tout ce qu'on peut avoir de politesse & de bon air. On trouve à se former auprés d'eux, comme à devenir sçavans. La table y a jusques aux délicatesses : L'ordre & la dispensation du tems sont si bien ménagez, que cette juste distribution d'heures à chaque chose, forme une douce habitude qui y dresse les inclinations : C'est moins une discipline qu'une liberté bien ordonnée. Comme tout y est étably sur un grand dessein, il n'y a aussi que les personnes de la premiére naissance qui y soient receües. On n'y veut point de mélange : On prétend qu'à cét âge susceptible, l'air mediocre seroit contagieux, & que cette distinction qu'on leur inspire de bonheure, leur fait prendre dans la suite cette fierté qui doit estre le caractére de leur condition. Enfin, *Monseigneur*, sans passer dans la poussiére & parmy la foule, ils se trouvent tout faits, & vont de même pied à la Cour & au grand monde

de

de, ſans avoir beſoin de milieu ny des dernieres écoles. Monſieur de *Merlay* qui en eſt le grand Gouverneur, & Meſſieurs du *May* & *Cramer* qui y profeſſent, font encor honneur au College. J'auray toute ma vie obligation à S. A. S. Monſeigneur le Duc de Wirtemberg, d'avoir voulu que j'y demeuraſſe quelque temps, & que j'y viſſe à loiſir cette belle maniére d'inſtitution.

Au ſortir de Tubinge j'allay à

STUGARD

Y rendre à S. A. S. ce que je luy devois, & l'aſſurer que quoy que ju pûſſe faire pour ſon ſervice, je n'aurois jamais lieu d'en eſtre ſatisfait: Ce peut eſtre l'effet de ma mauvaiſe fortune, mais ce ne le ſera jamais de mon ingratitude. Elle me permit d'augmenter ſon treſor de Médailles, de quelques-unes, que j'avois portées: Le beau lieu qu'elles occupent, & la belle compagnie où elles ſont, ne leur fait point regreter leur premier Maître; Auſſi ſuis-je plus ayſe de les voir dans de ſi illuſtres mains, qu'entre les miennes. S. A. S. les viſite ſouvent, & je ne doute pas que ſon exemple

n'entraîne pour ainsi dire, l'inclination de la plufpart de Sa Serenissime famille: Messeigneurs les Princes ses fils sont tous bienfaits & ont beaucoup d'esprit. Il ne leur manque que du tems, c'est à dire de l'âge, pour se faire admirer de toute l'Europe. Je vis à

NIEUSTAT

Un autre cabinet; j'aurois mauvaise grace de le loüer, puisque c'est presque l'ouvrage de mes mains, au moins l'est-il de mon esprit. S. A. S. le Duc Fréderic l'aime presque autant qu'il le mérite, & s'y divertit avec plaisir. On m'a dit que Madame la Duchesse void de bon œil ceux qui l'entretiennent en cette belle humeur & qu'elle agrée mes visites. Peut-estre même qu'Elle est curieuse, & qu'étant sœur de V. A. S. Elle a l'esprit tourné aux belles choses. Si Elle ne l'est pas en médailles, au moins l'est-Elle en bijoux. J'en vis chez elle un précieux coffret qui peze plus que moy, où il n'y a que des diamans, des émeraudes, & des perles. C'est là une espéce de curiosité assez rare, mais elle n'est pas permise à

tout le monde. Quoy qu'elle plaise universellement & que les ignorans l'admirent aussi-bien que les sçavans, il faut de grands priviléges pour l'avoir : Il n'en manque point icy, la naissance, l'inclination, la curiosité, la richesse, & mesme du bon-heur. J'aurois vû à

ANSPACH

De belles choses : mais par malheur pour moy le Prince estoit allé rendre visite à cette belle Marquise de Dourlach qu'il a épousé depuis. J'en arrivay plûtost à

NUREMBERG,

Cette ville qui a tant de réputation, & qui en mérite tant. Laquelle préféreriez Vous de Nuremberg ou d'Ausbourg, *Monseigneur ?* toutes les deux l'emportent sur les autres villes d'Allemagne, par la beauté, la grandeur, la propreté, l'affluence du peuple & la magnificence des bâtimens. Monseigneur le Marquis de Dourlach qui les connoît toutes deux, trouve Ausbourg plus belle en quelques endroits, mais il dit que

Nuremberg eſt belle par tout. Je la trouvay bien ſituée, pleine d'honnêtes gens, & ce qui m'y plaît davantage, c'eſt que la curioſité y eſt à la mode, elle y tient lieu de propreté & d'ajuſtement, on l'y connoît aſſez, mais on l'y aime infiniment. J'y vis chez Monſieur *de Viatis* une infinité de choſes rares : Il y a tout ce qui peut entrer dans le gouſt curieux, des livres, des tableaux, des médailles : Mais ſon feu, ſa paſſion, ſa folie, ſi Vous voulez, c'eſt un amas ſurprenant d'armes extraordinaires ou par l'ouvrage ou par quelque circonſtance hiſtorique. Il me montra l'épée qui fit taire Olden-Barneveld, & qui fit en cela plus que toute la puiſſance de la maiſon d'Auſtriche: Et en vérité ſa veuë ſeule eſt bien capable d'effrayer l'Orateur le plus aſſuré : Celle qui coupa tant de teſtes à Prague lors de la rebellion : La pertuiſane qui perça Valſtein à Egre: Elle arreſta mes yeux, & me fit donner quelques réflexions à la deſtinée de ce Favory : Tant d'établiſſemens de grandeur, tant d'authorité, tant de force, coûtérent bien peu à diſſiper: toute la terre eſtoit attentive à ce qu'il alloit faire, l'Empire

trembloit de ſes démarches, & les Etrangers ſe diſpoſoient à fonder ſur luy le deſſein de toutes les affaires ; enfin on ſe préparoit à voir bien-toſt changer la face du monde, le coup d'un faquin le jetta ſur le carreau, & on ne parla plus de luy.

On y voit auſſi les armes des plus grands Princes de ces derniers ſiécles. Je ne ſçay ſi c'eſtoit un jeu de mon imagination, mais il me ſembloit, *Monſeigneur*, que ce brillant qui en ſort de tous côtez, eſtoit moins l'éclat du metail que l'impreſſion de tant de coups & d'executions héroïques. Et en verité il n'y a rien qui touche plus vivement l'idée que ces ſortes d'objets : Peut-eſtre que la difficulté qu'il y a d'aſſembler ces dépoüilles précieuſes, empeſche que la curioſité n'en ſoit ſi commune.

Pour des médailles on n'y en trouve pas beaucoup de la premiere importance. Des autres il y en a preſque par tout, & dans les mains de toutes ſortes de perſonnes, ſoit que l'eſprit de la Curioſité en ait fait l'amas, ſoit que l'opulence qui en entraîne toûjours

avec elle ce qu'il y a de précieux les y aït apportées. Monſieur *Volkamer* en eſt mieux partagé que les autres, V. A. S. en jugera par cet échantillon, c'eſt un Jules d'or avec le revers d'Auguſte : Je le tiens de ſa libéralité. C'eſt un Médecin tres-éclairé, & qui a toutes ces qualitez qui attirent la belle eſtime. J'y peux joindre Monſieur *Noberlein*, un Apoticaire hors du commun : il a une bibliothéque, un cabinet, & un eſprit qui l'élévent à mon ſens ſur tous ceux que je connois de la meſme profeſſion. J'eus de luy cette belle médaille d'or de Conſtantin, VICTOR OMNIUM GENTIUM.

Il y a des ſçavans : l'antiquité, l'hiſtoire, la politique, l'éloquence & les méchaniques meſme y floriſſent. J'aurois à entretenir long-temps V. A. S. ſi je voulois me ſouvenir icy de tout ce qu'il y auroit à dire ſur ce ſujet. Un mot ſeulement d'un Monſieur *Grundler* : C'eſt un Moine qui s'eſt venu reformer, à ce qu'il dit, ſur la morale du Docteur Luther. Pour ſe juſtifier auprés de moy de ſon changement par la comparaiſon du party qu'il abandonne à celuy qu'il embraſſe, il faudroit qu'il eut autant d'em-

pire ſur la raiſon qu'il en a ſur les yeux, à qui il fait voir ce qu'il veut, & comme il le veut, car il a tout ce qu'on peut avoir de fonds dans le ſecret de l'optique. C'eſt cét Art, *Monſeigneur*, qui peut placer la moitié du monde dans un point, qui a trouvé le moyen de faire ſortir des échos viſuels du cryſtal, & d'approcher les objets les plus éloignez par des reproductions d'eſpeces & de correſpondances de vûës qui étend dans les eſpaces les plus bornez des lointains à perte de vûë: Enfin c'eſt cét Art trompeur qui ſe jouë de nos yeux, & qui avec la régle & le compas déregle tous nos ſens. Noſtre homme va encor plus loin, il remuë les ombres comme il veut ſans le ſecours des enfers. On a quelquefois parlé à V. A. S. de cette glace ſphérique qui reçoit les eſpeces des objets éloignez par un filet de lumiére, & qui roulant dans les ténébres, les y imprime & leur fait ſuivre ſon mouvement. Les fantômes & les ſpectres véritables ne ſentent pas plus l'autre monde: Je ſçay des Heros qui ont pâly à la vûë de ces jeux & de ces ſophiſmes de Magie.

Et n'en déplaise à Mr. Grundler, toute l'estime que j'ay de son sçavoir, ne m'ôta pas la frayeur, je crûs qu'il n'y eut jamais de plus grand Magicien que luy au monde. Je vis le paradis, je vis l'enfer, je vis des spectres. J'ay quelque constance, mais j'en aurois volontiers donné la moitié pour sauver l'autre. Tout cela disparut, & fit place à des spectacles d'une autre nature. En un moment je vis l'air remply de toute sorte d'oyseaux, à peu prés comme on les peint à l'entour d'Orphée : En un tour de main on me representa une nopce de village, d'une maniére si naturelle que je m'imaginois estre de la feste. L'horizon de ma vûë fut occupé en suite par un palais si superbe qu'il n'y a que l'imagination qui le pût produire ; Au devant duquel on couroit la bague. Les Heros en estoient, ces Dieux que l'antiquité adoroit; C'estoit un plaisir d'y voir Momus monté sur un barbe, qui se moquoit avec des Satyres de Jupiter qui avoit manqué d'adresse en si belle compagnie. Mais finissons ces visions & tâchons de recréer V.A.S. de quelque chose de plus solide.

Quoy

Quoy que les Particuliers ſoient riches à Nuremberg, on peut dire que ce qui eſt public eſt infiniment plus ſuperbe. C'eſt ce que j'ay obſervé dans les Républiques que j'ay veuës, & c'eſt ce qui les conſerve. Leur *Arſenal* eſt tres-bien entretenu, & peut armer en un inſtant neuf à dix mil hommes. *La Cour* eſt un bâtiment des plus magnifiques enrichy d'une infinité de peintures de prix; dont celles de ce grand Durer tiennent avec raiſon le premier lieu. *Le Château* qu'on prétend eſtre du temps de Druſus répond bien à ſa réputation. Du plus bel endroit qui ſert à l'occaſion, de logement aux Empereurs, on découvre toute la ville, & ſi on le peut dire ainſi l'horiſon tout entier. Les campagnes des environs n'ont rien qui borne la veuë, & la ſeule foibleſſe de l'œil empeſche qu'on ne découvre encor plus loin. Sa hauteur ſe peut prouver par la profondeur de ſon puits: On pourroit faire une aſſez longue hiſtoire du moment qu'on auroit jetté une pierre dedans juſques à ce qu'on eut entendu le bruit de ſa chûte. Cét intervalle eſt ſurprenant, & je doute ſi ce puits de Joseph

ſi célébre dans les Hiſtoires & dans les Relations modernes,mérite plus de conſidération, au moins n'ay-je pas envie de l'aller meſurer pour en faire la comparaiſon. Je vis chez un particulier, ces belles *figures de bronze* que le Magiſtrat a fait faire pour la fontaine de la grande place : Ce dévroient eſtre des Dieux, les hommes n'en peuvent faire, mais au moins ont-ils fait des Geans. Le Neptune peſe 3300 livr. c'eſt aſſez pour écraſer luy ſeul plus de monde que tous les Geans de la Fable. C'eſt à mon ſens, un des plus beaux ouvrages du ſiécle.

La *Bibliotheque publique* eſt aprés celles de l'Empereur & du Roy, la plus belle que j'aye veuë. Les manuſcrits & les miniatures l'élevent ſur beaucoup d'autres, & ſes petits ornemens la rendent plus agreable & plus utile : Ce ſont des portraits de Sçavans Hommes, des ſquelettes de beaucoup d'animaux differens, & de ces curioſitez naturelles qui élevent l'eſprit en meſme temps qu'elles l'inſtruiſent. Le bon Mr. Volkamer y en a mis une partie, c'eſt un exemple à imiter. J'appris en ce lieu l'honneur que m'avoit fait le Sénat de me régaler de

quelques médailles qu'il m'avoit envoyé à Paris ; j'en ay le cœur tout glorieux & tout plein de reconnoissances, quoy que je ne les aye pas encor receuës.

L'affluence de Nuremberg a eu besoin d'estre divisée : On a étably l'Academie à

ALTORF,

Où les études florissent en toute maniere : La belle Bibliothéque publique en est le fondement, & les Professeurs en sont les organes. Mr. *Hofman* y enseigne la medecine avec un grand succez; Monsieur *Vagenseil* s'exerce particuliérement sur la Langue Hebraïque & la Théologie des Juifs. Que le grand Scaliger auroit eu de plaisir de conferer avec luy, de tant de difficultez de leur Loy & du Talmud qui l'inquiétoient : Personne n'en avoit tant sçeu depuis I. C. & depuis Scaliger je ne crois pas que personne ait poussé plus loin ces connoissances. Il ayme les médailles & les connoît, je dois à sa courtoisie un Gordien Grec frappé à Bysance , que je publieray en son temps.

Trois journées au delà de Nuremberg, on trouve

BAREIT.

C'est une petite ville qui avec son district sert d'appanage à un Prince de la maison de Brandebourg. Celuy qui en est aujourd'huy le Maître a épousé en premiéres nopces la fille de l'Electeur de Saxe,& en seconde celle du Duc de Wirtemberg, cette Princesse Sophie si sage, si éclairée & si magnifique. Elle est fort honorée de tous ceux qui la connoissent, parce qu'Elle mérite de l'estre, & mesme parce qu'Elle est curieuse. Son *Cabinet* est comme un magasin du Colchonda; j'y vis de toutes ces riches pierres qu'on tire de ses mines, & une entr'autres,plus longue & plus large que mon œil, fort épaisse & parfaitement nette. C'est un diamant de conséquence par sa beauté & par son poids. Si Bareut est si riche au *Cabinet*, il ne l'est pas moins à la *Cave*; j'y fus, *Monseigneur*; & j'aurois pû n'en pas revenir, si j'avois crû ceux qui m'y conduisoient. Ulysse n'en seroit peut-estre pas sorty si sobre que de chez Circé, il y auroit trouvé des liqueurs de son

pays, accompagnées de tout ce qu'il y a de delicat dans l'occident : Ces rencontres font quelquefois bien avorter des desseins. On m'a dit que le Prince n'épargne rien pour cette agreable provision, comme la Princesse pour son Cabinet.

Ces douceurs & ces richesses ne retardérent mon voyage qu'autant de temps qu'il en falloit pour les voir. Je m'avançay en Saxe & vis

IENE,

Cette Academie si florissante à qui tous les Etudians du Septentrion viennent faire leurs premiers hommages. On y en a compté jusques à trois mille; il y a apparence qu'il y en auroit davantage, si la paix dont on joüit presentement, écarte jusques aux soupçons de la guerre : Il faut peu de choses pour effrayer les Muses, & j'aurois peur qu'au premier coup de canon, elles ne quittassent toutes le Parnasse. Le Prince qui est de la maison de Saxe, la fait agrandir, & n'oublie rien de ce qui luy peut augmenter son ancien lustre. J'y ay

connu deux tres-habiles Profeſſeurs, Meſſieurs *Rolfinc & Boſius* : Celuy-là eſt tres-renommé pour la Medecine, & celuy-cy pour l'Hiſtoire. J'apprehende pour eux qu'ils ne joüiſſent pas long-temps de leur doctrine ; l'un eſt fort vieux, & c'eſt aſſez pour eſtre toûjours malade, l'autre ne ſe porte guéres mieux, quoy que beaucoup plus jeune. Ce *Mr. Boſius* a des médailles conſidérables, & les connoît bien : Il m'a permis d'en tirer à la plume quelques copies qui ſerviront quelque jour à la République des lettres : Cependant elles ornent merveilleuſement mes manuſcrits.

Trouvez bon que je Vous diſe quelque choſe de ce *Prince*. Tout jeune qu'il eſt, il eſt auſſi éclairé que les plus habiles : Il n'attend que l'occaſion de ſe faire connoître pour ce qu'il eſt. Il ayme la France & les François, & parle auſſi poliment que le beau monde de Paris & de la Cour. Madame la Ducheſſe ſa femme, eſt née Ducheſſe de la Trimoüille, & c'eſt elle apparemment qui entretient cette inclination. Que dirois-je de ſa vertu & de ſon humeur, qu'on ne connût pas en France & en

Allemagne : L'hermine que je donnay pour le type de son emblême en peut découvrir quelque chose par ces paroles, CANDOR MIHI SUFFICIT UNUS.

WEIMAR,

Qui est dans le voisinage, donne son nom à une branche de la maison de Saxe, pour la distinguer de l'Electoralle. C'est une Ville médiocre, dont le Palais est extraordinairement grand & superbe. Ce *Salon* où sont peintes les actions du Duc Bernard, est le plus magnifique que j'aye vû en Allemagne. Si rien ne se peut faire de plus beau pour satisfaire les yeux, on peut dire qu'une *autre Chambre* est faite pour l'esprit, où ceux qui sont au milieu n'entendent rien de ce que se disent les personnes qui sont aux extrémitez. On y soupçonneroit de la magie, & en vérité cela est surprenant : Ce n'est cependant qu'un jeu de l'Architecture qui porte le son de la voix par la ligne concave de la voûte, à l'autre extrémité, sans l'épandre dans le grand vuide de la grand Chambre. J'eus des pensées bien plus tragiques de Iene à Leipsic, quand je fus dans ces vastes

campagnes qui ſemblent encor fumer de tant de ſang qui y fut répandu il y a quarante ans. Que de grandes idées ſe preſentérent alors à mes yeux. Là fut tué, *me diſoit-on*, le grand Guſtave ; là Papenheim fut bleſſé, là il mourut en le reportant à Leipſic ; là eſtoit l'artillerie des Impériaux, là celle des Suedois : Là fut le fort du combat & le plus grand carnage ; là on enterra les neuf ou dix mille hommes qui y reſtérent. Toutes les Villes d'alentour porteront long-temps les triſtes témoignages de cette guerre : Il me sembloit ſ'y voir enſemble : Et *Lutzen*, *Nambourg*, *Weiſſenfeld*, occupérent plus long-temps mon eſprit que mes yeux.

Tous les Marchands ſçavent qu'il y a des grandes Foires à

LEIPSIC,

Comme les Gens de Lettres ſont informez de ſon Academie : On l'eſt moins de ſa curioſité. J'y vis le Cabinet du Bourguemeſtre *Laurents*, remply de toute ſorte de curioſitez : Sa maiſon eſt un palais qui vaut mieux que ſon Cabinet. On eſtime Mademoiſelle ſa fille

comme une vertueuſe par excellence qui ſçait une infinité de choſes, & qui les peut dire en beaucoup de Langues; c'eſt aſſez pour valoir mieux que le Cabinet & la maiſon. Je vis des médailles en quelques autres endroits, & entr'autres ce Cabinet ſi renommé de Monſieur *Meyer* : Il eſt à vendre, ſi tout ce qu'on m'en avoit dit euſt eſté véritable, j'avois avec moy aſſez de ducats pour le payer. Un de ceux qui me le montra & qui en eſt héritier en partie, me fit fort griſe mine, lors qu'il m'entendit dire que ſes médailles d'Othon en bronze n'étoient pas véritables. Il en eſtoit ſi perſuadé, que peu ne s'en faluſt que je ne fuſſe payé de mon trop de ſincérité, par l'affront & la douleur que j'aurois eu de ne pas voir le reſte. C'eſt ce qui m'a fait prendre réſolution de ne guéres parler, quand je me trouveray avec des Gens de cette humeur-là, & que je ne diray des véritez de cette nature, que lors que j'en ſeray ſorti. Ils ont une médaille de grand bronze de Julia femme d'Auguſte, qui feroit, à mon ſens, la plus précieuſe de ce Cabinet, ſi elle ne

m'étoit pas suspecte : Sa consécration est designée par un paon & par l'inscription. Ils ont quelques bonnes médailles en or & en argent dont j'ay pris le memoire, mais ils en veulent avoir huit cent écus, & c'est trop pour moy.

WITTEBERG

Est une place forte, où on ne laisse pas d'étudier. La Theologie n'y est pas si mitigée que dans les autres lieux du mesme culte, ils y sont plus rudes, & j'ose dire plus injurieux qu'ailleurs. Dans l'Eglise du Château on prend plaisir de montrer aux Etrangers le *Sancta Sanctorum* du grand Autel, dénué de tout ce qu'il contenoit. *Ossa Sanctorum debent quiescere*, disent-ils, nous avons enterré sous cette pierre prochaine, toutes les Reliques que les Papistes y adoroient, & ce fut une des premieres suites de nôtre réformation. J'y vis beaucoup de tableaux plûtost scandaleux qu'édifians, un entr'autre où le Peintre fait administrer la cene par le Docteur M. Luther & P. Melanchton. A leur main gauche il y a representé l'enfer, par une grande gueule de diable,

au dedans de laquelle on apperçoit un Pape, des Cardinaux, des Prelats & des Moines. Je ne pûs m'empescher de demander à celuy qui me conduisoit, si c'étoit-là un lieu à prier Dieu, & si ces peintures leur inspiroient de la devotion. On voit en bronze dans cette Eglise, des *Statuës* fort superbes, des deux Ducs Electeurs de Saxe, Frederic III. & Jean. Celuy-là avoit fondé l'université de Wittéberg, en changeant la Religion de son païs: Celuy-cy acheva l'œuvre, & presenta dans Augsbourg sa confession de foy à Charles-quint. Je m'arrétay dans ce lieu plus volontiers à deux tableaux admirables *d'Albert Durer*, & aux portraits grands comme nature de Luther & de Melanchton, de la main de *Lucas Cranis*, qui sont vis à vis & au dessus de leurs tombeaux. Il y en a quelques autres de ce mesme Peintre, dont il n'y en a point de si plaisant que celuy que je vis dans la principale Eglise de la Ville, qui en est comme la paroisse. Il est de fort bonne main & represente Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, suivy de Saint Pierre & de quelques autres Apôtres, qui tombent entre les

mains de Judas & des Juifs. V. A. S. ne s'aviseroit jamais des ornemens qu'on leur a donnez : Celuy qui presente la main à Nostre Seigneur a la tiare en tête justement comme on peint le Pape à Rome : Ceux qui l'accompagnent sont vêtus en Cardinaux, Evesques, Prelats, &c. Est-ce copier bien juste les Juifs qui trahirent & qui livrérent Jesus Christ? c'est pourtant ce qu'ils veulent dire. J'ay vû ailleurs beaucoup de Luthériens, mais je les ay toûjours trouvez plus modérez. Les injures ne servent qu'à irriter les esprits, la haine succéde, & qu'en peut-on attendre dans la suite que toute sorte de malheurs ? J'aime mieux dire tout bas, *Doce nos Deus vias tuas, &c.* Au reste, la mémoire du Docteur Luther est fort précieuse en ce païs-là: On y vénére les lieux où il a passé, les chambres où il a dormy, les livres qu'il a lû, & les jardins où il a travaillé: Ils ont mesme donné son nom à une fontaine qui est à mille pas de la ville, parce qu'il venoit souvent en ce quartier-là pour y étudier, & pour conferer avec ses Amis de la réformation qu'il méditoit.

Nous passames bien vîte à

BERLIN.

Quoy qu'il y ait un assez grand espace de païs : On se sert sur cette route de chariots de poste qui courent jour & nuit : On ne s'y repose que pour changer de chevaux. Je fus tout à fait remis de cette fatigue, dés que j'eus vû Berlin. Tout m'y parut si beau que je me figurois dans le ciel une ouverture d'où le soleil faisoit sentir ses faveurs à ce territoire : Ce ne sont plus ces solitudes que je venois de parcourir. La Ville est composée de trois autres, dont les bâtimens sont trés réguliers, & la pluspart à l'Italienne. La forest qui n'en est qu'à cinq cent pas, sert aux délices du Prince qui y entretient toute sorte de bâtes fauves, & qui par un plaisir dont peu de Gens sont capables, s'expose souvent à la chasse qu'il en fait. J'ay oüy dire qu'il sçait si bien prendre son tems quand le sanglier passe, qu'il s'y met comme à cheval, jambe deçà jambe delà, & qu'il le poignarde ainsi sous Soy. Cette description seulement me

fait peur, & on ne peut aymer ce Prince là comme je fais, sans crainde au moins les malheurs qui en peuvent arriver. Je luy dirois volontiers ce que Venus disoit à Adonis,

——— In audaces non est audacia tuta,
Neve feras quibus arma dedit natura, lacesse;
Fulmen habent acres in aduncis dentibus apri.

Les jardins y sont remplis de citroniers, d'orangiers, de jasmins, de toutes les especes de fleurs, & en un mot de toutes les delices qui ont acquis à l'Italie le tître de Reine des nations, par le bonheur de son climat, & de sa fertilité.

Le *château* où réside S. A. E. est fort ancien: Son architecture n'inspire rien que de grand: Ce qu'il y a de plus commode est de bâtiment moderne. La Bibliotheque y est si magnifiquement logée, que je n'en sçay pas qui le soit mieux: Elle le mérite bien, car c'est une des plus belles de la terre, ou pour le nombre des livres, ou pour le choix. Le Cabinet des médailles qui l'accompagne, mérite la visite & l'attention de tous ceux qui en ayment la curiosité.

S. A. E. qui se donne toute entiére aux soins du gouvernement, n'a pas laissé de donner encor du tems à cét établissement. On auroit peine à croire les progrez qu'Elle y a faite de ses seules terres, vers Vesel, Santen & Cleves : On y en a trouvé grande quantité, mais ce qui est de plus important, est qu'on y en a trouvé de trés-rares : Celle de Cornuficius est de ce nombre, dont je n'ay jamais veu de plus belle ; mais je ne prétens rien particulariser icy : J'ay des mémoires de ce qui est précieux, & mon mémoire par bon-heur est bien long. J'ay desseigné mesme celles que j'ay jugé singuliéres : Le nombre en étoit si grand que je demanday un autre jour la permission d'y travailler. Je me souviens d'y avoir employé cette seconde fois cinq ou six heures, & d'en avoir fort enrichy mes manuscrits : Quand je n'en aurois remarqué que la dixiéme partie, j'aurois crû mon voyage bien employé. Mr. *Heimbach* en a le soin & les ayme d'affection : Je ne doute pas qu'il ne contribuë de tout son pouvoir à la satisfaction qu'en desire Mr. l'Electeur son Maistre. Ce Prince en est autant curieux

qu'on le peut eſtre ; c'eſt une ſuite de la connoiſſance qu'il a des belles choſes, & de la grandeur de ſon génie. Il me fit l'honneur de me dire qu'il s'y entretenoit fort agreablement, & qu'il y employeroit encor plus de temps, dés que les affaires d'eſtat luy en laiſſeroient le loiſir. C'étoit un temps faſcheux pour nos études, *Monſeigneur*, On ne parloit alors dans Berlin & dans toute la Marche, que de paſſage & de levées de gens de guerre. C'eſtoit dans cette conjoncture où toute l'Europe avoit les yeux ſur la conduite de S. A. E. On ſçavoit que les Hollandois n'eſpéroient ny de plus fort ny de plus prompt protecteur, & que le ſecours qu'il leur donnoit eſtoit ſeul capable d'empêcher, ou au moins de différer leur perte. Ses actions paſſées Luy ont acquis tant de réputation en Pologne & en Suede, que Son nom ſeul appuye le party qu'il embraſſe ; Auſſi eſt-ce un Prince d'un génie admirable. Je n'ay jamais veu perſonne qui ne l'aimaſt, pour moy je l'honore de tout mon cœur ; mais encor dois-je dire à V. A. S. que j'y ſuis obligé par l'accueil qu'il me fit à Berlin, par les offres

dont

dont il m'honora, & par la bonté qu'il eut de me dire qu'il vouloit entretenir correſpondance avec moy : Que ce mot ne Vous faſſe point de peine, *Monſeigneur*, S. A. E. ne me l'a demandée qu'en curioſité, en hiſtoire antique, & en médailles, & je ſerois tres-fâché que mes ennemis m'en fiſſent de nouvelles affaires : Dieu, le Roy & le tems me feront raiſon des paſſées, ils le pourroient faire dés aujourd'huy, mais c'eſt à moy d'attendre. S. A. E. a dans Berlin une autre perſonne auſſi éclairée dans la curioſité que j'en conoiſſe, j'entens celle des médailles que nous apelons par excellence la belle curioſité : C'eſt un Conſeiller de ſon S. A. E. qui en poſſede autant qu'un Particulier en peut poſſeder : Il en a de ſi bien conſervées, qu'on voit aſſez que c'eſt une élite de longue-main. Je l'ay connu en France il y a plus de vingt ans, & tout jeune qu'il eſtoit, j'en préſumois déja de grandes choſes. Ses connoiſſances ſe ſont accruës avec l'âge, & je doute ſi, en ne parlant pas de moy, il y a quelqu'un qui aime plus les médailles que luy. Il a paſſé quelques années en Italie, il a veu toute l'Allema-

gne, & ce qu'il ſait, me fait croire qu'il a vû tout ce qu'il faloit voir pour eſtre curieux, ſavant & intelligent. Je peux aſſurer V. A. S. que c'eſt un des plus honêtes hommes du monde, & je croirois avoir fait tort à nôtre *Monſieur Seidel* de ne Vous avoir pas fait cette parentheſe en ſa faveur. Je ſçay qu'il eſt Luthérien & Luthérien zelé, mais l'amitié qui eſt entre nous, & la conformité de nos inclinations, n'a pas ſouffert la moindre altération de la diverſité de nos ſentimens.

Les deux jeunes Princes ſeront quelque jour de grands Curieux, *Monſeigneur:* On les forme ſur le Heros qu'ils voyent tous les jours. S. A. E. leur eſt un modelle familier dont ils ne peuvent tirer que de tres grandes idées. Ils ſavent déja les langues, & ſont fort adroits dans tous les exercices. Ils ne ſont pas moins inſtruits, dans ce qui peut cultiver leur eſprit. Leurs chambres ſont moins ornées que chargées de livres, de cartes geographiques, de tables chronologiques, de ſphéres & de médailles. Ce ſont des inſtrumens qui font enfin des miracles, en entretenant innocemment la grandeur de l'ame dans le tems

de la prospérité, & qui luy servent de médecine & de consolation dans le tems de malheur. C'est une régle des Sages, comme Vous sçavez, *Monseigneur*, d'être prest à tout évenement, Annibal s'en trouva bien. Il y a apparence que ces Princes ne verront jamais la fortune que riante & incapable de leur nuire, mais c'est beaucoup par dessus d'avoir la Vertu pour amie & pour familiére. Monsieur le Baron *de Sverin* premier Ministre d'estat, & grand Patron des Muses, leur a inspiré de ces beaux sentimens, & a rendu un grand service à S. A. E. d'avoir si bien tourné l'esprit de ces deux jeunes Princes, & d'avoir heureusement suivi la pensée d'Aurélius Victor, *Compertum est eruditionem, elegantiam, comitatem, præsertim Principibus necessarias esse, cùm sine his naturæ bona quasi incompta aut etiam horrida despectui sint.*

De la Marche de Brandebourg, je vins en Saxe, où le climat est assurément plus doux, & par conséquent les terres plus fertiles. Je n'ay jamais vû de plus beau jardin que celuy que S. A. E. a fait dresser dans les fauxbourgs de

DRESDE.

J'y vis la Princesse Royale de Dannemarc, mariée à Monsieur le Prince Electoral, qui aime ce dit-on cette promenade plus que tous les autres passe-tems. Le vin du voisinage est tres-delicat : les biéres qu'on y fait sont aussi friandes qu'en aucun endroit d'Allemagne. Il y a du gibier plus qu'en lieu du monde, ce qui fait faire bonne chére par tout. J'ay l'obligation au Docteur *Schubart* chez qui je demeurois, de me l'avoir toûjours faite & de m'avoir fait voir dans *Dresde* ce qu'il y avoit de plus considérable. Je voudrois n'en pas parler, parce qu'il me semble qu'on sçait la plus grande partie des choses que j'en voudrois dire, & que je n'en pourrois pas dire assez. Elle est belle, elle est forte, elle est riche, elle s'embellit, se fortifie & s'enrichit tous les jours. J'en lisois depuis peu quelque description dans l'Europe vivante, mais je n'aime pas à repeter. Le *Palais* contient une infinité de merveilles, dont on a imprimé le catalogue, mais encor n'y sont-elles pas toutes. Sept.

grandes chambres sont remplies des plus riches bijoux que V. A. S. se puisse imaginer, une infinité de vaisseaux de crystal de roche, de corail, & de pierres précieuses. Des tableaux d'Albert Durer, de Titien, de Lucas de Leyde, de Lucas Cranis, de Rubens, & de quantité d'autres Maîtres excellens. J'y vis de la main de ce premier la vie de la Vierge en sept pieces, qui a esté gravée en bois. Il y a un grand morceau de la vraye croix.

On y void avec plaisir des ouvrages de plusieurs Princes : cela est superbe, *Monseigneur* ; de voir ce que l'art peut produire quand il est exercé par de si nobles mains. Il y a plus d'automates qu'en lieu du monde, de grandes, de riches, & de surprenantes. Je m'y arrêterois plus long-temps, n'estoit que mon esprit me porte aux médailles que j'y vis. Monsieur *Beutel* qui en a le soin, s'y veut appliquer doresnavant : Il y trouvera de l'employ dans le déchiffrement de quantité de rares qui y sont, & dans l'ordre qu'il leur faut donner. Je ne pûs voir un petit coffret d'antiques d'or, parce qu'il est dans le cabinet secret de S. A. E. qu'Elle estoit absente de

Dresde, & qu'Elle n'y vint dans le tems que j'y estois que pour y passer une nuit. On en fait une grande estime, & il y a apparence que je l'aurois aussi faite, si je l'avois vû. Il n'a pas tenu à Messieurs les Barons *de Frizen* qui y sont dans les premiers emplois, aussi-bien que du premier mérite; mais comme j'ay déja dit, l'absence du Prince me priva de la satisfaction que j'en aurois euë. J'y retourneray une autre fois tout exprés, & l'amour que j'ay pour les médailles est assez grand pour me résoudre à ce voyage, où je ne considére ny le temps ny la dépence, lors que j'enrichis mon esprit de nouvelles découvertes; J'auray vû alors les Cabinets des cinq Cours Electoralles seculieres, & peut-estre que personne ne sçait si bien que moy les merveilles qui y sont en ce genre.

Seroit-ce un divertissement pour vous, *Monseigneur*, qued e vous entretenir de la beauté d'une *Apothiquairerie?* En ce cas, celle de Dresde peut estre décrite. V. A. S. jugera par quatre mille boëtes d'argent, de la diversité des remedes dont elles sont remplies: C'est là où on


P. 215.

trouve presque autant de moyens de rétablir l'homme qu'il y en a ailleurs pour le faire mourir. Ils y ont quelques médicamens tres-renommez : J'y goûtay de cette eau de vie qui n'est pas moins célébre par son excellence que brillante par ses papillotes d'or: S. A.E. qui en honore la dispensation de sa presence suffit à son éloge. On conserve dans ce mesme lieu des Mumies de toutes sortes ; C'est une curiosité qui n'est guéres utile , mais elle a pourtant sa beauté. Il y en a des blanches & des noires : Celles-cy sont d'ordinaire embaumées , entourées de bandelettes , & remplies d'idoles, de petits animaux & d'autres bijoux superstitieux. On m'a fait present ailleurs de quelques curiositez de cette espéce, qui ont esté déterrées depuis peu d'une pyramide d'Egypte : Peut-estre que la representation en donnera quelque divertissement à V. A. S. je l'ay fait faire en racourcy ; si les originaux Luy en plaisent , je tiendray à beaucoup d'honneur la grace qu'Elle me fera de les accepter.

C'est un spectacle assez singulier que de voir le cabinet des squelettes. On a

pris plaisir d'en faire là, de toute sorte d'animaux, & on les y conserve avec grand soin : C'est leur procurer un espece d'immortalité. On y a joint beaucoup d'autres especes de curiosité : Je me souviens entr'autres d'un prodige ; C'est un Elephant naturel, long environ d'un pied, qu'on assure estre le fœtus d'une femme. Qu'on en recherche la cause dans les effets d'une imagination depravée, ou dans le crime qu'il vaut mieux celer que soupçonner, elle est toûjours, ce semble, au dessus de la nature : Pline en rapporte un exemple pareil en ces termes, *Alcippe Elephantum peperit, quod inter ostenta est.*

Pour de différens animaux vivans, je n'en ay jamais tant vû, & j'aurois peine à croire qu'il y en eut tant ailleurs. L'Afrique n'a peut-estre pas tant de monstres. Monsieur l'Electeur qui se plaît à cette curiosité, en a fait venir d'Orient & d'Occident, mais le plus grand nombre vient de ses terres. Il n'y a pas de plus belles chasses au monde, on y massacre quelquefois en un jour jusques à mille sangliers. Aussi S. A. E. y prend Elle un plaisir singulier, & y fait plus de

de dépense qu'aucun autre Prince. J'admiray le Gouverneur de ces bêtes qui en faisoit ce qu'il vouloit. Vous diriez que les loups, les lions, les ours, les linx, les tigres, les léopards perdent toute leur furie quand ils le voyent, au moins ne luy sont-elles plus farouches. On chassa autrefois de Carthage un des plus grands Seigneurs de la ville, parce qu'il avoit apprivoisé un lion, & que ces Républiquains avoient peur que leur liberté ne periclitât entre les mains d'un homme si ingénieux, qui faisant des bêtes sauvages ce qu'il vouloit, auroit à plus forte raison tourné les esprits de ses Citoyens à faire ce qu'il auroit desiré.

Je ne peux sortir de la *Misnie*, *de la Saxe* & de *la Lusace*, sans dire que j'y ay esté bien surpris, & que faute de bons mémoires, je ne m'estois pas attendu à un si beau pays ; & je ne m'étonne plus de tant de difficultez qui traversérent Charlemagne dans la conquête qu'il en fit.

LA BOHEME

Faisoit autrefois un Royaume particu-

lier:Elle obeït aujourd'huy à l'Empereur. C'eſt un tres-bon pays, mais ſes guerres inteſtines & étrangéres l'ont bien affoibly. Je la comparerois à un ſoldat qui a tué ſes ennemis, qui languit encor des bleſſeures qu'il a receu en combattant. J'ay oüy dire que la preſence de l'Empereur y rétabliroit en peu de temps cette vigueur qu'elle n'a plus : Cela me fait ſouvenir de ces malades qui guériſſent dés qu'ils voyent leur Médecin. Je n'y vis rien de ce que je cherchois, auſſi ne trouve-t'on de curioſitez dans les petites villes que fort rarement.

PRAGUE

En récompenſe m'en fit bien voir. Les Juifs m'y apportoient tous les jours des médailles, mais de tres-peu de conſidération : J'avois honte de leur ignorance & de leur pauvreté. Ils m'apportoient auſſi quantité de pierres qu'on pouvoit appeller précieuſes. Je n'aime en cette curioſité que ce qui eſt extrémement beau, & je ne trouvay rien de cette nature. Cette ville m'occupa au point que je m'y laſſois tous les jours, quoy que j'en

ville chaque fois de nouveaux quartiers. On me dit que je ne me devois pas étonner de sa grandeur puis qu'elle contenoit sept villes différentes; cela augmenta mon étonnement, car j'aurois crû qu'elle en contenoit plus d'un cent. Elle est aussi large que Londres est longue: Le grand nombre des habitans répond à la grandeur de la ville. Si les treize cent Apoticaires de Londres suffisent pour en prouver l'affluence, les deux mille Jésuites de Prague serviront aussi à quelque chose. Les autres compagnies religieuses y sont en aussi grand nombre, qu'en aucun endroit de la terre. Elles y ont des monastéres qui ressemblent plûtost à des Palais qu'à des retraites de gens qui ayét renoncé aux vanitez du monde. La pieté y a bien fait d'autres merveilles: Les Espagnols y ont une Eglise, & par conséquent une habitation, avec le titre de *Pelerins d'Emaus.* Je n'en ay point oüy parler ailleurs que là. Le peuple y est fort devot, je ne voudrois pourtant pas croire tout ce que ce zele leur suggére. On me fit voir dans une Eglise les trois pierres d'une colomne que le diable, *dit-on*, avoit apporté de Rome pour tromper

certain Prestre disant la Messe, avec qui il avoit fait pact : Que saint Pierre jetta trois fois ce Diable & sa colomne dans la mer, & que ce retardement ayant fait perdre les mesures au Diable, il en fut si enragé que de dépit il rompit sa colomne, & fut encor trop heureux de se sauver, & le reste. Mon silence ne fut pas bien interpreté par ceux qui m'en faisoient l'histoire, il falut dire si je le croyois ou non : Je pensois en estre quitte en disant que je ne l'avois jamais ny leuë ny oüye, quoy que je fusse passablement informé des miracles de S. Pierre, mais que peut-estre la circonstance du temps m'aideroit : Je demanday donc en quel temps cela estoit arrivé, on me répondit par beaucoup de milliers d'années : Mais, répondis-je, la Religion Chrêtienne n'est établie que depuis seize cent ans, & depuis Jesus-Christ; Oüy, me dit-on, mais le miracle dont on vous parle est bien plus vieux que cela : De telle sorte que ma chronologie estant renversée, j'étois presque obligé de croire que S. Pierre, les Messes, & les Eglises Catholiques fussent bien plus vieilles qu'on ne dit. Dans le mes-

me endroit, je vis un grand tombeau de pierre, qu'on a trouvé dans la Molde, avec le corps d'un saint Antoine dedans. C'est un monument considérable, dont la sculpture & les ornemens se raportent fort à tant de sepulchres des premiers Chrêtiens qu'on trouve en Italie, & dont il y a tant d'exemples, dans le beau livre de *Roma subterranea* : ces Caracteres XP. qui désignent le nom de Christ avec les A & Ω y sont comme sur nos médailles antiques de Magnentius & Decentius. Dans cette mesme Eglise on montre un *portrait* de la Vierge peint par saint *Luc*. Je ne suis fâché que de le voir trop souvent, car il est certain qu'on se trompe dans la plus grande partie, n'estant pas vray-semblable que saint Luc ait tant de fois peint la Vierge, outre que l'ouvrage a ses marques modernes. Neanmoins j'ay une pieuse vénération pour tout cela. On me fit encor voir en ces quartiers-là un *Temple* qu'on croit avoir esté bâti par les Turcs, lors qu'ils ont étendu leurs courses jusques-là. Il est tout différent des nôtres & ne reçoit du jour que par le comble, à peu prés

comme le Pantheon d'Agrippa.

Cette partie de la ville qui est au de là de la riviére & qu'on appelle le petit côté, est bien plus charmante, on n'y voit que des Palais : comme la retraite de ce qu'il y a de riche en Boheme & dans les pays héréditaires de S. M. I. on y en compte plus de trois cent. Le *Palais du Roy* est aujourd'huy celuy de l'Empereur ; sa situation, son architecture & ses ornemens n'ont rien que de Royal. Le Sieur *Misseroni* qui en garde le *tresor*, m'y fit voir, sans exagération, les plus belles peintures du monde : Il y en avoit plus de cinquante de *Titien*, une petite chambre pleine d'ouvrages de *Raphael*, & quatre ou cinq grandes chambres pleines des tableaux de la premiére considération. Je ne puis me souvenir de quelques chambres vuides sans avoir les larmes aux yeux, on y conservoit les livres & les médailles : La guerre n'épargne rien ; & ce qu'on n'a pas mesme osé tenter à force ouverte, a esté executé par la trahison d'un Particulier, qui en a enrichy *Konismark*. J'ay oüy dire que ce Général en avoit fait present d'une partie à la Reine Chri-

ſtine, & qu'il en avoit fait porter le reſte dans un Château qu'il a vers Bréme. Il ne tiendra pas à moy que je ne les voye, & je ſuis homme à l'occaſion d'en faire le voyage tout exprés. Si la curioſité me donne tant de fatigues, on peut dire qu'elle m'a donné en récompenſe bien du plaiſir. J'y remarquay quelques coings de médailles qu'on prétend eſtre antiques, je n'oſerois le croire de meſme. J'en ay vû à Paris qui nous y avoient eſté envoyées d'Italie, & qui me ſembloient eſtre de meſme fabrique : il y a des falſifications par tout. Ce meſme Monſieur Miſſeroni me communiqua beaucoup d'autres choſes précieuſes, avec la derniére courtoiſie, par la recommandation que j'avois de Monſeig. le Comte de Lamberg, Miniſtre d'Etat de S. M. I. auquel j'en auray toute ma vie l'obligation.

Il fallut encor voir *Vienne ;* mais auparavant que d'y arriver ; permettez-moy de vous raconter un ſpectacle qui me remplit l'imagination. Nous paſſions entre l'Elbe & un petit bois, nous fûmes ſurpris dans l'extrémité de la prairie d'y voir comme un racourcy de la réſur-

rection & du jugement final. Trois ou quatre cent personnes se levoient de dessus la terre où ils avoient couché : Ils n'avoient pas la peine de s'habiller faute d'habits, peu en avoient, mais personne n'y avoit de la pudeur. Je n'oserois décrire ce que j'y vis, & encor moins ce qu'on offrit de me faire voir, si je leur voulois donner quelque aumône. C'étoit une compagnie, ou si on veut un regiment de Bohemiens, non pas de ces Bohemiens nez en Boheme, mais de ces Bohemiens de profession, qui n'ont nul métier, nulle richesse, nuls amis, nulle industrie, & qui cependant vivent, & vivent avec une liberté que vous ne trouveriez pas dans la plus libre République du monde. Je voyageois alors avec un Polonois & un Etudiant de Strasund fort sçavant nommé Mr. Leve : Ils ne furent pas moins étonnez que moy de cette apparition, & nous n'en quittâmes la dissertation que par le petit démélé qu'ils eurent ensemble sur le detail de la Religion. Le Polonois qui estoit Catholicissime recita par devotion un *Te Deum*, à l'honneur de S. Antoine, fait à l'imitation de l'Hymne que

S. Ambroise & S. Augustin avoient fait en l'honneur de Dieu. Le Lutherien ne le pût souffrir sans luy dire que sa priére estoit idolatre & impie, & qu'à force de vouloir donner aux hommes les loüanges qui apartenoient à Dieu, on privoit Dieu de celles qui luy estoient uniquement deuës. J'eus de la peine à rompre cette conférence, & je n'y réüssis qu'en leur opposant l'article de la paix generale, qui défend à toutes sortes de personnes de troubler la tranquillité publique sous quelque prétexte de Religion que ce soit.

A *Vienne* j'eus encor l'honneur de faire la révérence à S. M. I. Les momens qu'Elle eut la bonté de me donner, achevérent de me persuader que c'étoit le meilleur Prince, & je crois de ceux qui ont esté & de ceux qui seront jamais. Il estoit debout sur une espéce d'estrade, où il me fit la grace de m'appeller: Ce qu'il me dit, & la belle maniére dont il me le dit, frappérent plus mon cœur que mes oreilles. Je ne l'avois jamais offert qu'à Dieu, mais je crûs bien faire de l'offrir aussi à celuy qui en represente la Majesté sur la terre. Les

Poëtes ne nous repreſentent rien de ſi divin dans leur Jupiter que j'en reconnûs dans S. M. I. Le ſtile heroïque languiroit encor, s'il entreprenoit d'exprimer ce que j'en penſe, à plus forte raiſon mon pauvre ſtile epiſtolaire. Je ne ſçaurois pourtant taire, que ſi la fortune favoriſe quelque jour le peu que j'ay de talent & de vertu, je croiray tout devoir à ce favorable accueil, dont il a plû à S.M.I. de m'honorer. Je viſitay derechef ſes admirables treſors, mais particuliérement ceux des livres & des médailles. J'y vis cette infinité de précieux manuſcrits en toutes ſortes de langues & de matiéres, tant antiques que modernes, ſans leſquels on ne ſçauroit ce me ſemble rien écrire. J'y parcourus ces deſſeins incomparable de I. Strada, qu'on ne peut voir ſans devenir & plus curieux & plus ſçavant. Monſieur *Lambécius* qui les a en ſa garde, comme bibliothequaire, m'y fit toute la faveur que je deſirois: Son nom eſt connu & aimé de tous ceux qui aiment les belles lettres, mais les cinq volumes qu'il a donné au public depuis peu, l'élevent encor ſur ce qu'on ſçavoit de luy. Le beau livre qui porte le

nom de *Bibliotheca Cæsarea*, contient tout ce qui eſt de beau, de curieux, & de rare dans la biblioteque de l'Empereur. J'ay lû ces cinq volumes à Vienne, quoy que j'y euſſe peu de tems, encor les trouvay-je trop courts; c'eſt bon ſigne, *Monſeigneur*, comme ç'en eſt un fort méchant quand on ſe fatique d'un petit livre. Je n'ay jamais mis le pied dans cette bibliotheque que je n'en aye eſté plus éclairé. Qu'il eſt aiſé de devenir ſçavant avec ces grands fonds! On y trouve la pluſpart des matiéres digerées, & pour peu qu'on ait le goût bon, on en peut aiſément diſcerner le vray d'avec le vray ſemblable, & par conſéquent raiſonner juſte, ſur chaque ſujet qu'on aura entrepris. J'y paſſay environ trois mois, mais quand j'y aurois paſſé toute ma vie, il ne m'y auroit pas ennuyé.

Il n'y avoit plus de *Iuifs* à Vienne, & cela me fit manquer beaucoup de médailles: Ils en avoient eſté chaſſez un an auparavant, & de toute l'Autriche: On ſe plaint d'eux par tout, & les tributs qu'ils donnent aux Princes qui les protégent n'adouciſſent guéres la haine

qu'ils méritent. Ce ſont des ennemis trés-zelez des Chrétiens, comme ſi le vieux Teſtament leur commandoit ces larcins, ces maſſacres & ces empoiſonnemens dont ils ſont ſi ſouvent convaincus, contre ceux qui croyent au nouveau. Un Médecin les peut comparer à la ratte dont l'uſage n'eſt pas de grande importance, puiſqu'on la retranche ſouvent du corps ſans aucune diminution des fonctions. Elle détruit l'embonpoint des autres parties, en s'appropriant les humeurs qui les devoient nourrir, & les fait enfin périr de miſére & d'inanition, ſi on n'empêche qu'elle ne s'en groſſiſſe. Les Juifs en feroient bien autant s'ils pouvoient, ils ne ſubſiſtent que d'artifice & de fourberie. Je n'ay pas vû de menu peuple ſi pauvre que là où il y a des Juifs, on diroit qu'ils en conſument toute la ſubſtance. De plus ils ne ſont bons à rien : Ils ne ſont plus ſavans comme ils étoient autrefois, & n'aiment point à travailler; la pareſſe & l'ignorance les jetteront enfin dans la derniere miſére. La petite ville qu'ils habitoient porte aujourd'huy le nom de *Leopolſtadt*, c'eſt comme un faubourg

de Vienne, qui n'en eſt ſeparé que d'un petit bras du Danube : On la proprement bâty; on a ſanctifié les Temples, aprés en avoir effacé juſques aux moindres marques de leur ſuperſtition. On y en verra long-tems le monument dans le tableau du grand Autel, où l'Empereur & l'Impératrice ſemblent offrir à Dieu toutes leurs grandeurs, implorant ſa protection pour la conſervation de leur petite Princeſſe Impériale, & de leurs peuples. Un tableau de cette meſme Egliſe repreſente un jeune enfant Chrétien aſſaſſiné à coups de canifs par les Rabins qui ſous ombre de Religion en reciiillent le ſang dans un baſſin pour s'en ſervir enſuite à leurs myſtéres. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on nomme la Religion des Turcs une Religion de pourceaux, auſſi doit-on dire que celle des Juifs en eſt une de ſuperſtitieux, ſans abuſer pourtant du mot de Religion, qui ne doit ſervir que pour exprimer le culte ſacré dont nous adorons Dieu.

Les Turcs me font ſouvenir d'une petite ambaſſade que je vis à Vienne, où ils ont demeuré environ deux mois;

Aprés avoir eu une audience publique du Vice-President du conseil de guerre, ils la demandérent aussi de S. M. I. & eurent assez de peine à l'obtenir par le peu d'importance des affaires qu'ils avoient à traiter, neanmoins la bonne intelligence qui est entre les deux Empires la leur fit accorder. J'appris avec joye que les Turcs évitoient jusques aux moindres occasions dont S. M. I. eut pû se plaindre, & qu'ainsi les Rebelles d'Hongrie n'en devoient esperer aucun secours, & seroient bientost obligez par là, de recourir à sa clémence. Ils étoient logez hors de la ville & gardez de la même maniére dont on traite les Chrêtiens qui sont en ambassade à Constantinople. J'allay souvent dans leur maison, sans poutant les avoir pû voir manger, quelque envie que j'en eusse: On ne me permit que de voir leur écurie. Il y avoit de fort beaux chevaux qu'ils avoient amené exprés pour en faire négoce. Car, *Monseigneur*, ces Turcs tout barbares qu'ils sont, ne laissent pas de bien aimer l'argent, aussi font-ils tout ce qu'on peut faire pour en avoir. J'ay apporté de ce pays-là une

houſſe de cheval brodée en Meſopotamie, où l'on dit que ſe fait le plus beau travail ; En effet il eſt de la derniére beauté, ſans y comprendre l'or & l'argent qui y ſont épais de deux doigts : Je voudrois qu'il fut aſſez beau pour plaire à V. A. S. Elle n'auroit qu'à en diſpoſer.

Tout le monde ſçait que les Turcs haïſſent toute ſorte de jeux, ou pour mieux dire, qu'ils ne ſçavent ce que c'eſt que de joüer : La paume & la boule leur ſemblent ridicules : Ces fols de Chrêtiens, *diſent-ils*, jettent une balle en l'air, ils courent aprés, ils la chaſſent & recourent derechef : S'ils en ſont ſi amoureux, que ne la prennent-ils, que ne la gardent-ils, pourquoy ſe donnent-ils tant de peine pour une balle qui ne ſe ſçauroit remuer d'elle-même?Les jeux de cartes & de dez, leur ſont en horreur, mais ils en ont d'une autre eſpéce. Je les vis joüer ſouvent, à ſe jetter à la teſte des bâtons de cotret & des petites buches. L'adreſſe principale de celuy qui le jette eſt de frapper ſon homme le plus rudement qu'il peut : L'autre ne ſonge pas ſeulement à éviter le coup,

comme je ferois en cas pareil, il va au devant & le reçoit avec la main, comme ſi cela n'étoit ny peſant ny dur, & le rejette auſſi-toſt avec un pareil deſſein que le premier. Vous pouvez croire qu'on n'en ſort pas ſouvent ſans qu'il y ayt du ſang répandu, mais ils n'en ſont pas pour cela moins bons amis, & celuy qui a fait le plus de mal, paſſe chez eux pour le plus galant homme.

Je vis d'autres jeux ou plûtoſt d'autres exercices dans Vienne, auſquels je croy que les Allenrâns prennent plaiſir, pour ne pas oublier leurs anciennes coûtumes. Il y faut aſſurément de l'agilité & de l'adreſſe, mais toutes les deux ne feroient pas un grand effet, ſi on n'avoit encor beaucoup de force. L'eſpadon, la haſte, la hallebarbe de bois, & le toſeck ſont leurs principaux inſtrumens. Quoy qu'ils ſemblent encor retenir quelque choſe de cette ancienne férocité qu'on reprochoit à leurs anceſtres, ils ne ſont pas ſi cruels à bien loin prés, que ceux que je vis dans des places publiques de Londres, où on caſſe la tête d'un homme ſans rémiſſion par forme de divertiſſement. Ceux de Vienne

ne ſe font qu'en preſence d'un Officier qui a ſoin des régles du combat, & qui interpoſe ſon authorité pour ſéparer les combatans, lors qu'il craint que l'animoſité, la jalouſie, ou l'ardeur ne les emporte : J'y ay pourtant veu ſouvent du ſang répandu. Quoy que cela m'ait fait de la peine, je n'en ay pas eu le cœur touché, comme de ce qui s'eſt paſſé entre les brutes. On y fait combattre des chiens contre un Taureau, & on releve ſouvent de nouveaux, ceux qui ſont bleſſez ou fatiguez du combat. J'en vis d'autres avec des ours, des loups & des chiens : La furie de ces animaux, & leur acharnement me fait ſouvenir du plaiſir qu'avoient les Romains, qui donnoient leurs Conſulats & leurs Prétures à ceux de qui la libéralité leur faiſoit eſpérer de plus grands & de plus extraordinaires divertiſſemens en ces ſortes de choſes. Jules Ceſar s'en trouva bien, & quoy qu'il eut toute la vertu & tout le talent qu'il faut pour s'aſſervir un ſi grand Eſtat, il ne laiſſa pas d'y joindre de ces petits artifices. On remarque meſme qu'il incommoda fort ſon domeſtique, ou pour mieux

dire qu'il se ruina, pour gagner les bonnes graces du peuple, par la multitude & la grandeur des spectacles dont il l'ébloüissoit. Vienne enfin est une ville de plaisir s'il y en a au monde: Et comme je prétends qu'à moins d'estre François il faudroit souhaitter d'estre né Allemand, de mesme je dis qu'à moins de passer sa vie à Paris, il l'a faudroit passer à Vienne. De Vienne j'allay à

SALZBOURG:

On ne se promettroit rien du pied des Alpes, & de ce pied qui n'est exposé qu'au septentrion; neanmoins tout y rit, campagne, riviére, promenades, jardins, bâtimens, rien n'est plus agréable & plus superbe: Ce qui en augmente encor la beauté, est à mon avis cette masse de rochers qui est comme coupée perpendiculairement, & qui semble menacer la ville d'un accablement; En effet, nous y vîmes les misérables restes d'un Monastére, & de quelques maisons qui furent comme ensevelies quelque mois auparavant sous la chûte d'une masse de rochers. Des Ouvriers qui travailloient

vers la cime pour l'escarper parfaitement, ne nous paroissoient pas plus gros que des fourmis, & c'est assez ce me semble pour en désigner la hauteur. Le plus beau cimetiére que j'ay jamais vû est celuy de saint *Sebastien*. C'est plûtost un cabinet de peintures pour réjoüir les yeux & l'esprit, qu'un spectacle funébre. On prend plaisir en ce pays-là de se faire honorer aprés la mort, ou plûtost je pense qu'on y fait des honneurs aux défunts pour la consolation des vivans. La superbe chapelle qui est au milieu de quatre galleries, a esté bâtie pour servir de tombeau à un Archevêque. Du plus grand jusques au plus petit, on se plaît à cette magnificence ; ainsi en alloit-il en Egypte, il y a trois ou quatre mil ans. Les misérables y avoient leurs pyramides aussi-bien que les Roys, les conditions n'y estoient distinguées que par la dépence. Telle est la foiblesse du genre humain qui se trouvera pourtant comme aneanty & caché sous quelques pieds de terre, où il n'y aura plus de différence entre le riche & le pauvre : Alexandre n'en occupe pas plus qu'Irus.

Sarcophago contentus erit; mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula.

Que V. A. S. me permette de luy décrire l'epitaphe que je vis contre la muraille de l'Eglise, d'un homme qu'on estime fort en Allemagne, & particuliérement en ce pays-là.

CONDITUR HIC
PHILIPPUS THEOPHRASTUS,
INSIGNIS MEDICINÆ DOCTOR,
QUI
DIRA ILLA VULNERA,
LEPRAM, PODAGRAM, HYDROPISIM,
ALIAQUE INSANABILIA CORPORIS
CONTAGIA
MIRIFICA ARTE SUSTULIT
AC
BONA SUA IN PAUPERES
DISTRIBUENDA COLLOCANDAQUE
HONORAVIT:
ANNO M.D.XLI. DIE XXIIII. SEPTEMB.
VITAM CUM MORTE
MUTAVIT.

Cela ne s'accorde guéres avec ce que j'avois appris de luy en France, où il ne passe que pour un charlatan, qui a voulu aveugler le monde par les avantages extraordinaires qu'il promettoit. Combien a-t'il fait pendre de faux monnoyeurs qui ne s'attendoient à rien moins, & qui en lisant *Paracelse*, ne songeoient qu'à apprendre à faire de l'or. Cét imposteur en promettoit le secret à tout le monde: Cependant il est mort gueux & dans ce mesme Hospital de Salzbourg, où le bien qu'il a donné aux pauvres, ne peut servir que de deux lignes d'amplification pour son Epitaphe. Il se vantoit de plus, de pouvoir accorder le Pape, Luther, & le Turc, c'est un méchant homme puis qu'il ne l'a pas fait: La seule facilité qu'il en avoit à mon sens, est qu'il n'estoit zelé pour aucun party. Enfin, disoit-il, je sçay le secret de faire vivre jusques à cent & cinquante ans sans maladies, & luy-mesme est mort à trente-sept, accablé de douleurs. Rien de tout cela ne me persuade de sa probité ny de son érudition. Il est vray que comme il s'estoit acquis quelque réputation,

Il y a eu de sçavans Physiciens en Allemagne qui ont mis son nom à la teste de leurs écrits ; Ainsi Paracelse a eu de la gloire, à quoy il ne s'attendoit pas, mesme aprés sa mort. Mais, graces à Dieu, le monde en est tantost détrompé. On sçait que nos Medecins évitent l'éloge, dont on se repaissoit au siécle passé, en les traitant d'excellens Chymistes : Ce seroit assez pour exprimer aujourd'huy de tres-malheureux Medecins. Ce n'est pas que je prétende condamner la connoissance de Chymie, je la connois pour merveilleuse, mais je la connois aussi pour une pierre d'achoppement & de scandale, qui fait trébucher la pluspart de ceux qui s'y heurtent. Mon Pere, dont la mémoire me renouvelle des larmes, disoit que c'étoit le singe de la Médecine, & la fausse monnoye de nostre profession.

Le Château de *Salzbourg* Est quelque chose de surprenant : On en fait l'estime que l'on doit comme d'un boulevard de la Chrêtienté, & qui arrêteroit le Turc, si par malheur il pénétroit jamais jusques là. Monseigneur

l'*Archevêque* eut pour moy & pour ma compagnie, la bonté de donner un decret pour nous le faire voir. Je vis la résidence aussi superbe qu'on me l'avoit figurée, les ornements, la beauté & le nombre des appartements ne cedent à guéres de palais du monde : J'en laisseray faire la description à d'autres, je n'ay des yeux pour ces sortes de choses que de complaisance & d'admiration : Mon plaisir va aux curiositez historiques, mais hors quelques statuës qui se trouvoient plûtost par parade & par magnificence que par curiosité, il n'y en avoit pas. Ce qui augmentoit mon étonnement, est que le Prince Archevêque d'aujourd'huy est tres-sçavant, tres-éloquent & tres-éclairé en toutes sortes de choses, je m'en apperçeus assez dans l'entretien qu'il eut la bonté de me donner. En me disant qu'il n'avoit point de médailles antiques, il me marqua l'estime qu'il en faisoit, & me fit voir mesme les livres que j'en avois écrit, qu'il avoit envoyé quérir dans sa bibliotéque. Ce seroit une espece de bonne fortune pour la curiosité, si un Génie si sublime & un si grand Seigneur que

cét Archevêque y vouloit donner quelque temps ; j'ose dire aussi que ce seroit une espece de bonne fortune pour S. A. si elle s'appliquoit un peu à cette curiosité. Que de soins donne le gouvernement & que de mauvaises heures l'accompagnent ! Vous le sçavez, *Monseigneur*, Alexandre en avoit, Jules Cesar n'en estoit pas exempt, il n'est pas que V. A. S. n'en souffre, & Monseigneur l'Archevêque de Salzbourg : Un Cabinet de médailles, un peu d'application à la veuë de tant de Heros qu'elles representent, un mot de loüange pour les bons, un grain de sel contre les Tyrans, & l'admiration pour tous, serviroit s'il me semble de médecine à une grande ame trop occupée & lassée des affaires du siécle : Ce seroit le *Nepenté* & un ψυχῆς ἰατρεῖον, au moins à mon goût. Diray-je à V. A. S. en quoy consiste encor plus mon étonnement à cét égard, c'est que ceux qui semblent pouvoir faire ces dépenses avec plus de facilité, sont ceux qui en font le moins ; Les Princes Ecclesiastiques que j'ay connu en Allemagne n'ont pas de curiosité, au moins celle des médailles.

Je

Je n'ay rien vû à Mayence, quoy que Monſeigneur l'Electeur le dernier mort, eut tout l'eſprit qu'on peut deſirer; mais il ne connoiſſoit pas peut-eſtre ces delices. Le grand Maître de l'Ordre Teutonique qui eſt aujourd'huy Viceroy en Hongrie, eſt magnifique en tout: On ſçait aſſez par les dépenſes qu'il fait pour ſa table, pour la chaſſe & pour les autres honnêtes plaiſirs de la vie, que ce n'eſt pas par épargne qu'il n'a pas de médailles, cependant, il n'en a pas: Il me la dit luy-même à *Mergentheim*, où j'étois allé exprés. Si ces Princes y avoient ſacrifié cent ou deux cent piſtoles, qui n'eſt rien à l'égard de leur revenu, outre le bien qu'ils en tireroient pour eux mêmes, la poſterité & la République des lettres y trouveroit ſon avantage. Leurs Cabinets groſſiroient tous les jours, & on ſauveroit aiſément des piéces rares, que les Orfévres fondent ſouvent, faute de trouver des acheteurs, témoin cette moitié de médaille d'or qui nous reſte avec le portrait de Peſcennius Niger. Les Princes curieux feroient fort bien ce me ſemble de commander aux Orfévres de

leurs Provinces, d'avertir les Magiſtrats de châque ville, de toutes les occaſions qu'ils auroient dans la vente & dans l'achapt des médailles d'or, d'argent & de cuivre : Outre qu'on ôteroit par là l'occaſion d'en voler, c'eſt que le Prince y trouveroit de l'advantage, ſans faire tort à qui que ce ſoit. Les Orfévres ne les achetent qu'au poids du métail & ſur le pied de ce qu'elles peſent, par un petit profit qu'on leur donneroit, ils ſeroient engagez à n'en rien fondre. Il eſt vray que pour une plus grande précaution, je croirois qu'il faudroit menacer de quelque amende ceux qui y auroient contrevenu, & qui en auroient fondu ſans permiſſion, ou qui auroient negligé d'en donner avis à leur Magiſtrat, ou à celuy qui en auroit la permiſſion du Prince en chaque ville. Cette ordonnance auroit, à mon ſens, un grand ſuccez dans les grandes villes, principalement en celles de paſſage. Je voudrois que Monſeigneur l'Archevêque de Salzbourg en eut l'avis, & qu'il le voulut pratiquer : Il reconnoîtroit par la ſuite du tems, que je ne manque non plus de zele pour ſon ſervice, que d'affe-

ction & de respect pour sa personne.

Aprés avoir demeuré huit jours à Salzbourg, je voulus aller dans le *Tirol:* Mais vers le milieu des Alpes deux Soldats m'exposerent l'ordre qu'ils avoient d'empêcher qui que ce fût, d'y entrer sans un passeport de l'Empereur: l'équipage où j'étois ne leur devoit pas faire peur; je courois la poste dans un traineau, & n'étois accompagné que d'un Amy à cheval : Peut-étre que le caractére de ma nation les fit obstiner, mais enfin ils s'y obstinérent, & je crûs par le respect que je devois au Maître qu'ils servoient que je m'en devois retourner : J'eus beau leur dire que je venois de Vienne, où S. M. I. m'avoit témoigné toutes sortes de bontez : rien ne servit à les faire changer d'avis. *Polybe* n'auroit jamais crû un François si moderé, aussi s'est-il trompé quelquefois, notamment quand il dit, *Galli non dicam in plerisque, sed prorsus in omnibus actionibus suis, ira atque impetu, non consilio reguntur.* Je revins donc à Salzhourg où S. A. ne trouva pas à propos de me donner un passeport par les terres de l'Empereur. J'étois en peine de

m'en retourner à Vienne pour en querir un, mais je choisis le party d'aller à Munic, où aprés en avoir obtenu, j'entray dans cette agréable prairie du *Tirol.*

Inspruk m'y parut ce qu'un riche diament paroit dans sa bague, ce n'est qu'éclat par tout, & que richesse qui frappe encor plus l'esprit que les yeux; j'y estois aux Fêtes de Noel, où l'ardeur de la devotion est bien necessaire contre le froid de la saison : j'y vis cette Archi-Duchesse qu'on prétendoit estre accordée avec S. A. R. d'Angleterre : On ne sçauroit s'imaginer plus de beautez, de grace & de Majesté. La Venus de Zeuxis qui avoit occupé le plus grand Peintre du monde n'en avoit pas davantage : C'étoit pourtant l'abregé, ou pour mieux dire la copie de ce qu'il y avoit de beau chez les Grecques, qui comme vous sçavez, *Monseigneur*, avoient la reputation d'étre les plus belles du monde. Ce que j'ay oüy dire de son esprit, est encor au dessus de ce que j'ay vû, mais je ne me tiens pas assez fort pour vous en exprimer ce qu'il en faut penser. En écrivant cecy je viens d'aprendre la mort

l'Imperatrice : Si ce n'estoit pas estre trop hardy de vouloir marier l'Empereur, je le marierois à cette Princesse: Tout est déja d'accord dans mon esprit; que sçait-on si cela n'arrivera pas réellement, ce ne seroit pas la premiere fois que l'imagination auroit esté secondée du succez : *imaginatio generat casum*, disent des Physiciens, & je prendrois grand plaisir que cela arrivât, tant pour la consolation de l'Empereur, que pour le bien de l'Empire. Oserois-je dire à V. A. S. deux mots de la deffunte Imperatrice : Je l'ay veuë souvent à l'Eglise, & à table ; c'étoit une fort bonne Princesse, contre qui la médisance même à blanchy, faute de matiére. L'Empereur avoit pour Elle les derniéres complaisances ; j'ay oüy dire souvent que les mauvais traitemens qu'on faisoit aux reformez d'Hongrie, étoient l'effet de la pieté de cette Princesse & du conseil des Espagnols, à qui l'Empereur deferoit beaucoup en sa consideration. Sa santé n'a jamais esté vigoureuse : La delicatesse, ou pour mieux parler en Médecin, la foiblesse de son temperament n'étoit pas moindre que

celle de ſon corps : Celuy-cy eut pû ſe fortifier par les remedes & l'excellente nourriture dont elle ſe ſervoit, mais j'oſe dire qu'elle s'en ſervoit trop, à raiſon du temperament & de la force qui n'en pouvoit pas tant digerer : Il faut là une proportion Geometrique, & *ad vires* comme diſent nos livres, & c'eſt en quoy la plus part du monde ſe trompe.

En quittant le Tirol je paſſay cinq ou ſix jours dans les *Alpes* au milieu de l'Hyver, & ſans y avoir eu froid : Tout y eſtoit couvert de neige, hors le chemin qui eſtoit auſſi net qu'au Printems. J'y vis le paſſage que les Suedois eurent envie de forcer durant les guerres paſſées, mais dont ils ne purent venir à bout : Le Roy Guſtave Adolphe diſoit pourtant qu'il ſçavoit bien le moyen d'y entrer, & qu'il ne luy manquoit plus que celuy d'en pouvoir ſortir. A *Lindau* je m'embarquay ſur le lac, d'où j'arrivay à

CONSTANCE,

Cette ville fameuſe par ſon Concile & par le ſuplice de Jean Hus. J'apris là

que son Evêque qui est Prince de l'Empire, est grand en authorité quoy qu'il eust aussi peu de revenu qu'aucun autre Evêque d'Allemagne, comme l'Archevêque de Salzbourg en avoit le plus.

SCHAFFOUSE,

Par où je passay, est une assez grande ville, & la capitale de son canton. Il y a là quelques curiositez & quelques Cabinets de médailles antiques. On voit à demie-heure de là ces cataractes du Rhin qui font presque autant de bruit dans le monde que dans leur voisinage. En sortant de son lit, où il sembloit se reposer placidement, il tombe comme à plomb, d'une hauteur considerable par dessus des rochers que la nature a ce semble escarpez tout exprés pour ce prodige. On en dit autant du Nil en quelque endroit de l'Ethiopie, mais je n'ay pas oüy dire qu'il y ait rien de pareil ailleurs, qui remplit si fort la vüe & l'oüiye en même tems. D'un autre côté est la forteresse de

HOENTUIL,

C'est la meilleure place, c'est à dire la

plus forte du Duché de Wirtemberg. Les dernieres guerres l'ont assez témoigné & je m'en souviens, à cause d'une circonstance que je n'ay jamais leüe que dans nos anciennes fables, Il me semble que c'est celle de Valentin & Orson: Deux freres engagez dans de differens partis, s'y virent en estat de combattre l'un contre l'autre, sans se connoître: Tous deux braves, ou pour mieux dire plus braves que leurs épées, & qui se sont assez fait renommer par leurs grandes actions : c'étoient des Ducs de Wirtemberg *Frideric* & *Vlric*. J'ay vû mourir celuy-cy à Stutgard dans son lit, aprés avoir essuyé milles occasions l'épée à la main; l'autre vit & vivra longtems si mes vœux servent de quelque chose; je l'honore infiniment, mais je l'aime encor davantage.

Mon voyage s'est enfin terminé à *Bâle*, où j'avois resolu de me delasser, & de décrire les remarques que j'avois fait dans ce voyage, dont je n'avois tracé que de legers memoires. J'y revois avec plaisir les belles médailles que j'ay acquises depuis un an. Je fais desseigner au net celle dont je n'avois pris que

des crayons, & quę je communiqueray au public s'il plaiſt à Dieu, & aux Princes qui ont tout pouvoir ſur moy. Je médite d'y faire imprimer le *Suetone*, avec les figures des médailles antiques qui l'expliquent. Il y en doit avoir plus de quatre cent que j'ay déja fait deſſeigner par un fort bon Maître. Je ſuis encore en peine, ſi je le dois faire en Latin ou en François : Ces deux Langues paſſent par tout, & peut-eſtre le feray-je en toutes les deux. Cependant j'ay crû devoir à V. A. S. cette Relation toute ſuccinćte qu'elle eſt, tant pour l'informer par moy-meſme de mes actions, que pour l'aſſurer de ma reconnoiſſance & du reſpect que j'ay pour ſa perſonne. Je ſuis,

Monſeigneur,

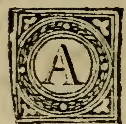
De Vôtre Alteſſe Séréniſſime,

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur

De Bâle le 22 Juin 1673.

CHARLES PATIN.





URIEZ-VOUS encor la patience de m'entendre, *Monseigneur*, & sans vous estre trop ennuyeux, pourrois-je ajoûter à cette lettre un *Post-scriptum*? La maniére dont on écrit en ce pays-cy m'en autorise, & le petit voyage que je viens de faire m'a appris des choses qui ne déplairont peut-estre pas à V. A. S. par le rapport qu'elles ont avec ce qu'Elle aime, j'entens l'antiquité, l'Histoire & les belles lettres.

Tout le monde parle de la force & de la vertu des Suisses, mais on ne les connoit pas assez : On n'en seroit pas informé, si sans faire réflexion sur leur Histoire passée, on ne s'arrestoit qu'à leur Estat present. Les armes & les lettres y fleurissent, mais comme elles y ont esté obscurcies durant plusieurs siécles, il en faudroit rechercher l'origine devant que les Barbares eussent comme

inondé les plus belles Provinces de l'Europe, l'Allemagne, la France, & l'Italie. La Suiſſe qui les joint s'eſt trouvée enveloppée dans ces malheurs, & on peut dire qu'elle ne s'en eſt ſouſtraite que par ſa vertu & par ſa force. Elle a toûjours fait des merveilles pour conſerver ſa liberté, & quand on a eſté obligé de ceder à ces grands noms de Ceſar & de Romains, elle n'a eu beſoin que de temps pour s'affranchir de cette ſervitude. L'amour que les Suiſſes ont pour leur liberté fait encor aujourd'huy le premier de leurs caractéres : Elle leur conſerve ce repos qui fait le bonheur des Eſtats : Et lors meſme qu'elle donne de la terreur à ceux qui la voudroient détruire, elle ſe fait aymer de toutes les Puiſſances de l'Europe. Je ne ſonge pas tant à écrire des circonſtances de ce qui ſe paſſe aujourd'huy, que d'éclaircir leur hiſtoire par quelques preuves hiſtoriques, qui ſont venuës à ma connoiſſance.

J'ay vû plus d'antiquitez dans leur pays qu'en pas un autre. Il y a apparence que les Romains y avoient de grandes colonies, tant à cauſe de la beauté

du pays que pour s'aſſurer contre les Allemans qui venoient ſouvent faire des irruptions de ce côté-là. Je paſſay par cette campagne auprés de

KOENIGSFELDEN,

Où Conſtantius n'eſtant encor que Général des Armées de Diocletian, vainquit les Allemans en bataille rangée : On y trouve tous les jours des os, & perſonne ne doute que ce ne ſoient des reſtes de cette défaite. Dans

MARTINACH,

Qu'on appelloit autrefois *Octodurum*, on lit ſur une colomne cette inſcription de ſon petit fils.

IMP. CÆSARI VAL.
CONSTANTIO PIO
FEL. INVICTO AUG.
DIVI CONSTANTII PII AUG.
FILIO FOR. CL. VAL.
BONO REIPUBLICÆ NATO.

Ces derniers mots ſont beaux, *Mon-*

seigneur, & bien superbes, aussi pour les faire passer à la postérité, les Romains ne se contentérent pas de les graver sur la pierre ; nous les voyons encor sur leurs monnoyes d'or, & j'en conserve un bel original.

Le Cloître de *Konigsfelden* fut fondé l'an 1309. par Elisabeth veuve de l'Empereur Albert qui y fut tué par son neveu Jean d'Austriche Duc de Suaube : J'en ay vû l'endroit, au passage de la riviére de Rufs. A une lieuë de là, on voit les restes du Château *d'Habsbourg*, dont l'Empereur Rodolfe portoit le nom.

La ville de *Vindonissa* estoit dans le voisinage : Tacite en parle, *au quatriéme de ses Histoires.* Elle fut brûlée par les Suisses, qui voulurent entrer en Gaule du temps de Jule Cæsar, & fut rebâtie peu aprés par les Romains. Ils la conservérent jusques au temps de Valentinien III. que les Huns & les Allemans la détruisirent. De sorte qu'il n'y reste maintenant qu'un village qui porte le nom de *Vindisch*. Son Evêché fut transferé à Constance par le Roy

Dagobert. Tout cela se pourroit prouver par des inscriptions anciennes.

BADE

N'est pas loin : C'est le lieu où les Cantons s'assemblent pour leurs affaires générales, & où les Ambassadeurs Etrangers se rendent. Les Romains l'appelloient *Aquæ Helvetica* : Dans les siécles suivans on l'a nommé *Castellum thermarum*, à cause des bains chauds, qui y ont beaucoup de réputation. Je m'y suis baigné par plaisir, & j'oze dire par ma propre expérience & par mes méditations, qu'ils méritent toute l'estime qu'on en fait. On en peut tirer de grands usages pour la santé : Peut-estre que j'y demanderois un peu plus de circonspection que l'ordinaire. Je reviens à l'Histoire : Tacite m'apprend *au premier de ses Histoires*, que Cæcina Capitaine du party de Vitellius, défit là une Armée de Suisses qui tenoit le party d'Othon. Il en décrit le lieu en quelque façon. *Direptus longa pace in modum municipii extructus locus, amœno salubrium aquarum usu frequens.* On y a trouvé depuis peu une inscription de

Trajan, & on y trouve tous les jours des médailles; j'en ay mesme acheté quelques-unes. Ce qui me surprend le plus, est qu'on y trouve des milliers de dez à joüer, sans qu'on en puisse découvrir l'origine. A quatre heures de là, est la belle ville de

ZURICH,

Placée à un bout du lac, deça & dela la riviere de Limat. On prétend qu'elle est bâtie par un Thuricus, 1900 ans avant la naissance de N. Seigneur. C'est bien l'emporter sur l'antiquité de Rome. Celle-cy s'en est comme vengée par la main de Marius, à la défaite des Cimbres à qui ceux de Zurich s'étoient joints. *Charlemagne* qui en fit bâtir la grande Eglise se voit encor sur une des tours, la couronne en teste & l'épée à la main: j'estime que ce monument est fort remarquable. Le Canton de Zurich tient, comme vous sçavez, *Monseigneur*, le premier rang chez les Suisses; il est fort puissant par son peuple, sa richesse & son étenduë; j'en laisse le detail aux Historiens: Je ne voudrois icy que de l'antiquité ou de la gentillesse.

V. A. S. trouvera-t'Elle bon que je luy raconte deux historiettes qui serviront à faire connoître les mœurs des habitans. Deux Bourguignons vinrent acheter des chevaux vers Zurich ; s'entretenant à table avec leur hoste, ils dirent que comme les François s'estoient rendus Maîtres de la Franche-Comté, peut-être viendroient-ils bien-tost en Suisses, & qu'ils obligeroient au moins les peuples à leur lier & à leur délier les souliers. Un voisin ayant appris de l'hôte l'entretien de ces Etrangers, les vint trouver l'épée au côté & leur demanda, si ce qu'on luy avoit rapporté estoit vray? Ces pauvres gens eurent peur, ils ne pûrent pourtant nier ce qu'ils avoient dit, viens-çà, dit-il à un, délie-moy ce soulier, l'autre le délia ; va-t'en, continua le Suisse, & me fais venir ton compagnon : Dés que l'autre se fut approché, il s'en fit obeïr de mesme en luy faisant relier ce mesme soulier. Apprenez, leur dit-il à tous deux, que les Suisses ne servent que par amitié, & qu'ils se font obeïr quand on les menace. L'autre est presque de mesme nature : Un Allemand passant par un village
de

de Zurich, demanda le chemin à un petit payſan, qu'il appella à ſon ordinaire *Kyemelker* : Celuy-cy l'enſeigna & courut dire à ſon pere le ſobriquet qu'on luy avoit donné : Le pere prend deux de ſes Amis avec ſoy, coupe le chemin à l'Allemand, le ſait deſcendre de ſon cheval, & l'oblige de traire une vache aſſez long-temps malgré qu'il en eut. Va-t'en, luy dit-il aprés, & te vante ſi tu veux, que tu as eſté au pays de *Kyelmeker*, & que tu ne l'y as pas eſté moins qu'eux.

En voila aſſez, *Monſeigneur*, pour faire connoître le génie de la nation : j'en ay meſme trouvé une inſcription antique, GENIO PAG. TIGOR. Si j'oſois le décrire par un autre caractére que celuy de la liberté, je parlerois du zéle qu'ils ont pour leur Religion. Les Theologiens y ont grand pouvoir à ce que j'ay oüy dire, & obligent quelquefois le Magiſtrat d'y eſtre un peu plus ſévére.

Quelque bruit qu'y faſſent les tambours, les Muſes ne laiſſent pas d'y avoir leur Parnaſſe: J'y ay connu quelques perſonnes fort doctes ; Monſieur *Sucer*

entr'autres, qui sçait luy seul plus de Grec que tous les Grecs de la Grece, & que j'estime encor plus pour sa probité que pour sa science. On m'a montré l'endroit de la riviere, où le bon Monsieur *Hottinger* se noya misérablement avec une partie de sa famille : C'étoit ce célébre Professeur en Hebreu, que les Estats d'Hollande avoit appelé pour leur Academie de Leide. Je dois à la courtoisie de Messieurs ses fils, la veuë de quelques médailles Orientales qui leur restent. La Bibliotheque publique est comme une pepiniére des sciences ; il y a toute sorte de livres & de manuscrits fort considérables. Il y a aussi des médailles & de fort belles : On les a aymé dés qu'on en a reconnu l'usage ; il y a apparence qu'on les augmentera de temps en temps, & qu'on en fera là un beau Cabinet. Je les vis avec affection, & je fus mesme surpris des honneurs qu'elle me produisit : Je ne parle ny du compliment ny des révérences, car c'est la mode d'en faire à tout le monde, mais il plût au Sénat de me témoigner sa bien-veillance par des marques

plus ſolides, dont je me ſouviendray toute ma vie.

On ne voyage pas loin en ce pays-là, ſans découvrir de précieux monumens de l'antiquité : J'en trouve beaucoup de décrits dans les Hiſtoriens ; mais je les voudrois d'une autre façon : On eſt plus delicat qu'on n'eſtoit autrefois en matiére de livres. Peut-eſtre donneray-je aſſez de courage à un de mes Amis pour l'entreprendre : Je le connois aſſez pour aſſurer qu'il a toutes les autres qualitez pour y réüſſir. J'en marqueray par avance icy quelques-uns qui m'ont plus frappé l'eſprit que les autres. Je vis avec plaiſir le Château de *Bipp.* On prétend que le Roy Pepin l'avoit fait bâtir pour le plaiſir de la chaſſe. Il y a des Ours en ce pays-là, *Monſeigneur*, & dans ce temps-là on n'avoit pas de mouſquets : Apparemment on eſtoit plus hardy qu'aujourd'huy, au moins l'étoit-on beaucoup plus que moy.

SOLEURE

Eſt en un des plus beaux pays de la Suiſſe. Il ſemble que les montagnes

s'y ſoient abaiſſées pour le paſſage des eaux, pour le plaiſir de la veuë, & pour les commoditez de la vie. J'y vis d'aſſez curieuſes inſcriptions, dont je copiay ce qui me parût de plus beau : Mais ce qui eſt bon pour des mémoires, pourroit eſtre trop ennuyeux dans un *Poſtſcriptum*. Je quittay Soleure en méditant ſur cét Epigramme,

In Celtis nihil eſt Soloduro antiquius; unis
Exceptis Treveris, quorum ego dicta ſoror.

Vers le Cloître de *Fravvbrunnen*, on lit ſur une Croix une particularité hiſtorique : On l'a dreſſée dans un champ, où les Bernois défirent une aſſez grande Armée d'Anglois, l'an 1375. Un Seigneur de Couſſin, vouloit faire valoir quelques prétentions qu'avoit Catherine d'Auſtriche ſa mere, ſur des terres de Suiſſe, qui avoient appartenu à cette maiſon. Cette défaite a ce ſemble cedé ſon droit, au moins n'en a-t'on pas parlé depuis.

J'ay occaſion de dire icy à V. A. S. quelque choſe des médailles, car on en a trouvé dans le même endroit, l'an 1628. Deux

petits garçons poursuivirent un serpent jusques dans son trou, & remuans la terre avec leurs bâtons, ils découvrirent un pot de terre remply de quinze cent médailles d'argent, la pluspart de Severe, de Julia, & de Caracalle. Voudriez-vous croire, *Monseigneur*, que ce serpent eust esté métamorphosé en médailles, ou qu'il ayt montré à ses persécuteurs ce moyen de devenir riches ? Pour moy je ne crois ny l'un ny l'autre, mais je sçay que le serpent est de bon augure, les Nicomédiens s'en sont bien trouvez au bâtiment de leur ville, les Romains luy doivent la guérison de leur maladie, le peuple d'Israël ne se conserva qu'en regardant le serpent, & peut-estre aussi qu'il finira ma mauvaise fortune : *Feliciter*.

Pour revenir aux médailles, on en trouve presque par tout ce pays. Vers *Muri* on y en rencontra quantité, il y a quelques années avec des sepulchres, des lampes & des urnes. On commence en ce pays-là d'en avoir soin. Mr. *Morel* en a déja un Cabinet considérable ; & quoy que sa curiosité n'ait commencé qu'à une petite médaille de Maximin qu'il eût par hazard, je peux assu-

rer V. A. S. qu'il a fait de grands progrez depuis, & qu'il en a de fort précieuses. Il a ramassé aussi des plus belles estampes d'Italie, de France & d'Allemagne. J'ay vû peu de gens qui ayment la curiosité plus que luy, aussi s'y connoit-il fort bien; & pour le récompenser de la peine qu'il y prend, je suis assuré qu'elle luy donne aussi-bien qu'à moy, beaucoup de plaisir. Il ne faut que voir

BERNE

pour en concevoir la puissance & la richesse. Un Duc de Zeringue la fit bâtir l'an 1191. pour l'opposer à de petits Seigneurs du pays, dont la domination mesme est tombée au pouvoir de ce Canton. Il ne la reconnoîtroit plus ce Duc Bertold: Elle est toute bâtie de pierre de Taillée, & voutée par tout. On peut estre à couvert par toutes ses ruës, de la pluye & du soleil. Il semble qu'il n'y loge que des Roys, aussi chaque Bourgeois l'est-il dans sa famille. *L'Eglise*, *l'arsenal* & *la Bibliotheque publique*, sont autant de choses à voir. On me fit remarquer l'endroit de la plus

haute muraille que j'aye jamais veuë, c'eſt celle qui ſoûtient la platteforme où l'Egliſe eſt bâtie, d'où un Etudiant tomba eſtant à cheval, ſans ſe bleſſer. Jamais Curtius ne tomba de ſi haut, quoy que ſa chûte luy ayt acquis une gloire éternelle: Qui eſt-ce qui en voudroit acquerir à ce prix? pour moy je ne connois perſonne. L'Etudiant dont je parle eſt encor en vie, *Monſeigneur*, n'eſt-ce pas un prodige? Hors la Bibliothéque de l'Empereur & du Roy, je n'y ay jamais vû plus de manuſcrits qu'il y en a dans cette Bibliothéque de Berne; tous ceux de Mr. Bongars y ſont, & j'ay eſté aſſez heureux pour en obtenir le mémoire. Je ne laiſſe guéres échaper d'occaſion quand je peux procurer quelque avantage à la République des lettres.

MOURAT

Eſt à cinq heures de Berne: C'eſt un nom fameux, & glorieux à ceux du pays. Il ont fait élever ſur les bords du lac, un ſepulchre à vingt mil Bourguignons qui en vouloient à leur liberté. Cette Chappelle des os, eſt ornée de

cette inſcription. INVICTISSIMI ATQUE FORTISSIMI CAROLI DUCIS BURGUNDIÆ EXERCITUS MURATUM OBSIDENS CONTRA HELVETIOS PUGNANS HIC SUI MONIMENTUM RELIQUIT ANNO M. CCCC. LXXVI. On ne peut guéres paſſer là, ſans faire de grandes réflexions. Les Suiſſes s'y ſouviennent du plus grand péril où ayt jamais eſté leur liberté ; & ceux qui n'y ont aucun intéreſt, ne laiſſent pas d'y prendre plaiſir, pour peu qu'ils ayment l'Hiſtoire. On y voit d'un ſeul aſpect la ville qui eſtoit aſſiegée, la place des trois camps qui eſtoient devant, l'endroit d'où les Suiſſes vinrent forcer les Bourguignons, le lieu du combat, & le paſſage de la fuite. Que de braves gens périrent cette journée-là! Combien de richeſſes paſſérent du camp du vaincu à celuy des victorieux : C'eſt à mon ſens une ample matiere de méditer, mais trop grande pour l'écrire icy.

AVANCHE,

A deux heures de là, eſt le reſte de cette grande colonie des Romains, dont il reſte tant d'inſcriptions. On

croit

croit que le pere de Vespasien y avoit demeuré : Suetone dit bien que *Fœnus apud Helvetios exercuerat*, mais il ne nomme pas la ville. Je la trouve sur une médaille de Domitien citée par Goltzius, COLO*nia* JULIA AVENTICOR*um*. Son nom moderne n'est qu'une traduction de l'ancien, *Avanche* vient d'*Aventicum*. Son Evêché fut transferé à Lausane, l'an 600. Dans les Eglises, dans les murailles de la ville, & dans les champs qui l'environnent, on y voit d'assez belles antiquitez pour en faire une description particuliére. Au milieu du grand chemin, il y a quelques morceaux de pierre que la grosseur & la pesanteur empeschent peut-estre de placer ailleurs, où j'ay trouvé des restes admirables de Sculpture & d'Architecture. Il ne me paroît pas qu'elles ayent esté du bon temps, comme celuy d'Auguste ou d'Hadrien : La frize, l'architrave, le cordon, les doucines, la corniche, les acroteres, le timpan y sont chargez d'ornemens ; On y en voit un assez grand de Dauphins adossez l'un contre l'autre : Je m'imagine que ce sont des débris de quelque arc de triomphe. Je ne

sçaurois m'empescher d'écrire icy quelques-unes de ces inscriptions qui m'ont paru fort belles: Celle-cy se voit dans la grande Eglise,

LEGATO
IMP. CÆS. NERVÆ AUG. GERM. LEG. XVI.
FLAVIÆ FIRMÆ ET LEGATO IMP. NERVÆ
TRAjANI CÆSARIS AUG. GERMANICI DACICI
LEG. VI. FIRMÆ SODALI FLAVIALI PRÆTORI
ÆRARI MILITARIS LEGATO IMP. NERVÆ
TRAjANI CÆSARIS AUG. GERMANICI DACICI
PROVINCIÆ LUGDUNENSIS CONSULI LEGATO
IMP. NERVÆ TRAjANI CÆSAR. AUG. GERMANICI
DACICI AD CENSUS ACCIPIENDOS
COLONIA PIA FLAVIA CONSTANS EMERITA
AVENTICUM HELVETIORUM FOEDERATA
PATRONO.

Dans la Chappelle de ſainte Marie Magdeleine on y lit celle-cy.

NUMINIBUS AUG.
ET GENIO COL. HEL.
APOLLINI SACR.
Q. POSTUM. HYGINUS
ET POSTUM. HERMES LIB.
MEDICIS ET PROFESSORIB.
D. S. D.

En Voicy trois autres, qu'on voit à Villars ſur-nommé le Moine, à cauſe d'un fort beau Convent qui y étoit.

I

DEAE AVENTIAE
ET GENI. INCOLAR.
T. JANVARIUS FLORIRIANUS
ET P. DOMITIUS DIDYMUS
CURATORES COL.
EX STIPE ANNUA.

2

DEAE AVENT.
T. TERTIUS SEVERUS
CUR. COLON. IDEMQUE AL.
CUI INCOLAE AVENTICENS.
PRIM. OMNIUM
OB EJUS ERGA SE MERITA
TABULAM ARG.
P. L. POSUER.
DONUM D. S. P.
EX H-S VCC. D. D. D.

3

DONATO CAES. AUG.—
SALVIANO EXACTOR—
TRIBUTORUM IN HEL—
COMMUNIS VICARIUS—

On peut remarquer à Avanche une tour de la muraille flanquée au dedans, comme toutes les autres que j'ay vûes de bâtiment Romain. On y trouve tous

les jours des médailles, depuis les premiers tems jusques à celuy de Constantius, ce qui fait croire qu'elle fût ruinée de ce tems-là. Il est certain que les Gots, les Huns & les autres Barbares l'acheverent par l'irruption qu'ils firent sous l'Empire de Valentinien. On croit que

PAYERNE

Paterniacum, tire son nom de *Graccius Paternus*, qui y commandoit pour les Romains. Il y en reste beaucoup d'inscriptions dont je n'ay décrit que celle-cy.

IOVI O.M.
GENIO LOCI
FORTUNÆ REDUCI
APPIUS AUGUSTUS
DEDICA.

J'y vis cette Eglise qu'une Reyne de France fit bâtir, cette Berthe dont le proverbe est si commun, *du temps que Berthe filoit.* Peu d'Etrangers passent par là, sans y remarquer une *selle de cheval*

quon pretend avoir servy à *Iules Cesar.* On y en fait tant d'estime qu'on l'a suspenduë en public, au devant de la maison de ville, pour épargner aux Passans la peine de l'aller chercher plus loin. J'y remarquay des étriers, mais en portoit-on en ce tems-là, *Monseigneur ?* Je suis persuadé que V. A. S. curieuse comme Elle est me répondroit que non, si elle me vouloit répondre. Galien dit en quelque part que les Romains étoient sujets à certaine maladie, faute de mettre leurs pieds en repos, quand ils étoient à cheval. Les Etriers sont assurément d'invention moderne: Il y a même des nations entiéres qui ne s'en servent pas encor. Je m'en raporte cependant à la tradition, & je ne feray pas le procez à ceux qui croyent que les étriers qu'on voit à Payerne, ayent véritablement servy à Jules Cesar.

Quoy qu'on trouve des antiquitez par toute la Suisse on n'en trouve en aucun endroit plus qu'à

GENEVE:

Le Temple, le College, les places publiques, & les maisons particuliéres

en ſont remplies. Dans le Lac même, il y a une eſpece de rocher que ceux du pays appellent, *la pierre à Niton*, qui ſans doute eſtoit un Autel dedié à Neptune: Le trou qui reſte au deſſus, eſt apparemment la place de l'Idole. On trouve ſouvent à l'entour, des inſtrumens de ſacrifice. Des pêcheurs qui plongeoient en ce quartier-là, en raporterent il y a quelques années un aſſez long couteau d'airain, qui étoit un eſpece de *Seceſpita* des anciens Sacrificateurs, & tout cela joint enſemble, en illuſtre la penſée. Que dirois-je de Geneve que V.A.S. ne ſçache pas, Elle connoît tous les intereſts du monde, les liaiſons & les démelez. Geneve ſe tient plus à couvert aujourd'huy qu'au ſiécle paſſé, des entrepriſes de ſes ennemis : Elle a raiſon d'établir particulierement ſa ſeureté ſur la protection de nos Roys ; la Sageſſe, la juſtice, & la Puiſſance du grand Prince qui regne la garantira de toutes ſes craintes. Elle ne neglige rien d'ailleurs, ſon *Arſenal* eſt toûjours en bon état. On y montre avec joye les dépoüilles des Savoyards qui manquerent deux fois à la ſurprendre. Ces recits funeſtes ne m'acom-

modent point, *Monseigneur*; j'ayme mieux vous dire qu'on y voit des belles médailles. Le seul Monsieur *Turretin* m'en fit voir deux ou trois cent d'or, avec un médaillon de Valens, du même metail : Il n'y a que ceux à qui cette étude est familiére, qui en connoissent la rareté. La *Bibliotheque* est remplie de livres utiles & curieux. Monsieur *Sertori* qui en a soin, me fit remarquer dans le grand manuscrit de la Bible de la traduction de saint Jerôme, le titre de la premiere Epistre de saint Jean, *Incipit Epistola ad Spartos* : On presume que le copiste ait manqué, & que pour *Spartos*, il y doive avoir ou *Sparsos*, comme saint Pierre adresse sa premiere, *Electis advenis dispersionis*, ou *Parthos*, puisque S. Augustin. (*l. 2. de ses questions Evangeliques* 39.) fait mention d'une Epitre de S. Jean *ad Parthos*, qui est la même que celle dont nous parlons, & qu'il cite 1. *Ioannis* 3. *Dilectißimi nunc Filii Dei sumus*, &c.

On ayme la Bible à Geneve, je n'en pouvois mieux finir le discours que par là. Je finiray en même tems mon *Postscriptum*, & ma lettre, priant tres hum-

blement V. A. S. de ne me pas sçavoir mauvais gré de leur longueur, il ne m'a manqué que du temps pour les abreger. Si Elle m'en pardonne les autres defauts, j'auray plus de courage dans la suite de luy offrir ce qui dépendra de moy. Je suis avec beaucoup de respect,

Monseigneur,

De Vôtre Altesse Sérénissime,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur

De Bâle le 20 Juin 1673.

CHARLES PATIN.

